

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Emmanuel de Croÿ, prince du Saint Empire, de Solre et de Mœurs, duc de Croÿ (1718-1784)

Sa carrière militaire est récompensée en 1759 par le titre de lieutenant général des armées du roi. Dépourvu de charges, il ne bénéficie d'aucun logement attitré à la cour mais la fréquente assidûment en courtisan habile et loyal. Les honneurs arrivent tardivement : le roi lui accorde en 1762 l'entrée de ses cabinets, en 1767 il recouvre les titres de duc et de grand d'Espagne et, en 1783, il reçoit le bâton de maréchal. Son journal écrit entre 1737 et 1784 constitue une source précieuse pour les règnes de Louis XV et de Louis XVI tout en retraçant la progression de ses propres travaux et recherches.

Curieux, versé dans les pratiques savantes, il écrit une *Histoire naturelle* de 1766 à 1769. Soucieux de perfectionner ses connaissances, il suit les cours du naturaliste Valmont de Bomare, se rend au Jardin du roi, à la Ménagerie de Versailles. Accompagné de Louis XV ou du jardinier Richard, il parcourt le jardin botanique et les serres chaudes de Trianon. Amateur d'astronomie, il teste avec le duc de Chaulnes le grand télescope de Noël à la Muette. Passionné de géographie, il soutient l'expédition de Kerguelen et dresse en 1774, avec Vaugondy, une carte des antipodes, qu'il présente à l'Académie des sciences et au roi. En 1765, Marc-René de Voyer de Paulmy, Cassini et Chaulnes soutiennent sa candidature à l'Académie des sciences mais la place vacante est ravie par le marquis de Courtanvaux. Son mémoire sur un passage par le Nord est néanmoins lu par Condorcet et publié par l'académie en 1782. Membre de l'Académie de marine en 1774, il y publie un mémoire sur les longitudes. Insatiable, il examine la salle des machines de l'Opéra de Versailles avec Arnoult, commente les débats sur l'inoculation de la variole, philosophe avec Rousseau, observe Lavoisier distillant le diamant, rencontre Franklin et examine en technicien avisé les porcelaines de la manufacture de Sèvres. Peu avant sa mort, en 1783, il publie un mémoire sur l'aérostatique. Il est le seul mémorialiste à avoir eu une réelle activité scientifique.

Journal inédit du duc de Croÿ (1718-1784), publié par le Vicomte de Grouchy et Paul Cottin d'après le manuscrit autographe conservé à la bibliothèque de l'Institut, avec introd., notes et index, Paris, Flammarion, 1906-1921, 4 vol.

Tome 1, p. 12

23 février 1737

Je vis le cabinet d'histoire naturelle de Gersin, au pont Notre-Dame.

[...]

Le 1^{er} mars, j'allai à l'Observatoire voir une éclipse de soleil de huit doigts (trente minutes), et une comète.

Tome 1, p. 12

25 avril 1737

Été dans les caves de l'Observatoire.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Tome 1, p. 131-132

20 janvier 1750

Le comte de Toulouse en a fait l'acquisition, quelque temps après celle de Rambouillet. De là, on me mena au bout de la forêt, par le Poteau rouge, et au bois des Vaux, d'où, tournant à droite, nous vîmes le long de l'étang de Pourras, sur sa digue où j'examinai le passage de la rigole qui vient du Perray et fournit de l'eau à Versailles. Rien n'est plus beau que cette entreprise de Louis XIV, qui voulait faire venir de Chartres des eaux à Versailles. Pour cela, on les faisait passer sur un grand aqueduc, à Maintenon, d'où, par des rigoles, on devait les mener, passant par dessous terre, jusqu'à Versailles. Ce travail n'ayant pas été achevé, on venait de démolir l'aqueduc de Maintenon, qui a servi à bâtir Crécy. Le point le plus éloigné d'où l'on tire l'eau, à présent, est l'étang de la Tour. Ainsi, l'eau vient, de sept à huit lieues, à Versailles.

De Pourras, je suivis les rigoles traversant le Pavé et, le long de la côte du Fargis, je vins aux Vaux de Cernay, voir l'abbé de Broglie, dans son joli ermitage dont il a tiré tout le parti possible, dans une situation aussi sauvage.

Tome 1, p. 148

[Circa 13 janvier 1751]

Ce jour là, le Roi nous mena à Trianon, voir toutes ses serres chaudes de plantes rares, celles de fleurs, la ménagerie des poules qu'il aimait, - la Marquise lui ayant donné tous ces petits goûts, - le joli pavillon, les jardins fleuristes, les herbiers et légumiers ; tout cela était distribué avec beaucoup de goût et exécuté avec bien de la dépense, d'autant plus malheureuse que l'on en faisait presque autant à chaque maison tant du Roi que de la Marquise, et que ce malheureux goût des petits bâtiments et de ces petits détails coûtait immensément, sans rien faire de beau à rester.

Tome 1, p. 222

6 février 1754

Je me levai avec le jour, et je partis à huit heures pour Versailles. Le chemin n'était qu'une glace, et je ne me souvenais pas d'avoir jamais tant vu de neige à Paris et dans les environs. On mandait que l'hiver était terrible au nord, et on nous l'avait prédit par des principes physiques de M. Lemonnier.

Tome 1, p. 266

[Circa 21 mai 1754]

Le lendemain, je fis, avec admiration, le tour en dehors des attiques dans les balustrades ou grandes gouttières. C'est la plus belle chose que je connaisse et la plus singulière. Presque rien n'est régulier, à Chantilly, mais il y a une profusion de grandes beautés détachées, que l'on voit tout autour. Les eaux, qui vont toujours, conduites par un aqueduc d'auprès de Senlis, sont surtout à remarquer. Le château, le petit château, la forêt, le canal, la ménagerie et la charmante laiterie, l'écurie, ridiculement belle, et plus superbe qu'aucun château, avec sa belle pelouse, les îles détachées, les parcs et jardins détachés, l'orangerie et galerie des cerfs, la salle d'armes, les cabinets de curiosités et d'histoire naturelle, les superbes souterrains et la chimie, la beauté des eaux et des

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs
de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



carpes exactement de toutes couleurs et monstrueuses qui mangent à la main, au point que j'en caressai et flattai une sur la tête, comme un chien, la machine ou pompe que la rivière du canal fait tourner et qui tire son eau, sans se mêler, d'une source au milieu et fournit aux beaux réservoirs, tout enfin, fait de ce lieu un des plus beaux du monde.

Tome 1, p. 272

[Circa juin 1754]

La veille de mon départ, je vis le premier, avec M. le duc de Chaulnes, la lune dans le grand télescope du père Noël, dont j'avais suivi l'ouvrage, et qui était admirable.

Tome 1, p. 288

[Circa août 1754]

Etant entré dans les Tuileries, que j'admirais en artiste et philosophe, comme j'allais seul en rêvant, je trouvai M. Lemonnier. Des goûts pareils nous liaient. Je m'assis sur l'herbe avec lui et m'y oubliai. Je lui montrai la figure de la quadrature du cercle, de M. le chevalier de Causans qui avait trouvé à faire un carré à centre vide égal et semblable à un cercle à centre plein. On avait beau lui dire que ce n'était pas la même chose, c'était sa folie, et il m'en avait entretenu une heure, la veille. De là, nous parlâmes télescopes : je voulais le faire revenir de la prévention contre celui du Père Noël. La nuit étant belle, je lui proposai d'aller préparer le sien pour voir Saturne. J'allai prendre un fiacre, passai à l'hôtel, et, de là, chez lui, aux Capucins où nous examinâmes avec plaisir, par une superbe nuit, Saturne et trois de ses satellites. On voyait avec les yeux l'ombre de Saturne sur l'anneau, et l'ombre de l'anneau sur Saturne, et le tout paraissait d'environ deux pouces sur son grand diamètre. Le Père Noël, chez qui j'en allai parler, assurait le voir, dans le sien, plus d'un tiers plus grand, et avoir remarqué des inégalités montueuses sur une de ces ombres, ce qui est une découverte.

Tome 1, p. 408

[Circa avril 1757]

Le soir, j'allai faire le tour des jardins pour profiter de la belle verdure nouvelle, et, de là, j'allai à Trianon où je raisonnai quelque temps arbustes avec le Fameux Richard qui me montra la galerie d'arbres verts, avec des cabinets, que le Roi faisait faire. C'était son amulette d'alors, et l'idée pouvait en être bonne et faire un bel effet.

Tome 2 p. 72

20 juin 1763

Le 20, dimanche, j'appris à raccommoder les télescopes, avec M. Paris.

Tome 2, p. 135

7 avril 1764

En arrivant à Paris, je reçus la bonne observation de l'éclipse de M. Blondeau, et tout le long de

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



ma route, et surtout à Roye, j'en ramassai d'importantes qui me firent voir qu'elle avait été fort annulaire à Paris. J'en raisonnai beaucoup avec MM. de Cassini et de La Lande et j'en écrivis à M. Lemonnier, qui était de l'avis contraire.

Tome 2, p. 177

Circa 15 janvier 1765

Dans le cabinet du Roi, M. de Paulmy, mon ami, me parla beaucoup du désir qu'il avait de me voir honoraire de l'Académie des Sciences, et cela parut certain. Le 13 décembre, M. de Montmirail, bien joli sujet et bien regretté, était mort d'une fièvre maligne. Dès le même jour, M. Lemonnier célèbre astronome de l'Académie, avait eu la bonté de venir m'en donner avis et me prier de songer à la place d'honoraire, qui vaquait par sa mort. M. de Cassini m'en avait écrit aussi.

Je dis que, si l'on me faisait l'honneur de m'y nommer, j'en serais fort aise, mais que je ne voulais pas le demander. M. le duc de Chaulnes me dit que ce serait déplaire à ces messieurs et qu'il était d'usage de dire à M. de Saint-Florentin qu'on se mettait sur les rangs. J'allai donc le lui dire. Malheureusement, il divulgua ma demande dans le cabinet du Roi, dont je me serais bien passé. Le Roi me parla de mon observatoire et cela paraissait sûr. Cela, joint à mon goût pour l'astronomie, fit que je travaillai beaucoup, dans ce temps-là, à mon grand ouvrage pour établir le système de l'univers et la pluralité des mondes fondés sur le bon sens, les sciences et la religion, et j'en fis un beau canevas que je soumis, avant de le suivre, aux théologiens.

Mais, le 15 janvier, M. Lemonnier vint me dire avec douleur que M. de Courtenvaux, père de M. de Montmirail, l'ayant désiré, M. de Saint-Florentin s'était décidé pour lui. Pour moi, je n'en avais plus parlé, et je fus bien aise d'avoir cette occupation-là de moins; en ayant assez à tâcher de finir tous les ouvrages que j'avais commencés, et à mettre en ordre mon cabinet que j'arrangeais, alors.

Tome 2, p. 213-215

Circa 13 décembre 1765

Pour moi, je profitai de ce temps de repos pour jouir de l'agrément de mon aimable famille et pour suivre mon goût pour les sciences. J'avais fait, étant à Calais, un très grand ouvrage, qui avait été de dépouiller tout le règne animal du Dictionnaire d'histoire naturelle de Bomare, pour en faire un catalogue complet de tous les êtres vivants dont les espèces et variétés ne vont pas, je crois, à plus de trois mille. J'étais curieux de le montrer à M. de Bomare.

Profitant de mon temps de repos, je l'envoyai chercher. Il fut étonné du grand ouvrage, qui pouvait se joindre à la fin du sien, et qui mériterait d'être continué pour les trois règnes, sa minéralogie, avec ses charmants tableaux, en faisant encore un de fait. Il ne reste, ainsi, que le règne végétal.

Nous raisonnâmes beaucoup. Je lui demandai le meilleur livre abrégé pour avoir une idée de toute l'Histoire naturelle. Il me dit qu'il n'en connaissait pas de plus concis que son Dictionnaire en cinq volumes bien remplis, dont il y avait eu un débit prodigieux, et dont il faisait une nouvelle édition en six volumes, mais que, précisément, le lendemain, il allait commencer son cours par un discours qui remplirait mon objet, et il m'engagea à y aller. J'y fus, et j'en fus si content, que je

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



continuai de le suivre. Il est très amusant, puisque, dans un cabinet complet d'histoire naturelle, il étale sur la table l'objet de la leçon, de sorte qu'en quatre mois, deux de minéralogie, un du règne végétal et un du règne animal, à trois leçons de deux heures chaque, par semaine, tout ce qui est dans la nature vous passe sous les yeux, par les mains et dans l'esprit, par l'explication pleine de feu, d'ordre et d'éloquence qu'il en fait.

Pour ne pas oublier, et y joindre mes idées, car j'avais souvent travaillé là-dessus, je fis mes remarques sur son discours des effets du déluge, et je suivis et étendis mes remarques et notes sur chaque leçon, ce qui m'entraîna à une suite d'assez grands ouvrages où j'ai tâché d'éclaircir et de rassembler tout ce qu'il y a d'essentiel.

Pour bien entendre tout cela, il fallait se remettre dans la physique, que j'avais aimée et étudiée, surtout pour l'astronomie, et il fallait aussi un peu de chimie. Cela m'engagea à faire connaissance avec M. Macquer, le plus habile, le plus aimable, et l'esprit le plus net de l'Académie, sur cette matière, qui venait de donner d'excellents *Éléments de chimie*. Il eut la complaisance de venir ; nous eûmes de longues et très curieuses conversations qui m'engagèrent à jeter sur le papier mon opinion sur les bornes des connaissances humaines, et sur la nécessité de tabler et de convenir de quelque chose pour n'avoir pas, comme c'était le système de l'Académie, l'incertain pour base.

Dans une autre conférence, nous corrigeâmes et fixâmes ce mémoire intitulé *Discours préliminaire sur la physique*, et il paraît qu'il est remarquable. Il s'agissait de décider la grande question si l'homme sait quelque chose, ou s'il ne sait rien. Anciennement, on croyait tout savoir ; à présents on croit qu'on ne sait rien. Je crois avoir fixé les idées là-dessus, et fait voir que, hors des causes premières qui nous sont, dans ce mémoire, démontrées inconnues, nous savons ou nous entrevoyons tout, puisque nous pouvons, hors les causes premières, entrevoir au moins les moyens par lesquels se fait tout ce qui nous est utile. Je fis aussi un grand mémoire sur le feu, et je continuai de travailler à ces objets avec assez d'ardeur et sans m'en échauffer. MM. Lemonnier et de Cassini vinrent aussi, de sorte qu'avec le cours d'histoire naturelle et les remarques que je faisais dessus, ainsi que sur la physique, mes occupations journalières de mes affaires et du commandement, et l'agrément de la société de ma famille, j'eus de quoi faire passer les jours comme des instants, et fort agréablement, mais je tâchais surtout que cela ne me dérangeât en rien de mes principes et pratiques de piété.

Tome 2, p. 215-216

[Circa 20 décembre 1765]

Le 13 décembre, ma belle-fille fut relevée de couches. Notre joie n'était troublée que par l'affreux état de M. le Dauphin qui se mourait et qui était dans des souffrances affreuses, que sa résignation et sa patience rendaient plus touchantes. Le Roi et toute la famille royale qui ne le quittaient pas attendrissaient même les courtisans. Les huit derniers jours, on le croyait mort. À chaque instant, la nouvelle s'en répandait, et, le 19, on le cru mort pendant deux heures. Enfin, il mourut à Fontainebleau le 20 vers huit heures et demie du matin, bien regretté de ceux qui le connaissaient et bien digne des regrets de tous les honnêtes gens.

M. de Cassini, qui en arrivant, vint, le même jour, me conter les traits les plus touchants. Le Roi

© Centre de recherche du château de Versailles / Marine Masure-Vetter / 2012

Programme : « [Sciences et pouvoir : le prince et le savant dans les cours européennes](#) »

Dépouillement effectué par

Marine Masure-Vetter, chargée d'études documentaires au château de Versailles

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



l'avait fait venir pour se distraire, les sciences étant, en pareil cas, avec la piété, la seule distraction des belles-âmes, mais les futiles courtisans tournaient cela en ridicule. Il m'étonna par ce qu'il me dit de la science et de l'exactitude avec laquelle le Roi fit lui-même les observations les plus difficiles et vérifia le bel instrument que M. de Chaulnes avait inventé. Il m'assura que les calculs et les remarques les plus justes lui étaient familières. Je vis que le Roi aimait réellement les sciences et n'osait les protéger. Mais ce qui me frappa bien plus, c'est ce que M. de Cassini me dit, avec la véhémence du sentiment, de la douleur noire du Roi, de la bonté de son cœur : pendant huit jours, M. de Cassini, qui restait dans les cabinets, le voyais couché dans un fauteuil, la mort dans l'âme, puis faisait bonne mine par courage ; il m'assura que le roi était pénétré comme le meilleur père, qu'il était d'un attendrissement étonnant de le voir, alors, en particulier, avec ses enfants !

Tome 2, p. 220-222

[2 janvier 1766]

Mon fils, que j'avais fait titrer, et nous, comme cousins, nous fûmes obligés de draper. Tout Paris était en noir et pleureuse. Point de spectacle ; joint à la rigueur de l'hiver, cela faisait une saison triste et très tranquille. On n'avait jamais dit si peu de nouvelles. Je profitai de l'occasion pour continuer mon grand travail de physique et d'histoire naturelle, avec un peu de chimie. Si je peux l'achever, il doit être important, devenant un abrégé de tout ce que renferme notre globe, avec tout ce qu'on peut dire, à ce que je crois, de mieux sur l'origine et les causes de tout, et faisant voir quel est le juste milieu des connaissances humaines qui, par la bonté de Dieu, sont suffisamment étendues.

Après le grand cahier des pierres, j'en fis un curieux et important des sels, avec tous leurs principes, et des idées étendues que je crois justes. Je combattis et balançai ce que les meilleurs auteurs ont dit, et comme, à chaque leçon, les objets nous passaient par les mains, ainsi que les expériences principales, cela était fort attachant. Les sels m'occupèrent les quinze premiers jours de janvier, ainsi que les pyrites, sur lesquels je fis un cahier curieux et où on voit la cause des principaux phénomènes. La circulation admirable qui résulte de leur destruction explique la formation de presque tous les êtres. Cela me fut utile pour mes mines de charbon et pour l'introduction aux mines et aux métaux, qui suivirent ceci.

Les 28 et 29 janvier, j'eus de longues conférences avec MM. Macquer et Bezout, les meilleurs chimistes et physicien de l'Académie. Ils me demandèrent en détail mes principes. Cela me fit faire mon cahier difficile intitulé : Les Agents, que je relus et examinai avec eux. Quoique hardis, ils convinrent de mes principes, et approuvèrent beaucoup mon plan général et étendu d'un tableau raisonné, physique et chimique, de toute l'histoire naturelle, avec toutes les tables et les principes, et ils m'encouragèrent à continuer ce grand et important ouvrage qui leur parut embrasser un plan plus général et renfermant un plus bel ensemble que ce qui a paru.

Ainsi, j'eus la satisfaction de voir que j'étais sur la bonne voie, ce qui m'engagea à continuer. Je corrigeai aussi, ce jour-là, à fond, avec ces messieurs, le gros cahier des sels, où il se trouva peu de chose à changer.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Les premiers jours de février, je finis le gros cahier des métaux, et, plus j'avancais, plus le plan général parut bon, et l'ouvrage intéressant. Tout cela m'occupait et m'amusa. Le 1^{er} février, j'allai à Versailles pour la cérémonie qui se fit le 2, et, le lendemain, le service. Je trouvai tout remis, assez à l'ordinaire, à Versailles. Il n'y avait que Mme la Dauphine qu'on ne voyait pas, et qui ne s'occupait que de sa douleur. Elle était établie dans l'appartement d'en bas. On dit qu'on avait rétabli une partie des communications. Le Roi y descendait souvent, d'où l'on conjecturait, comme nous l'avions prévu d'abord, que Mme la Dauphine prendrait de plus en plus crédit, et que cela devait, dans la suite, devenir l'objet principal des courtisans.

J'appris encore les détails les plus édifiants de la sainte mort du respectable Dauphin. Il serait bien à souhaiter qu'on pût en donner un jour le détail au public, mot à mot, comme le confesseur et le médecin l'ont recueilli. Rien ne ferait plus d'honneur à la religion et aux grands, pour faire voir qu'ils purent donner l'exemple en tout.

De retour à Paris, je repris mon cours et mes ouvrages d'histoire naturelle et de physique ; j'y travaillai assidûment.

Tome 2, p. 223

[Circa février-mars 1766]

De retour à Paris, je suivis avec assiduité le cours et mon travail sur le règne végétal. Je compulsai les auteurs, j'en raisonnai avec les meilleurs maîtres, et j'en fis un assez bon traité abrégé qui contenait le principal. La partie, surtout, de la génération des plantes, qui a tant de rapports avec celle des animaux, fut, à ce qu'il paraît, éclaircie à sa perfection possible. J'examinai le tout, tant seul qu'avec M. Descemet, qui a fait le bon catalogue abrégé qu'on suit au jardin des Apothicaires, et j'y joignis les parties physique et chimique. Le 9 mars, je finis ce règne et commençai l'autre.

Le 23 février, je vis, pour la première fois, le fameux M. Tronchin, à qui j'avais tant d'obligation, m'ayant guéri le foie et sauvé la vie par les jus d'herbes et le régime, depuis quatre ans, des légumes pour toute nourriture. Il me promit de me venir voir.

Tome 2, p. 226

[Circa février-mars 1766]

J'employai la fin de février et la moitié de mars à suivre et à travailler avec soin le dernier règne de l'histoire naturelle, qui est celui des animaux. Je tachai d'y mettre, au commencement, plus d'ordre et de précision, surtout pour la partie des polypes, des vers et des insectes. Je consultai les plus habiles, M. Geoffroy, surtout, pour les insectes, et son ami, pour les oiseaux. Ils ont des cabinets admirables et qui me furent fort utiles. Enfin je finis le principal de ce règne jusqu'aux quadrupèdes et à l'homme, traités à fond et dans le grand par M. de Buffon. Il n'y avait qu'à y renvoyer.

Ce travail, joint à l'agrément de mon aimable famille, me procura le premier hiver agréable que j'aie passé en entier à Paris. Vers la fin du cours, nous allâmes, avec M. Bomare, faire une litholysation dans les carrières de gypse de Montmartre : c'est une chose bien curieuse, et qu'il est étonnant qu'on ne connaisse pas davantage.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Tome 2, p. 229

Circa 10 mars 1766

Le 10, j'allai à Châtillon, par le plus superbe temps, avec M. Lemonnier. Je repris goût pour ce bel endroit qui n'avait de défaut, pour moi, que de n'en pouvoir assez jouir. Nous y examinâmes bien, avec mon excellent télescope, les planètes et la nébuleuse d'Orion, bien curieuse. Il me fit remarquer la lumière zodiacale, et nous finîmes des observations intéressantes.

Tome 2, p. 262-264

Circa février-mars 1767

Il faut dire à présent un mot de mon grand ouvrage d'Histoire Naturelle. J'avais repris, dès le mois de novembre, cet ouvrage, et, insensiblement, il devenait si curieux et intéressant, et même si utile, étant peut-être seul dans son espèce, et faisant un magnifique résumé de tout ce que renferme notre globe, que je m'y adonnais comme malgré moi, et j'y employai tout le temps que les affaires ne me demandaient pas à autre chose. Ainsi, du 1^{er} novembre au 11 février, que l'affaire du duc de Croÿ me le fit abandonner pour lors, j'y travaillai souvent sept à huit heures et quelquefois jusqu'à dix et onze heures par jour ou nuit, car j'y passai souvent jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

En novembre et décembre, je refis tout le commencement de l'ouvrage en général, et du règne minéral, et je repassai et corrigeai ce règne, que je donnai à copier, par cahier, à deux écrivains de Paris, de Reims ayant assez d'ouvrage, d'ailleurs, et M. Dupin continuant à merveille de copier mes grands mémoires de ma vie, dont j'avais déjà dix volumes in-quarto reliés, sans compter celui du beau voyage en Angleterre. L'admirable livre intitulé Chimie, de Boerhaave, qui est plutôt un cours de physique, m'engagea à l'extraire et à faire les quatre éléments, et je repris et fis tous les principes de chimie et physique. Le bon Dictionnaire de Chimie de M. Macquer, qui venait de paraître, me donnait de nouveaux et meilleurs matériaux, surtout avec le chef-d'œuvre admirable de Boerhaave, son grand travail sur le feu. Ainsi, j'approfondis tous les commencements les plus abstraits, ce qui donna un grand jour et bien plus de force au tout. À la fin de janvier, je repris le règne végétal, auquel je donnai toute l'étendue et l'ensemble que, hors M. Pluche, on y avait pas encore mis. Je sentis, alors, toute la beauté du livre des Spectacles de la Nature. Je fis l'extrait de toute la Physique des arbres, de M. Duhamel, et ces ouvrages, avec ceux de Derham, de Macquer, et de l'immortel Boerhaave, me donnèrent un précis, et comme la quintessence du règne végétal, qu'excepté quelques parties des fleurs, et la partie chimique, j'achevai le 11 février, laissant ces objets à reprendre, l'affaire du duc de Croÿ m'ayant tout fait abandonner.

Ainsi, il me restait, pour l'hiver d'après, à achever mes quatre éléments de Boerhaave, pour la première partie, celles que je viens de dire pour le règne végétal, et tout le règne animal à repasser, étendre et fortifier.

M'étant, ensuite, trouvé un peu de temps, je repassai tout ce que j'avais fait du règne animal, où je remis, au commencement, un plus bel ordre, que je perfectionnai et repassai en entier.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Le 12 mars, j'achevai ce que je voulais dire sur l'homme, et, le 14, je quittai tout à fait ce grand ouvrage, le laissant presque fini, et on continua à le copier, cahier par cahier. J'étais moi-même étonné d'avoir exécuté cette grande entreprise.

Tome 2, p. 268-269

Circa 22-27 mars 1767

Mon grand ouvrage d'Histoire Naturelle étant terminé pour cet hiver, pour ne m'en pas trop occuper et me laisser dormir assez là-dessus, je repris toutes mes affaires journalières et des particuliers, et les autres petits ouvrages que cela avait suspendus. Je terminai tout à mesure et commençai à jouir du printemps, et nous finîmes, les 22 et 27 mars, par deux litholysations très curieuses, du côté d'Issy, et l'autre du côté d'Arcueil. Rien n'est plus amusant pour un curieux, et je vis avec plaisir que ce goût prenait dans la bonne compagnie : le prince de Monaco, le duc de Fronsac, MM. de Lillebonne et de Beuvron, de Coigny et beaucoup d'autres suivirent ce cours avec bien du plaisir.

Tome 2, p. 269-270

Circa 28-29 mars 1767

Le 26 mars, j'allai à la foire voir un géant de sept pieds huit pouces de haut, et bien proportionné. J'y vis des animaux curieux, des serpents de dix à douze pieds de long, qui me parurent être la vipère à grain d'orge, la langue à trois fourches. Ils ont fait des petits vivipares à Paris, et ils étaient singulièrement bien dressés. La femme qui les a élevés dans une boîte de coton les suspendait par le bout de la queue et leur ordonnait de la baiser. Il était bien curieux de voir en combien de replis entremêlés ils se repliaient pour venir baiser leur maîtresse ou elle me fit voir une vessie qu'elle leur ôtait tous les quinze jours au bout de la mâchoire, pour ôter le venin. Le jeu continuuel de leur langue à trois dards étaient curieux.

Elle avait aussi un gros animal amphibie qu'elle appelait la panthère de mer, qui était le vrai phocas à tête de chat et à beaux yeux, et moustaché (voir au Dictionnaire de Bomare où il est bien dépeint). Le corps est d'un vrai poil court. Il était bien dressé et, tant dans l'eau qu'en marchant ou en se traînant, il me donna les deux pattes comme un chien. Les pattes de devant ont des griffes, et ne sont que peu palmées, les pattes de derrière sont des nageoires, tant elles sont palmées, mais c'est aussi des pattes à cinq griffes, dont la membrane vient jusqu'aux griffes mêmes.

Nous vîmes aussi des coati, qui sont bien dépeints dans le Dictionnaire de Bomare, et qui tiennent du renard et du taison, mais ils se couchent et se replient comme le hérisson.

Tome 2, p. 300-302

Circa 8 février 1768

La grande quantité d'autres occupations pour régler mes affaires et celles du commandement de Picardie et des particuliers interrompit beaucoup mon travail d'Histoire naturelle, lui devenant presque un traité complet de physique. Avant d'aller plus loin, pour profiter de ce que je savais alors, je repassais tout le commencement de l'ouvrage ; je fis l'introduction des Éléments. Je donnai à M.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



de Lalande, le plus fort de l'Académie pour cette partie, mon chapitre de l'attraction et, sur ses remarques et un travail fort réfléchi, j'en terminai comme un traité complet.

Ensuite, avec l'habile M. Macquer, j'approfondis les questions importantes sur le principe inflammable, sur le soufre, l'huile, et sur le phlogistique. Nous fixâmes tous ces objets comme ils ne l'avaient pas encore été. Il convint, d'après mes principes, qu'il réformerait et changerait bien des choses dans la nouvelle édition de son admirable Dictionnaire de Chimie. Par ce travail, je fixai et terminai mon chapitre de chimie qui en devint aussi un traité complet.

Pendant ce temps, je profitai du peu de jours de soleil pour faire, avec M. Delor, démonstrateur de physique, dans une chambre obscure que j'avais arrangée, les nouvelles expériences de l'air que j'avais imaginées et qui achevèrent de presque démontrer que l'air n'est pas un élément principe, mais un composé des trois autres, ce qui me donna beaucoup de facilité pour expliquer tous les effets de l'air. Mais, jusqu'à Pâques, je n'eus pas le temps de travailler à finir ce chapitre, ce qui me fâchait, voyant combien, à force d'approfondir en détail cela retardait tout l'ouvrage.

À la fin du Carême, j'allai aux quatre récapitulations de M. de Bomare, qui me faisait voir que je savais et que j'avais marqué tout ce qu'on pouvait tirer de lui, et que j'avais été beaucoup plus loin pour les principes et la partie physique et chimique. D'ailleurs, en conversant toujours avec les plus fameux savants de chaque genre, dont je faisais de nouvelles connaissances, j'accumulais des matériaux importants.

À la mi-mars, je fis connaissance avec deux fameux Suédois, M. Jennings, chambellan du roi de Suède, et M. le baron de Wachtmeister, qui me furent fort utiles : le premier était appelé le Pitt de Suède ; passant pour le plus grand orateur, il était des plus instruits pour l'histoire naturelle, et grand ami des fameux MM. Linneus et Wallerius, dont il me procura la correspondance, et me promit les profils des plus profondes mines de Suède, où il était intéressé. Il me donna aussi un bien beau livre d'insectes.

[...]

L'esprit de philosophie naturelle et de matérialisme tolérant gagnait de plus en plus ; les ouvrages de Rousseau et de Voltaire ne leur faisaient que trop de prosélytes. Il en résultait un grand tolérantisme qui paraissait le principe dominant, et, comme ce principe donnait une sorte d'indifférence sur tout, il paraissait qu'il en résulterait que les guerres et disputes de partis ne paraîtraient plus guère agiter l'Europe. L'hypocrisie passait de mode, ainsi que la religion. Notre nation, n'étant plus occupée, en devenait de plus en plus frivole et efféminée, et les femmes donnaient le ton dans toutes les assemblées. Enfin, si les esprits étaient moins occupés, les moeurs paraissaient, au moins, devenir plus douces.

Tome 2, p. 304-305

Circa 14 avril 1768

Le lendemain, nous y fîmes la partie d'homme et de savant la plus intéressante, et heureusement le temps fut superbe. Je donnai à dîner à M. de Cassini, l'abbé Chappe, M. de Saussure, professeur de physique de Genève, jeune homme du premier talent, M. Jennings et mon fils. Le temps étant très net, on observa, et nous y vîmes des détails charmants dans l'horizon.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Nous y fîmes des remarques sur l'air, et nous traitâmes à fond de ces éléments.

Nous examinâmes tout l'avantage qu'on pourra tirer du passage de Vénus de 69. M. Cassini soutint qu'il en résulterait toujours la distance du soleil entre 33 et 34 millions de lieues de 25 au degré.

Comme nous examinions l'horizon, je fus frappé de trouver, dans la plaine de Longjumeau, une masse de carrosses et de monde, et un coup d'œil comme un mouvement d'armée. Nous primes la grande lunette achromatique et nous vîmes que c'était le Roi qui chassait le vol avec le grand appareil. Cela faisait un effet frappant par la quantité de monde et de voitures dont la plaine était couverte. Ce coup d'œil, joint à la fraîcheur de la végétation, qu'on voyait naître par la vivacité du vert tendre dont la terre se parait, acheva de rendre cette vue admirable, et M. de Cassini, qui a vu toutes les vues, ainsi que tous ces messieurs, assura n'avoir rien vu à comparer à mon charmant pavillon.

Dans le commencement d'avril, je repassai tout mon chapitre du feu, et je repris et repassai celui de l'air, d'après les expériences et les conférences importantes que j'eus avec M. Demachy et M. de Saussure.

Tome 2, p. 307

Circa mai 1768

Le soir, de retour à Paris, j'essayai en plein air mon microscope d'air de nuit que je venais aussi d'inventer, qui nous fit voir le rayon lumineux en plein air de nuit, à ne presque plus laisser de doute à ce système, par lequel j'explique bien mieux tous les effets de l'air, ainsi que ce que c'est que le composé de cet élément qui, jusque-là, avait paru inexplicable.

Les savants et physiciens qui le virent, les jours suivants, en parurent convaincus, et je continuai de belles expériences chez M. Delor, bon démonstrateur de physique. Au moyen de toutes mes recherches et expériences, je terminai presque alors mon grand chapitre sur l'air, qui m'avait tant occupé, cet hiver.

Tome 2, p. 362-363

Circa janvier-mars 1769

Dans le même ordre, je formai un nouveau livre très curieux par son arrangement et ses historiques. Ensuite, je fis les comptes de la succession, que je séparai en entier, pour pouvoir voir de combien il s'en faudrait qu'elle pût fournir aux charges et nouvelles dépenses. Enfin, tous ces comptes, calculs et lettres ne furent finis que le 25 janvier, et ce fut un très grand travail, dont je désirais la fin pour me remettre à mon Histoire naturelle, qui devenait l'ouvrage du monde le plus intéressant. Plusieurs des messieurs de l'Académie, et les plus savants, à peu près, de Paris, revirent, chacun pour sa partie, mes chapitres, et tous assurèrent que cela n'avait pas encore été si bien approfondi et rendu d'une façon si claire et qui paraissait si juste. Ils m'encourageaient à le terminer. Je finis, après l'Eau, la Mer, d'une façon complète. Ensuite, je fis tout ce qui regarde le Globe terrestre, par où je finissais mon premier volume. Cela fut curieux, important, et si attachant que je m'y donnai en entier et ne sortis presque pas. M. Lemonnier, et surtout M. de la Lande me

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs
de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



donnèrent des états et calculs de résumé excellent, de même que pour le difficile article du flux et reflux de la mer, de sorte que cela fit aussi la plus importante récapitulation d'astronomie et de sphère qui ait encore été écrite. J'épluchai le tout, et les montagnes, avec les habiles MM. Needham, l'abbé Regley, M. Guettard et, vers le 1^{er} mars, j'eus presque fini le Globe terrestre. En mars, je le perfectionnai et rassemblai les pièces pour repasser le tout dans mon été, et y terminer le premier volume, en commençant l'élément Terre, pour repasser le deuxième volume, qui est le règne minéral, et tâcher de le terminer l'hiver d'après. Ainsi, je pus espérer, en trois ou quatre ans d'un travail encore assidu, de venir à bout de cet immense et important ouvrage.

Tome 2, p. 369

Circa janvier 1769

Dans l'intervalle de ma grande affaire, je voulus reprendre mon Histoire Naturelle, qui chômaît depuis Calais. J'allai d'abord chez Macquer. Je fis connaissance avec M. Baumé, excellent chimiste manipuleur, et j'attaquai avec eux l'élément Terre, qui était le dernier qui me restait à traiter, et que j'entrepris d'éclaircir mieux qu'il n'avait jamais été, ce qui faisait la base de tout, et surtout du règne minéral.

J'eus trois conférences importantes chez M. Baumé. Je fis l'extrait de tout Pott, qui est le meilleur auteur de l'article Terre de l'admirable Boerhaave, et de bien d'autres livres. Je raisonnai à fond avec M. Bomare, et convins avec lui. Il changea même tout son plan d'après mes principes. Enfin, j'entrevis le moyen de fixer mieux qu'on n'avait encore fait, et d'éclaircir l'élément si important à bien connaître, c'est-à-dire l'élément Terre, mais la grande affaire dont je viens de parler, et une multitude d'affaires et d'inquiétudes qu'on va voir, m'obligea, le 15 décembre, d'interrompre tout à fait cet ouvrage, que je ne pus reprendre que le 15 janvier.

Tome 2, p. 384

Le 11 mars [1770], je fis mes dévotions pour bien passer le Carême. Ensuite, je repris, chez M. Baumé, mes expériences chimiques sur l'argile et je terminai, enfin, le très grand cahier sur cette terre importante : ouvrage très approfondi et nécessaire, qui n'avait pas encore été traité si à fond, et qui me demanda un travail bien assidu, et même forcé.

Tome 2, p. 404-408

Circa mai 1770

La nouvelle salle regardant les fêtes et spectacles, non sans grande querelle, dépendit en entier des Menus, et M. Arnoult, célèbre machiniste, eut l'honneur de son invention et de sa conduite. Il parcourut toutes celles de l'Europe ; il y avait dix ans qu'on y songeait, et enfin il paraît qu'il réussit. M. Gabriel, premier architecte, fit la bâtisse qui, au moyen d'un habile appareilleur, réussit bien, mais il fit manquer le théâtre en laissant trop peu de longueur totale, pour avoir voulu faire son inutile galerie d'entrée. Cependant, elle était commode pour placer et faire attendre le service de la suite du Roi et des princes et princesses.

Tout réussit donc bien, hors que le théâtre n'a pas assez de fond pour sa largeur et hauteur.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Cette matinée-là, je m'attachai uniquement à étudier la salle des machines, d'autant qu'on assurait généralement que c'était la plus belle de l'Europe ; celle de Naples passe pour plus grande, mais ce n'est qu'une grange celle-ci est remarquable par sa charpente et ses deux beaux étages de planchers solides en haut, ce qui donne de l'aisance pour tout, et ce qui la distingue, c'est la hauteur qui fait que les treuils peuvent aller du haut en bas, et que les plus hautes décorations peuvent, en même temps, monter et descendre, d'aplomb de toute leur hauteur, de sorte que des colonnes ou arbres presque de hauteur naturelle peuvent en même temps descendre pour les uns, monter pour les autres par la même machine et le même ensemble de vingt treuils ou cabestans à bras manœuvrés en même temps et conduits par le même signal, tant de ceux qui sont tout en haut, que de ceux qui sont tout en bas.

L'emplacement pour la salle était favorable : le château de Versailles est peu élevé au milieu, mais on sait qu'il va en pente raide de tous les sens, de sorte que, la salle étant au bout des galeries, vers où la pente est déjà extrêmement baissée, cela donne, en laissant le haut du toit de niveau à tout le milieu, une très grande profondeur pour le fond, et ils se sont donné encore dix pieds plus bas que la rue, de sorte que, du fond de tout, au haut du toit, il y a cent quatre pieds huit pouce. Comme il y a des treuils au fond et d'autres à seize pieds du faite du toit, cela fait qu'on peut manœuvrer de quatre-vingts pieds de hauteur perpendiculaire. Tout cela fait environ la moitié des tours de Notre-Dame. Malheureusement, le théâtre n'est guère que carré, d'environ quatre-vingt-dix pieds de face.

Tous les ornements de la salle et des différentes salles qu'on en peut faire ne sont qu'en panneaux et châssis qui se démontent ; les colonnes sont de bois doré qui se démontent aussi, de sorte qu'au besoin on peut tout plier, emporter, et ne laisser que les quatre murs. La salle des spectateurs peut, par ce moyen, se varier aussi en plusieurs changements. Le fond des belles colonnes corinthiennes cannelées au plus riche, et bien dorées, qui en font la noblesse et qui la sortent du ton commun, peut aussi varier ; on en fait ou loge, ou galerie. Ce qui fait bien, c'est qu'il n'y a rien l'un dessous l'autre ; chaque ouvrage avance en descendant, de sorte que, d'en haut, on voit l'ensemble, et les glaces du fond des entrecolonnements reflétant le beau plafond bien éclairé par les lustres, font beaucoup de répétitions de richesses. Les peintures et plafonds de M..., excellent peintre, ont réussi au mieux, et sont peintes à effet, à la plus grande illusion, de sorte que, quoique ce ne soient que des toiles bien tendues, on jurerait qu'il y a la plus belle route, et tout cela se roule et se peut ôter en peu d'heures. Les dégagements et le détail des commodités adjacentes me parut au mieux, hors que j'aurais voulu deux autres escaliers au fond des machines, du haut en bas, et plus de choses en pierre, car tout cela n'étant que des masques de bois et châssis, me paraît trop risquable au feu, et, quoi qu'on soit à côté de la pièce d'eau en l'air, je doute qu'on fût à temps d'éteindre le feu, si on ne s'en apercevait pas d'abord. Je m'étends sur tout cela, parce que tout ce qui regarde les Arts me paraît intéressant, et que je crois que, dans une bonne éducation, on doit non seulement bien apprendre l'architecture et le gros de toutes les espèces de dessin, mais surtout l'ornement, la perspective et la décoration, parce que c'est ce qui fait valoir le reste et donne du goût. Je m'étais jadis appliqué à cela, et mon fils y a singulièrement bien réussi.

La salle peut donc se changer pour différents objets :

1 ° La salle des spectateurs, qui peut varier en galerie en haut ou en loge, ou en ôtant

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



l'amphithéâtre et élevant le parterre pour faire belle salle de bal masqué, en faisant un fond cintré sur le théâtre et le laissant pour amphithéâtre de spectateurs, et une salle de rafraîchissement derrière. Il me semble que je le rendrais aussi belle salle de bal paré.

2° En salle de festin, en mettant un masque de grandes colonnes à l'avant-scène, et faisant un beau porche en voussure pour l'amphithéâtre de musique sur le théâtre, ce qui fait un très beau fond avec les glaces ; mais, à cette décoration la forme de fer à cheval de la salle cadre mal avec le masque droit sur l'avant-scène. Ce défaut est racheté par l'avantage de voir des loges le festin et d'éclairer la belle salle, ce qui fait au mieux.

3° En salle de bal, qui n'est que sur le théâtre et garnissant tout le reste jusqu'au mur de la rue. La décoration est des plus riches ; il y a des entre-colonnements un peu serrés par le manque de fond, le bout est un peu plat, et cela ne cadre plus avec le reste de la salle, qui devient comme inutile.

J'observai à M. Arnoult qu'en laissant les deux colonnes des balcons, en y ajoutant deux autres sur l'avant-scène, et répétant le fer à cheval de la salle sur le théâtre, on aurait pu en faire un superbe ensemble, mais il me fit remarquer que les Bâtiments ne lui ont pas donné assez de fond et d'évasement sur le théâtre pour cela, et que, ne pouvant pas aisément baisser le théâtre, par la quantité de choses à déplacer dessous, cela ne valait pas la peine pour un seul jour, et un bal paré qui ne doit pas être en si grande salle qui aurait l'air d'une halle. Enfin, je fis toutes mes petites remarques, dont il parut content et étonné, mais rien ne peut être sans obstacle et, en général, tout cela a de grandes beautés.

J'examinai à fond comment se font les changements des différentes salles, tous les plafonds n'étant que des châssis peints qui s'agrafent à crochets de fer, ayant des anneaux pour l'enlever et des poulies partout ; on sent qu'on peut, en peu d'heures, tout changer et enlever par morceaux. Je fus seulement étonné que cela pût prendre assez de solidité pour faire loge, et du grand risque du feu, dans tout cela. S'il n'y a pas de très habiles gens dans la suite, et que la pourriture s'y mette, je doute que toutes ces décorations-là durent longtemps !

La décoration apparente de l'Opéra, qu'il était aisé de mieux faire avec tant de commodité, est ce qui a réussi le moins bien.

M. Arnoult me dit qu'avec tous les accompagnements et changements, la dépense de cette salle irait bien à près de trois millions.

La salle bien examinée, je passai dans les jardins : le jour était fort beau, la verdure charmante ; on jugeait mieux, alors, de ce bel ensemble de décorations du plus grand et superbe jardin du monde, qui était arrangé ainsi pour la première fois. Louis XIV et Lenôtre auraient bien joui de le voir ainsi, mais le Roi et le Dauphin ne daignèrent seulement pas l'aller voir ; cela faisait saigner le cœur !

Tome 2, p. 443-444

Circa 13 juin 1770

Je trouvais ces jours-là, le père Noël sur sa porte, à la Meute [Murette], et enfin dans son fameux télescope de dix-huit pieds, mais il fallait éprouver cela aux astres, surtout sur Jupiter.

Je vis, ce jour-là, le travail du Vauxhall ou Colisée du cours, ouvrage prodigieux, surtout pour l'immensité de bois, et entreprise bien forte, de près de deux millions.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



J'allai trois fois à Châtillon, où je tâchais de donner la dernière solidité en employant du plâtre choisi que j'envoyai chercher par mes gens, et avec les dalles et excellents mastics de M. Corbé, qu'on ne pouvait assez admirer. J'y fis, avec M. Baumé, une course importante, et ce fameux physicien chimiste y fut frappé de la démonstration de mon système du globe.

J'allais, deux fois la semaine, chez lui faire avec le plus grand soin toutes les expériences sur la terre, après l'analyse de l'argile : j'y coulai à fond tout ce qui regardait les expériences sur le calcaire, et je terminai ce grand et très important chapitre qui démontrait mes principes sur la formation et l'état de la superficie du globe. Ce fut un grand travail que je fis, cet hiver-là, sur l'élément Terre, surtout chimiquement. Cela m'occupait beaucoup, mais toutes mes autres grandes opérations ne me laissaient guère le temps d'y travailler, de sorte que ce fut un travail forcé et prodigieux, tout cet hiver, et jusqu'au 15 juin que j'arrêtai sur ces objets-là.

Tome 2, p. 470

Circa février 1771

J'allai à la foire Saint-Germain, examiner des animaux curieux. J'étudiai encore mieux le bout de la trompe de l'éléphant, et j'en fis un mémoire, cette partie n'étant pas assez connue : c'est un conduit de deux narines dont le bout sert de main et de tout, et qu'on ne peut assez admirer par la quantité de sens que cela referme dans leur perfection, surtout la prodigieuse force et finesse du tact, du goût et de l'odorat. Il y avait aussi un ours blanc furieux, qu'on disait le fameux ours marin (voyez ce mot au dictionnaire de Bomare), une espèce de petit singe, gros comme le poing, qui est charmant, un singe vert à nez rouge, en espèce d'homme des bois, et plusieurs autres animaux rares, et je faisais note de tout, pour mon Histoire naturelle, d'autant plus que M. de Buffon fut, alors, à l'extrémité. On perdit M. de Mairan et quelques autres savants célèbres, et il s'en formait d'autres. De là, j'allai à l'Observatoire où M. de Cassini faisait, avec son zèle admirable, valoir ses petits instruments pour prendre hauteur. Je fis, avec l'abbé Rochon, de bonnes observations sur sa découverte des longitudes par les distances du soleil à la lune et aux étoiles.

Tome 2, p. 476-482

Circa avril 1771

Les fameux MM. Sutton, grands inoculateurs d'Angleterre, étant à Paris, nous les fîmes venir le 10 avril. Mon fils parlant anglais presque comme le français, et un d'eux sachant notre langue, nous traitâmes la matière à fond. Ils assurèrent que, sur des registres exacts, sur cent mille inoculés, il n'en était mort que vingt-deux de ceux qui, sans régime, n'avaient pas été suivis ; qu'il n'était mort aucun de ceux qui avaient suivi le régime, et que, depuis dix-huit ans, aucun des inoculés ne l'avait eue ; qu'ils répondaient qu'on ne l'a plus après, et qu'elle n'a pas de mauvaises suites. Nos détails et rapports d'Angleterre s'y accordaient.

Tout pesé, nous vîmes que les calculs étaient pour l'inoculation : il paraît qu'on est obligé de prendre cette précaution-là, loin de s'en faire scrupule, puisque, faute de l'avoir prise, si votre enfant meurt, on a à se reprocher d'avoir pu l'en préserver ; que c'est comme une saignée de précaution qu'on serait blâmable d'éviter, s'il est reconnu qu'elle paraît devoir prévenir une maladie.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Je penchais assez pour MM. Sutton, mais, outre qu'ils n'entendent rien à nos régimes d'usage, M. Hosty avait des droits, ayant bien inoculé les cinq enfants de la famille de ma belle-fille. Ainsi, elle le désira, et nous l'envoyâmes chercher, M. Milliard, médecin du prince de Salm, le consultant, et ayant suivi nombre d'inoculés avec lui. De plus, M. Milliard, qui avait été, pendant onze ans, médecin du collège des Jésuites, où il y avait cinq cents enfants, assurait n'avoir jamais vu deux fois la vraie petite vérole à boutons bordés de rouge, avec le pus propre à inoculer, et il paraît que tous les bons médecins s'accordaient à dire la même chose. J'en étais d'autant plus persuadé, que, l'ayant eue deux fois, assez fort, à l'âge de treize et quatorze ans, j'avais bien remarqué que les boutons de la première n'étaient pas de la même espèce, et la fille de Mme de Guerchy, qui venait de la garder et soigner au plus fort, ne l'avait pas gagnée, quoiqu'elle n'eût été inoculée que très légèrement. Au reste, quelques exceptions et singularités extrêmement rares ne changent pas une règle. Nous fumes donc venir M. Hosty. Il nous assura avoir onze cents personnes sur ses registres, sans qu'aucune fût morte, et, en effet, ses ennemis ne lui en disputaient qu'une sur tout ce nombre. Il assurait aussi que, depuis dix-huit ans qu'il inoculait, aucune ne l'avait eue deux fois, ce qu'on ne contredisait pas, et, comme la plupart sont des jeunes personnes, il n'est pas possible que, dans un pareil temps, quelqu'une de celles-là, si on pouvait l'avoir deux fois, ne l'eût eue.

L'aimable milord Harcourt, ambassadeur d'Angleterre, nous appuyait aussi, en assurant que non seulement aucun des inoculés, qui avaient bien eu la révolution de la fièvre, ne l'avait eue depuis, mais même qu'il était persuadé que, si on inoculait en Angleterre, aussi généralement qu'on s'y portait ailleurs, on bannirait de l'île cette maladie, comme ils en ont chassé les loups, si les étrangers ne l'apportaient pas.

Tout ceci paraît prouver qu'elle n'est que dans l'air, et non dans le sang, et que, si on pouvait en préserver tout à fait la communication, on la détruirait. MM. Sutton font, à l'hôpital établi pour cela au faubourg de Londres, et que j'ai vu bâtir, une expérience curieuse, c'est d'inoculer des femmes grosses, pour voir si les enfants ayant quatre ou cinq ans, et les inoculant au plus fort, elle prendrait, et si la mère inoculée n'en préserve pas l'enfant.

Anciennement MM. Tronchin, Hosty et tous les autres, attiraient l'humeur par en bas, et prenaient beaucoup plus de précautions, mais, par les expériences nouvelles en Angleterre, on avait retranché tout cela et même simplifié presque à l'excès : au lieu qu'on tenait, anciennement, chaud, et qu'on faisait suer, dans le traitement ordinaire, on faisait, alors, aller à l'air, même par la gelée, et rafraîchir ; enfin, le traitement de cette maladie avait passé du froid au chaud, et depuis, elle était bien moins mortelle.

La différence de pratique de l'opération était que M. Sutton introduisait sous l'épiderme, avec une lancette, du pus frais sortant d'un bouton, au lieu qu'Hosty mettait sous l'épiderme du virus séché, conservé dans un fil qui en avait été imbibé. Je crois les deux également bons, l'effet étant de donner au sang la vraie révolution de cette fermentation.

Tous deux s'accordaient à dire que l'effet était de donner la vraie petite vérole, quand le corps était en bon état, et de la donner d'abord par le dehors, pour qu'elle s'introduisît, par là, au dedans, au lieu qu'en la prenant naturellement, elle se gagne par la respiration et commence à fermenter par ce dedans, où elle a plus de peine à parvenir au dehors.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Sans cette remarque, une bonne façon d'inoculer les enfants, c'est, étant très bien portants, de les faire coucher avec un enfant sain qui a la petite vérole. Cette méthode a réussi souvent, mais, comme c'est toujours un air de maladie, ils prétendent que la révolution se faisant également en se communiquant par le dehors, cela a moins d'inconvénients. Voilà, en gros, de quoi prendre d'assez bons principes sur cette maladie.

Je reviens à ce qui nous regarde.

Nous étant déterminés avec M. Hosty, il fit, avec M. Milliard, préparer mes deux petits-fils, dont l'aîné avait cinq ans, et le second trois ans moins deux mois. Tous deux étaient en bonne santé ; le cadet était plus fort, mais un peu jaune, depuis quelques mois.

L'aîné fut bien purgé, et presque trop ; le cadet le fut moins, par l'extrême difficulté de lui faire prendre des purgatifs, et il était très difficile à conduire là-dessus.

Nous avons loué, au Gros-Caillou, une maison bien aérée et d'usage à ce sujet : on sait qu'il est défendu d'inoculer dans la ville. Le fils du duc de Villequier en sortait, et avait eu, à la suite, une forte fièvre putride. Ce n'était pas le seul exemple pareil, et c'était cette suite-là que je reprochais le plus à l'inoculation. Cependant, nous nous informâmes beaucoup, et nous crûmes découvrir que ce n'était que quand on faisait quelque faute. Nous prîmes donc les plus grandes précautions. Mon fils les vit et les suivit de près. Comme j'étais très inquiet, je tâchais de songer à toutes les recherches, mais je n'y allais pas dans la maison, et rien qu'à la porte, pour pouvoir aller à la Cour, et nous primes exprès le temps où la mère, qui ne l'avait eue que faiblement, au couvent, était grosse, sans quoi il eût été impossible de l'empêcher de les garder. A tous égards, elle méritait d'être bien conservée.

Ce fut le jeudi 25 avril 1771, qu'ils allèrent s'établir au Gros-Caillou, et, le même jour, tout en arrivant, ils furent inoculés, précaution sage pour empêcher de la prendre par l'air de l'endroit où il y a beaucoup d'autres inoculés.

L'abbé Maugé, nommé précepteur, entra, ce jour-là, et s'y enferma, l'ayant eue, et pour faire connaissance. La gouvernante et Signy, le laquais, furent ceux qui les soignèrent et qui en eurent tout l'honneur et la peine, qui n'est pas petite, car on est trois jours bien malade, et le cadet donnait une peine prodigieuse. Mon fils les vit inoculer c'est avec une lancette cachée qui ne peut percer que l'épiderme, tirer quelques gouttes de sang, sans presque qu'on le sente, et on place, dans la plaie, un morceau de ce fil imbibé de pus, qui, alors, est sec, et se garde longtemps sans perdre son virus. Un chirurgien du Gros-Caillou, très expérimenté et habile, qui nous fut de ressource, logeant vis-à-vis et inoculant sans cesse, fit cette petite opération dont à peine les enfants s'aperçurent.

On les inocula chacun aux deux bras. Quatre jours après, on s'aperçoit, par la rougeur, si cela prend, et, des quatre bras, il en prit trois.

Ce fut vers le neuvième jour, à peu d'heures l'un de l'autre, que la fièvre se déclara tout à fait, et voilà ce qui me rendrait le plus partisan de cette pratique, car la fièvre qui, à un jour ou deux près, prend, pour ainsi dire, à point nommé, qui est très forte, et souvent avec les symptômes les plus effrayants, quoique sans danger, indique bien une fermentation très réelle et complète dans le sang, causée par ce seul virus et, par conséquent, une fermentation jusqu'à saturation, c'est-à-dire aussi complète que ces deux substances peuvent l'avoir entre elles, et, par conséquent, le sang doit en

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



être préservé pour la suite, une liqueur fermentée à saturation avec un ferment, ne pouvant plus fermenter, ensuite, avec le ferment de pareille espèce.

On peut objecter à cela que, le sang se renouvelant sans cesse, au bout de peu d'années il n'y a plus une goutte de l'ancien, mais on peut répondre que, comme il ne se renouvelle qu'insensiblement, le nouveau, qui se forme à mesure, participe à la saturation de l'ancien. Enfin, l'expérience ne paraît certaine que quand l'action de la fermentation a été bien marquée par la fièvre, on ne l'a plus, et, plus la fièvre est forte, plus on en paraît bien préservé. En effet, de sept ou huit personnes qui les gardaient, qu'on avait eu soin de choisir ayant eu la petite vérole, aucune ne la gagna, mais la bonne et le laquais, qui les baisaient souvent, dans la dessiccation, eurent des aphtes et la bouche enflammée, ce qui marque que le venin, quoique bien existant, ne pouvait plus se communiquer au sang.

Il y eut deux jours de fièvre forte, pendant lesquels on les tenait au lit, étant trop abattus pour sortir, mais tout ouvert. Ensuite les boutons parurent ; ils furent mieux, alors ; on n'est bien malade que les deux ou trois jours de la fièvre ; ensuite elle baisse, et on court à l'air pendant l'éruption et la dessiccation.

Un jour que j'étais à leur porte pour causer avec le chirurgien expert, je fus fort étonné de les trouver à la porte de la rue : je descendis et les examinai. L'aîné n'en avait pas au visage : je n'observai qu'un gros bouton au bas du pouce de la main droite. Les vrais boutons de petite vérole ont le milieu blanc et le tour fort rouge et enflammé, d'un rouge foncé et rude, ce que n'ont pas les petites véroles volantes et autres dont le pus est aussi différent. Celle-là, on l'a plusieurs fois, mais avec la révolution de fièvre et des symptômes moins forts.

L'aîné n'eut qu'une trentaine de boutons, dont deux sous la plante des pieds, mais il y en avait bien, autour du seul bras qui avait pris.

Le cadet en avait assez bien, parsemés sur le visage et partout, au moins cent cinquante, et, anciennement, on aurait été bien étonné de voir, en cet état, des enfants précieux courir presque les rues et toujours à l'air. C'était en les échauffant et renfermant qu'on rendait le malade putride.

L'aîné, plus avancé en âge, très doux, sage et charmant, fit tout ce qu'on voulut avec gaîté et ne donna pas de peine, mais le cadet, plus fort et bien difficile, donna la plus grande peine, ne pouvant lui faire prendre les remèdes nécessaires. C'est pour quoi, quand ils sont dans ce cas-là, il est bon d'attendre que, par la raison, on puisse les faire obéir.

M. Hosty paraissait de fort bonne foi ; il disait que tout ce qu'il savait, c'était de donner la petite vérole le plus complètement qu'il pouvait ; que, d'ailleurs, la quantité de boutons était absolument incertaine, variant à chaque sujet ; que, seulement, plus la révolution de la fièvre était forte, plus il arrivait souvent qu'on en avait, mais qu'il n'y avait rien du tout de constant là-dessus, et que cela était égal, la fermentation complète dans le sang, démontrée par la fièvre et les accidents, étant le vrai préservatif, et que tout ce qu'il savait était qu'il n'y avait pas de préservatif plus certain de cette maladie, dans la suite. Souvent, en Angleterre, les enfants inoculés ont des convulsions et paraissent à la mort, sans qu'on s'en inquiète.

A la grande difficulté près que donna le petit, ne pouvant ni le purger, ni le faire boire et prendre des remèdes, tout se passa au mieux dans les temps ordinaires et, peu de jours après l'éruption, ils

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



en furent quittes, mais, pour plus de sûreté à l'égard de la mère, on les laissa là jusqu'au 20 mai, ainsi un mois moins cinq jours.

J'avais donc été bien occupé, tant de ces inoculations que de l'assiduité au travail pour finir l'élément Terre, et aux affaires du temps, qui méritaient d'être approfondies. Je vis, tout à coup, que la Pentecôte, des voyages à Versailles, un à Ivry où nous allions pour faire changer d'air aux inoculés, et l'immensité de papiers et d'affaires que j'avais à ranger et finir, m'occuperaient beaucoup, et que je n'avais pas un moment à perdre pour être au moins trois jours à l'Hermitage, où la dépense des basses-cours, pendant mon absence, était forte. Je sentis qu'il fallait cesser mon grand ouvrage.

Le 10 mai, par un travail forcé, je terminai cet objet, ne laissant que les deux derniers articles des analyses et de la terre végétale à repasser et terminer à Calais, où je voulais arriver le 1^{er} juin.

Tome 2, p. 485-487

Circa mai 1771

Ensuite, je me rendis à la Ménagerie où, de même, on trouverait de belles choses, si elles étaient plus loin. J'y observai quelques oiseaux rares, et surtout le gros bec du Tatoua, qu'on n'a guère vu en vie ici. C'est une singularité de la nature qu'un oiseau qui se nourrit de fruits, et qui a le bec beaucoup plus grand et plus gros que tout son corps. Les proportions, dans celui-là, sont difficiles à expliquer. Le grand pélican est aussi curieux à voir pêcher et garder dans sa poche du gosier des carpes de plus d'un pied, ou en rafler plusieurs petites à la fois.

Mais ce qui m'attirait, à la Ménagerie, c'était un rhinocéros que M. Bertin y avait fait venir, depuis un an, du Cap de Bonne-Espérance : c'était le premier rhinocéros mâle qu'on eût vu en Europe. Il y avait environ vingt ans qu'on en avait vu un grand à Paris, mais c'était une femelle, dont j'ai parlé, alors. Celui-ci était fort jeune, et n'ayant presque que moitié de sa taille ces animaux, apprivoisés, sont fort doux. Il avait environ cinq pieds et demi de haut, et pouvait encore grandir de deux pieds, mais sa grosseur et les replis singuliers de sa peau sans poil, et comme une robe détachée et qui fait des plis, est très singulière. Il avait, de même que la femelle, une corne renversée sur le nez, qui ne faisait que pousser, mais il paraissait, de plus, qu'il en poussait une de l'autre sens, sur la croupe, au lieu qu'on la dépeint, à l'entrée de l'épine. Il sera curieux de voir si elle pousse ! Le pied à trois ongles est remarquable, ainsi que la forme allongée de la tête.

De la Ménagerie, je montai en chaise, et, par le beau morceau de la tête de canal, j'allai à Trianon, qui tombe, ainsi que bien d'autres choses des ouvrages de Louis XIV. Il est malheureux combien peu durent les beautés de l'art, et comme elles dépérissent d'un règne à l'autre !

J'allai au jardin du petit château, trouver mon ami M. Richard, avec qui j'eus une bonne conversation de botanique. Il m'assura avoir, dans son catalogue, environ onze cents genres, sans parler des espèces, savoir si on ne multiplie pas trop la dénomination de genre, que Tournefort réduisait à dix-huit, et que M. Linneus porte, à présent, à quatorze cents. Je vis les fleurs et surtout le bosquet d'evergreen où je remarquai que j'ai, au bosquet d'hiver, à l'Hermitage, tout ce qui peut résister. Il m'assura que c'était le soleil, dans les dégels, qui faisait périr. Je crois plutôt, comme le dit M. Lemonnier, que c'est l'humidité, mais notre froid de 12 et 15 degrés est trop fort pour réussir en plein, comme en Angleterre. Je m'amusai beaucoup dans ces jardins-là, et je ramenai son fils à

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Versailles, qui nous a rapporté tant de plantes étrangères. Il me dit, au sujet des peupliers d'Italie, que ce n'est absolument que notre peuplier blanc, mais une variété qui vient beaucoup plus droit, et dont il croit que l'on lassera, à la fin.

Tome 2, p. 508

Circa novembre-décembre 1771

Je fis, avec le fameux M. de Guines, un travail relatif à celui que j'avais fait avec M. Needham, sur les antiquités chinoises ainsi que sur la dispersion des peuples d'après les dernières découvertes des tours du monde de M. de Bougainville et M. Solander. Je terminai donc mon curieux cahier des antiquités à placer à la suite du globe.

À ce sujet, je finis le mémoire important sur la manière d'achever de faire la découverte du reste de la terre habitable, surtout en découvrant enfin nos antipodes. Nous venions d'apprendre, par le retour de M. Solander, Anglais qui avait si bien réussi à l'observation du passage de Vénus sur le soleil, ce qui fixait enfin la distance du soleil à la terre, qu'il avait été à la Nouvelle-Zélande et qu'il avait découvert que la baie appelée de Tasman, ou des Assassins, était un passage par où il avait tourné une partie de la grande île de la Nouvelle-Zélande : tout cela m'engagea à terminer mon mémoire sur la façon de faciliter le tour du globe, pour le donner au ministre, et même au roi d'Angleterre.

Tome 2, p. 516-517

Circa décembre 1771

De retour à Paris, je voulus reprendre mon travail vers la fin de décembre. J'avais fini les principes, les introductions, les Eléments, le Globe, les Antiquités, et, en grand détail, tout ce qui concerne l'élément Terre. J'entrais donc dans le détail de la minéralogie. J'avais fait tout cela, et même tout le reste de l'Histoire naturelle, depuis plusieurs années, mais, plus de connaissances me donnant plus de vues, je trouvais faible ce que j'avais cru fort, et je voulais reprendre plus à fond. J'en étais donc à reprendre les pierres, et cela demandant à repasser des notions générales trop peu établies jusqu'à présent, j'attaquai ces préliminaires importants avec MM. Baumé et de Bomare, et un grand travail par moi-même, faisant l'extrait de tous les ouvrages sur ces matières-là. Je suivis toutes les leçons des Pierres, pour la quatrième ou cinquième fois, chez M. de Bomare, dont M. Baumé suivait aussi le cours. J'allais, le soir, chez M. Baumé, repasser les mêmes objets en grande physique chimique. Ce travail m'engagea à attaquer les questions les plus curieuses, comme la dureté, le phlogistique des pierres, la cohésion, le cassant, le gluten, etc. La dureté, surtout, s'étant trouvée une question presque neuve et des plus difficiles, comme on peut le voir à ce mot de l'Encyclopédie, je m'y attachai et je fis préparer, chez les plus habiles joailliers, des expériences nouvelles là-dessus.

Tome 3, p. 2-4

Circa janvier 1772

Mon recueillement pour bien finir et commencer l'année, et le voyage à Versailles m'occupa, les premiers jours. On débita que la grande promotion des Cordons bleus était remise à la Chandeleur. Il

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



y avait bien des prétendants dans la crise, et heureux qui l'était, car ce n'est pas chose aisée !

Ensuite, les lettres et les affaires indispensables m'occupèrent huit ou dix jours, et la passion m'ayant pris pour les recherches géographiques et les découvertes des grands voyages, je fis connaissance avec M. de Bougainville. Il approuva un mémoire que j'avais fait, l'automne, pour la découverte des Antipodes, et il me parla du désir qu'il avait d'aller se mettre le pôle sur la tête. Cela me parut téméraire, étant mal pris, mais possible en l'attaquant bien.

Je me procurai tous les ouvrages sur cette matière en fis les extraits. Je fis connaissance avec tous les géographes et marins qui pouvaient m'instruire, comme MM. Beaurain, Robert de Vaugondi, et MM. d'Anville et Nolin, que je connaissais déjà. Je vis M. Bouvet, qui vivait encore et qui, en 1739, a fait, dans les glaces, la découverte du cap de la Circoncision, et la grande quantité de matériaux peu connus que je rassemblai, m'ayant fait couler la matière à fond, j'entrepris avec ardeur, et sans presque m'en apercevoir, un grand travail d'où résulta, en janvier et février, mon grand mémoire sur la découverte à faire au pôle, et, par là, dans la mer du Sud ; ce mémoire acheva de me faire connaître à fond la partie physique et astronomique du pôle arctique.

Je trouvai, en M. Robert de Vaugondi, celui qui avait les meilleurs globes et s'entendait le mieux. J'entrepris de les perfectionner avec lui. Je fis corriger les siens qui étaient déjà bons, sur la recherche des Russes. Nous avions le mémoire de M. de Bougainville, et déjà des notions du beau voyage des Anglais. Cela me fit perfectionner son globe : j'y fis ponctuer fin la forme de l'Europe aux Antipodes. Je repris mon travail là-dessus et M. de Boynes, notre ministre de la Marine, l'ayant très approuvé, mais n'ayant point d'argent, je le donnai à l'ambassadeur d'Angleterre, qui l'envoya au Roi son maître et aux Anglais qui allaient retourner pour cette découverte.

Ces deux curieux objets marchant donc de front et s'entraînant, je trouvai que les cercles des globes terrestres gênaient. J'imaginai une nouvelle monture de globe nu et facile à placer en tous sens pour l'usage des marins, qui est très commode et donne une grande facilité pour mieux entendre le système de la terre. J'en fis faire plusieurs, ainsi que des mappemondes corrigées, et avec le dessin des antipodes et des routes les plus vers les pôles, et tout cela, joint à mes deux mémoires, peut jeter un assez grand jour sur ces deux curieux voyages à entreprendre, qui achèveraient de nous faire connaître à fond toute notre petite boule, et à en faciliter le tour en moins d'un an.

Le mémoire et les recherches sur le pôle finis, je montrai à M. de Boynes celui sur les antipodes, vers le 15 février, et, puisque le manque d'argent nous empêchait d'en profiter, et que les Anglais allaient partir pour reconnaître les glaces antarctiques, il jugea qu'il valait autant les aider de mes recherches, pour que nous profitassions, ensuite des leurs, et je donnai mon mémoire des antipodes, sans parler de l'autre, à mon ami milord Harcourt, ambassadeur d'Angleterre, qui le fit partir avec les mappemondes, le 26 février, pour le roi d'Angleterre, et MM. Banks et Solander, qui devaient partir vers le 1^{er} mai, pour ces curieuses découvertes. Tout cela, qui m'amusa avec passion, m'ayant occupé janvier et février, il fallut, ensuite, reprendre ce dont j'étais en arrière, savoir mes comptes, mon livre de comptes nouveau, mes mémoires, et les affaires du commandement, et surtout la grande affaire là-dessus, qui tenait tout en suspens. Vers le 12 février, ayant, en partie, fini l'objet du globe, je fus encore distrait huit jours par la lecture du nouveau livre de Zoroastre, que j'étudiai pour la partie des

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



antiquités, et dont je tirai de bonnes choses. Il est remarquable que cela est bien moins ancien qu'on ne croyait, mais que, quoiqu'il y ait cinq cents ans avant Jésus-Christ, il y a un rapport frappant avec la vraie religion en beaucoup de choses qui font voir que tous les anciens philosophes ont puisé dans l'Ancien Testament ce qu'ils ont dit de mieux, et se le sont communiqué entre eux. L'histoire de l'auteur, M..., est amusante : j'allai faire connaissance avec lui et j'en tirai de bonnes notions pour la vérité de mon système du Globe. Ensuite, je me mis à mes comptes et affaires dont je parlerai après avoir repris un mot sur les affaires de notre Cour.

Tome 3, p. 10-11

Circa 15 mars 1772

Un autre qui m'occupa agréablement cet hiver, mais qui prit assez de temps, fut un cours de physique expérimentale que mon fils engagea nos dames à faire et qui fut assez bien rempli. M. Delor, excellent ancien démonstrateur, le fit en portant chez nous ses instruments, hors les dernières leçons, qu'on fit chez lui. Mon fils et sa femme, ma fille, Mmes de Tourzel, de Vérac, de Saint-Simon le suivirent assez assidûment et s'en amusèrent autant que la dissipation de la bonne compagnie put le permettre.

Puisque j'en avais l'occasion, je me remis avec assez de soin, et à relire, à mesure, ma physique, et à travailler sur quelques objets que j'avais poussés assez loin. Ainsi, cela prit encore du temps, de sorte que tout cela, joint aux grands ouvrages que j'avais faits sur la géographie du globe, me fit, avec tout le reste, manquer, cet hiver, à mon grand regret, la suite de mon Histoire naturelle, quoique cela y eût toujours du rapport, mais je craignais bien que cela ne me fit cesser mon grand ouvrage qui demande tant de temps et de suite.

Le 25 mars, jour de la Mi-Carême, je fis mes dévotions, puis je donnai encore quelques jours à mes comptes et affaires. Dans ce temps, j'allai aux quatre récapitulations du cours de M. Bomare, où il y eut beaucoup de monde. Le duc de Chartres y vint. Cela occupa une semaine agréablement, joint à la fin du cours de physique. Je fis aussi, alors, avec l'aimable M. Anquetil, qui venait de nous donner Zoroastre, de bonnes remarques d'antiquités. Je suivis aussi le projet du pôle, et des découvertes de géographie, et le nouveau globe terrestre que j'imaginai avec une monture plus commode que M. Robert exécuta bien. Tout cela fit des objets agréables qui me distrairent et ne me laissèrent pas un moment de libre.

Tome 3, p. 14-

Circa mars 1772

Depuis bien longtemps, j'avais envie de voir le fameux Jean-Jacques Rousseau, que je n'avais jamais vu et qui, depuis trois ans, était revenu se mettre en retraite au milieu de Paris. Depuis son retour d'Angleterre, la malheureuse querelle avec M. Hume, écrivain anglais, ayant achevé de révolter sa vanité, il avait tout abandonné, et il avait tâché de trouver de la ressource dans un prétendu stoïcisme sauvage qui ne voulait recevoir de bienfait de personne ; il ne vivait, suivant son ancien usage, que de copier de la musique.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



On avait su qu'il allait à un café : on y courait pour le voir il n'y alla plus, et on croyait très difficile de l'aborder. Le prince de Ligne et le prince de Salm, le fils, le connaissaient et m'avaient promis de m'y faire recevoir, mais, voyant que cela traînait, et, étant persuadé que je l'apprioviserai d'abord en ne lui parlant que des objets qui l'intéressaient alors, c'est-à-dire de botanique, et, de plus, ayant grand désir de savoir ce qu'il penserait du plan de mes ouvrages et de sonder sa façon de penser sur les grands objets, je résolus d'y aller, tout simplement.

Je le cherchai, non sans peine, dans la rue Plâtrière ; enfin, ayant appris, à un café, qu'il était à un hôtel garni, j'y allai. Un vieux homme me dit qu'il n'y logeait plus, mais que c'était à trois portes de là. Je pris cet homme par le bras, lui disant que je ne le quitterais pas qu'il ne me mît dans son escalier. Nous y allâmes à tâtons, quoique ce fût de jour, mais il était si noir, qu'on ne voyait rien. Enfin, ayant gagné la rampe, je grimpe toujours, sachant que c'était à un sixième. Parvenu à sa porte, je frappai. Sa femme, toujours en manière de servante, m'ouvrit et m'annonça.

Je la suivis, de peur qu'il ne dise qu'il n'y était pas, et, ayant débuté par des objets qui l'intéressaient, et qui nous conduisirent à bien d'autres, nous fûmes bientôt bons amis, et j'en fus très content. Ayant mis par écrit, en revenant, notre conversation, je crois bien faire de la rapporter.

Tome 3 p. 14-17

Conversation avec M. Rousseau

Le 28 mars 1772, je vis, pour la première fois, et fis connaissance avec M. Rousseau, de Genève. Il me dit avoir soixante ans, étant né en 1712.

Je le trouvai ne paraissant pas son âge, des yeux vifs, une belle physionomie, et annonçant le cœur et la candeur.

Son seul soin était d'être dégoûté des hommes, ainsi que d'écrire, vraisemblablement par beaucoup de vanité cachée, qui lui faisait dire qu'il ne pouvait plus ni penser, ni s'attacher. Je le trouvai ne vivant que pour lui et être heureux depuis huit ans, disait-il, qu'il n'écrivait plus, vis-à-vis de sa femme, qui paraît toujours sa servante, copiant, pour vivre, de la musique, une épinette à côté de son lit, une chambre passable au sixième étage, au milieu de la rue Plâtrière, sans rien d'affecté, en robe de chambre et bonnet, seul et tranquille, paraissant heureux, ou cherchant à croire l'être.

Voltaire, parisien, à sa terre près Genève, exilé de Paris, qui avait alors soixante-dix-huit ans, cultivait ses choux et écrivait des sottises, parce que son médecin lui disait qu'il fallait faire de l'exercice et se tenir l'esprit gai. M. Rousseau de Genève, à un sixième étage, à Paris, chassé de Genève, à qui je dis ce trait, me répartit : "Il n'écrit des gaietés que parce qu'il a l'esprit triste, et il ne fronde que parce qu'il craint !" Il me reçut très bien, sans gêne. Il a le meilleur ton de la bonne compagnie, le plus doux et respectueux. Tout cela n'a pas l'air affecté, et, hors son espèce de misanthropie, et de ne vouloir pas être mieux, il est charmant en tout, hors quand il retombe à dire : "Je ne pense plus, et ne veux plus penser !"

Il paraît un philosophe sensible, dont les yeux et le cœur décèlent les grandes qualités de l'âme, s'il ne les avait pis outrées par une vanité et une sensibilité poussées à l'extrême. Ce qu'il dit de mieux, c'est qu'il ne veut plus penser, parce qu'il se méfie de son imagination, qu'elle l'emportait,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



qu'il paraissait vieux quand il écrivait, depuis qu'il ne pense plus. Je débutai, pour l'intéresser, en lui demandant si je ne pouvais pas traiter le règne végétal autrement qu'on ne traite la botanique, et j'entrai tout de suite en matière. Je lui exposai avec force le plan de mon ouvrage, et surtout comment j'entrevois la façon de traiter le règne végétal. Il parut s'animer sur ces objets-là, et même beaucoup approuver. Il m'encouragea dans des termes dignes de lui. On voyait encore son âme de feu sur ses lèvres, mais il ne veut plus ni lire, ni penser.

Il m'avoua, cependant, qu'en considérant les fleurs des champs, il ne pouvait s'empêcher de chercher les rapports d'utilité de toutes les parties entre elles, mais pour admirer, car il serait bien fâché, me dit-il, de faire ni système, ni classes.

Il me dit qu'il ne concevait pas qu'il y eût des athées ; que, cependant, il y en avait beaucoup, a présent, sans qu'ils en convinssent, mais que c'était parce qu'on ne voulait ni sentir, ni raisonner ; qu'il trouvait, comme moi, dans Moïse et dans les objets reçus, plus de vérités que dans tout, que tout porte au Créateur, que cela seul peut anoblir et charmer.

Sur cela, je lui dis qu'il fallait avouer qu'on n'avait pas toujours assez entendu ses ouvrages, qu'on en avait abusé ; qu'il serait bien digne de sa raison, de son amour pour la vérité, de finir par une protestation de foi qui éclaircît les doutes de ses ouvrages, et que, si ce qu'il me disait était imprimé et signé de lui, cela ferait plus que tous les prédicateurs. Sur cela, il revint à son point de folie de dire qu'on ne l'entendrait pas, qu'on ne voudrait que le critiquer, et qu'un homme sage ne devrait jamais imprimer, M. de Fontenelle lui ayant dit ce qu'il n'avait que trop expérimenté, que le meilleur livre fait le malheur de son auteur.

Il m'encouragea fort à écrire, toute ma vie, les vérités que je paraissais avoir saisies si juste, pour les laisser à l'Académie ; que je ferais mon bonheur en remplissant le devoir de chacun, qui doit à ses semblables le tribut de ce qu'il peut découvrir de bon, de ne rien négliger pour corriger et approcher de la perfection, et ne pas me donner le dégoût, de mon vivant, de le voir critiquer ou mal entendre par des ignorants. On sent que cela revient à lui qui, pour avoir été trop loin, est dégoûté des hommes, par la vanité offensée de n'en avoir pas été cru l'oracle.

Je profitai de l'occasion pour lui établir mon système du milieu de nos connaissances, et que nous ne disons ne rien savoir que parce que nous voulons tout savoir, ce qui ne serait pas dans l'ordre de la créature créée. Il a mon système, et même avec enthousiasme, disant que nous pouvons encore aller un peu plus loin, mais que j'ai raison de prendre pour plan que nous savons tout, si nous approchons de savoir ce qui nous suffit pour nous être utile.

Il me dit faire grand cas de M. de Buffon, mais qu'il trouvait que j'y répondais bien et battais bien M. Maillet. Il m'encouragea fort à suivre mon plan, qui lui paraissait le mieux qu'il eût entendu. Il s'enflamma à mes peintures de l'aurore à Châtillon, et de la nuit du Blanc-Nez : « La nature dictait, j'écrivais ! Ah dit-il, mettez cela pour votre épigraphe. Qu'elle est belle ! » Que mon Règne végétal devait être charmant, pris ainsi !

Il fut très aise de ce que je lui dis des Antiquités que les Hébreux étaient le plus sûr. Enfin il me parut, en gros, presque orthodoxe sur les généralités ; que ce n'est que pour avoir été trop loin, et avoir été mal entendus, que ses ouvrages ont fait du tort, et que nous accorder, en gros, à merveille, remarque que je vis avec joie pour le développement de la vérité, qui n'est qu'une pour tous les bons

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



esprits. Il est malheureux que, pour les détails, il n'ait pas jugé aussi juste.

Enfin, rien n'est si délicieux que son cœur et son esprit, mais je crois qu'on peut comparer Jean-Jacques à un nerf exquis, mais trop sensible, qu'un rien ébranle et fait tomber dans le faux ; et c'est surtout l'amour-propre outré et le feu de l'imagination qui le rendent intraitable, par un excès de sensibilité qu'un rien révolte.

Nota. - Pendant cette conversation de deux grandes heures, sa femme, qui tricotait à côté de lui, et lui, ne parurent avoir de distraction que pour s'inquiéter de ce que mon laquais toussait dans leur petite antichambre, de lui porter de la lumière, et de la crainte qu'il ne s'y enrhumât, paraissant, de bonne foi, en faire autant de cas que moi. Ils nous donnèrent une petite chandelle pour descendre les six étages, qui sont petits, et dont je crains qu'il ne tire vanité.

Je le fis presque consentir à venir botaniser à Châtillon.

Tome 3, p. 17

On a vu qu'à notre travail, le duc de Charost et moi, avec M. de Monteynard, il avait été décidé que ce serait M. de Bienassise, ancien lieutenant-colonel de Normandie, et ancien brigadier, qui succéderait à M. de la Boulie, à Calais, et que je lui ferais, cet été, goûter d'avoir ce survivancier. M. de Bienassise vint, quelque temps après, à Paris, et je lui dis les intentions du ministre. Il n'insistait que sur son traitement, en attendant, ce que je laissais à traiter à M. de Périgord, son ancien colonel.

Tome 3, p. 18-20

3 avril 1772

Ce même jour, j'allai, avec mon fils, à la dernière récapitulation de M. de Bomare, où fut le duc de Chartres, et qui fut très curieuse.

Le soir, je repris, enfin, chez Baumé, mon travail Histoire naturelle, si délaissé cet hiver. Je ne pus m'y donner que dix jours, mais, aidé de tous les plus savants, et bien sûr de la marche, je fixai la chaîne : je prouvai que le grès était la terre la plus approchante de l'élément Terre, solide, pure, et je liai ma suite d'une façon satisfaisante. C'était le grand coup, et alors, il n'y avait plus qu'à suivre. Je fis tout de suite le grès, et je prouvai, par l'expérience, qu'il est beaucoup plus dur que le cristal. Ce fut tout ce que je pus faire cet hiver, mais avais, au moins, éclairci tous les principes, et pris la meilleure voie. Le 25 avril fut bien rempli, au sujet de cette science : j'allai voir Bomare qui arrangeait un nouveau cabinet, plus beau et décent que l'autre. Je réglai avec lui des choses importantes sur le grès et le quartz.

Il me fit voir, vis-à-vis chez lui, un lit très bien inventé pour les malades, et par où on peut les élever pour ôter le bassin ou faire le lit dessous eux, sans qu'ils le sentent.

De là, j'allai chez un M. Forster, allemand, rue Neuve-des-Bons-Enfants, voir un superbe cabinet de cristallisation de toute sorte. J'y fis connaissance avec M. Romé de Lisle, qui venait de nous donner l'excellent Essai de cristallographie, où il ne laissait presque rien à désirer sur les formes constantes des cristallisations, et d'où M. Lesage venait de prendre son système de faire de tout des sels, sur la ressemblance des cristallisations, système qui fut très rejeté, mais qui, en s'expliquant, pour ne pas tout confondre par les termes, a bien du bon. On fit, ensuite, la vente de ce cabinet de

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



cristaux, qui devait aller à soixante mille francs, si les amateurs donnaient, et c'était un goût nouveau qui prenait, depuis deux ans, à Paris, et ce M. Forster nous enrichissait des cabinets d'Allemagne et d'Angleterre. C'était dommage de diviser cela !

De là, j'allai chez M. Cadet, apothicaire, où on faisait encore l'expérience du diamant. J'y trouvai les fourneaux allumés et tout le monde bien occupé. C'est M. Lavoisier, fermier général et membre de l'Académie, et un autre qui essayaient de distiller le diamant, puisqu'on pouvait le volatiliser, comme on l'avait prouvé par beaucoup d'expériences, et une fameuse, il y avait six mois, chez M. Rouelle.

J'y retournai à sept heures du soir, et il résulta que les diamants ne furent point altérés, parce qu'ils étaient enfermés dans des cornues et qu'ils ne se brûlent et dissipent bien qu'à l'air libre. Cela mit en train de mettre bien des diamants au feu !

Tome 3, p. 22

Circa 2 mai 1772

Je donnai un de mes globes de nouvelle invention, mon mémoire, et fis un grand travail avec M. de Boynes, ministre de la Marine, et M. Rodier, son premier commis. Sur les trois voyages qui restaient à faire pour achever de connaître tout le globe, on promit d'y faire attention et d'en faire faire un dans un an.

Tome 3, p. 26-30

Circa novembre-décembre 1772

J'avais, en novembre 1771, fait un grand mémoire sur les trois meilleures découvertes à faire pour, en trois seuls voyages, achever la connaissance du globe, et je l'avais, alors, lâché à M. de Boynes, ministre de la Marine, qui y entendit peu, mais qui avait de l'esprit et voyait dans le grand. Depuis, il me faisait beaucoup d'amitiés. A mon arrivée, M. de Kerguelen, lieutenant de vaisseau qui m'avait écrit, de l'île de France, qu'il allait à la découverte des terres australes dont je lui avais parlé, me vint voir à Paris. Il me montra sa découverte d'une terre à 50 degrés et sous l'île Maurice. Il me dit qu'il avait été fait capitaine de vaisseau pour cela, quoiqu'il eût, par l'état de sa maturité, abandonné son camarade M. de Sainte-Aldegonde, dont on était bien inquiet, et qu'il avait laissé à l'atterrissage, et il m'apprit qu'il avait ordre d'y retourner. Je lui demandai, de là, où il reviendrait ; il me dit : "Par le même chemin, à l'île de France !" Je lui fis remarquer qu'il était malheureux de ne pas profiter d'une pareille dépense et armement, pour revenir par le même endroit, et, lui ayant fait voir, sur les jolis globes à ma nouvelle façon de monture, qu'il n'en coûtait presque rien de plus pour, de là, longer et reconnaître toutes les terres australes, la largeur de toutes ces mers, nos Antipodes qui n'avaient jamais été vus, et, côtoyant toujours les terres à découvrir, revenir par le cap Horn avec les vents et courants qu'on sait favorables de ce sens-là ; en homme instruit, il fut frappé de la beauté et importance de ce projet, et me pressa fort de le faire mettre en exécution, le moment ne pouvant jamais être aussi convenable, puisqu'on l'envoyait jusque-là, et qu'il y avait autant, à peu près, de chemin à revenir par un côté ou l'autre. Je lui dis que j'en avais donné un mémoire, il y avait plus d'un an, sans me douter d'une circonstance si favorable, et je lui fis le plan de détail de cette

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



importante et dangereuse expédition. Il me rassura sur ses dangers, la saisit avec ardeur, sagesse et capacité, et je le vis propre à l'exécuter. Nous fîmes ensemble le détail, et il me pressa d'en parler au ministre, et de ne pas laisser négliger une pareille occasion de découvrir la cinquième partie du monde.

Ce fut le 6 décembre 1772, que j'entamai, à Versailles, avec M. de Boynes, cette grande opération. Il m'écouta bien, parut saisir la chose, mais, n'étant pas assez au fait, m'en demanda un plus grand détail. Le 12 décembre, je lui portai et je lui donnai un de mes globes, avec le mémoire tout prêt, pour servir d'instruction à M. de Kerguelen, avec qui je l'avais préparé. Il fit entrer M. de Kerguelen, qui l'assura de l'importance et de la facilité de tout. Pour moi, je ne lui en dissimulai nullement les moyens et difficultés, pour n'avoir rien à me reprocher, et, faisant connaître ma crainte de me mêler de tout cela, par les risques que tant de gens courraient, quoique, pour la partie des sciences, le projet fût superbe et le plus beau et utile possible.

Le ministre saisit avidement, pesa et examina bien, et nous renvoya à M. Auda, chef des bureaux des Colonies, et qui avait toute sa confiance. Nous trouvâmes un homme qui voyait bien, et dans le grand. Il saisit la beauté du tout. Il ne s'agissait que de huit mois de vivres de plus, ce qui était un objet cher, mais la plus grosse dépense était arrêtée, sans cela. Nous retournâmes plusieurs fois chez M. Auda, qui acheva de déterminer le ministre à cette grande opération, qui fut décidée, comme on verra ci-après.

Le 17 décembre, j'allai voir le nouveau cabinet, très embelli, de Bomare, qui s'était dérangé à son changement de maison, et n'était pas soutenu comme il le méritait. L'après-dîner, j'allai au discours et à l'ouverture du cours de M. Adanson, autre célèbre naturaliste dans un autre genre, mais que je suivis peu, et j'aimais mieux M. Bomare pour la minéralogie. J'allai plusieurs fois chez lui étudier les matières sur lesquelles je travaillais.

Le 25 décembre, M. de Kerguelen, étant venu dîner, me pressa fort de pousser pour la décision de son voyage, tel que je l'avais étudié être le plus nécessaire et glorieux. Il m'engagea à aller, le soir, au Jardin du Roi, chez M. de Buffon, pour le prier d'en écrire, de façon à aider à déterminer le ministre. Je m'y rendis, et nous allâmes ensemble chez M. de Buffon, qu'il connaissait. Le singulier était que je n'avais jamais vu le célèbre M. de Buffon, parce que, voulant aller d'après ce que l'expérience me donnerait de principes, en approfondissant chaque objet, j'avais craint, dans les commencements, de me laisser entraîner par sa fameuse éloquence, et que, dans la suite, il avait presque toujours été malade ou chez lui, à ses forges, ce qui l'avait fixé. Nous le trouvâmes assez bien remis, et aussi aveugle, ou avec la vue aussi basse qu'à l'ordinaire ; c'est tout dire, car celui qui passe pour avoir si bien vu la nature, n'a pu même la voir avec des lunettes, car n'y aurait pas eu place pour elle, entre ses yeux et le papier. Il écrivait y touchant du nez, mais on sait avec quelle éloquence il s'en acquittait. Nous le trouvâmes occupé pour ses forges, qui étaient son principal objet d'intérêt, où le goût s'était mis. Je lui exposai l'objet de notre visite. Je lui montrai, sur un de mes globes que j'avais porté, le plan du voyage qu'il approuva fort, et en parla en homme bien au fait. Il fut très content de mes globes, et ensuite je le mis sur tous les objets les plus intéressants des systèmes du globe. Il en revenait à son erreur du sable vitrifié, et sa partie systématique est misérable, mais on entrevoyait souvent des traits lumineux d'un très beau génie dont l'imagination est le principal.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



J'ai écrit, en revenant, notre conversation, qui fut intéressante. Il me dit beaucoup de choses flatteuses sur le pigeon couronné que j'avais envoyé avec tant de peine et dont, il loua la description, ce qui nous fit entrer en matière. Je vis, chez lui, M. du Tillet, dont je fus encore plus content que de M. de Buffon. En sortant, M. de Kerguelen avait le double d'opinion de moi de ce que j'avais tenu tête, dans cette visite, mais je vis que cela n'était pas si difficile, et qu'à l'exception de la partie des grands animaux qu'il a très bien traitée, j'étais plus qu'en état de tenir au reste, ce qui m'enhardissait et me faisait regretter de n'avoir pas plus de temps à donner à mon grand ouvrage. Dans tous ces temps-là, j'achevai de connaître le reste des savants fameux, qui ne le paraissent plus tant, quand on devient un peu fort.

Le 26 décembre, M. de Kerguelen m'engagea à le mener exprès à Versailles pour nous éclaircir avec M. Auda. Nous y traitâmes le projet à fond, et ce fut un coup de parti. En allant et revenant avec M. de Kerguelen, en voiture, je lui fis le tableau du voyage, et il prétendait que je le voyais comme si nous y étions. Il était éclairé, docile, hardi et sage, et me parut très propre à l'exécution. Cela nous fit trouver le chemin de Versailles bien court, et il ne s'est guère fait de conversation plus curieuse. À sa réquisition, j'envoyai, quelques jours après, un livre et une lettre à M. de Boynes, qui l'éclaircit, et enfin, le 28 décembre, je menai encore M. de Kerguelen à Versailles. Le ministre nous reçut au mieux ; il était déjà déterminé et ce superbe et dangereux voyage fut arrêté et résolu.

Tome 3, p. 33-35

Circa janvier 1773

M. de Kerguelen vint me trouver chez moi, à Versailles, où nous décidâmes tout ce qu'il pouvait faire de plus curieux et utile, dans son important et dangereux voyage qui, s'il réussissait passablement, devait nous faire connaître toute la cinquième partie du monde, nos antipodes et la largeur des mers navigables, et j'en travaillai avec lui au bureau.

Le 17 janvier, M. de Kerguelen étant parti, deux jours devant, pour Brest, me laissant tout l'embaras de cette besogne, j'allai pour cela à Versailles. Le ministre me remercia beaucoup, y parut très attaché, et m'assura que tout était décidé. M. Potier, chargé des armements, me montra l'état arrêté de celui-là qui, pour un vaisseau de 64 canons, le Roland, une frégate de 24, l'Oiseau, et vingt et un mois de vivres, tant en nature qu'en argent, allait à environ sept cent mille livres. Ainsi, ce sont curiosités de souverains, et un peu chères. Je n'en aurais pas même parlé, si l'armement n'eût été résolu pour aller jusqu'à sa découverte aux terres australes. Ainsi, je n'y ajoutais que de tâcher de profiter d'une circonstance unique pour faire le retour de la manière la plus propre à tout découvrir à la fois. On promit que cet ordre serait signé le 22 et partirait tout de suite pour Brest, pour tout préparer, commencer l'armement le premier, et partir le 20 mars. M. Auda me demanda les derniers éclaircissements et promit de mettre au net les instructions. Ainsi, tout parut décidé définitivement.

Les jours suivants, je travaillai avec M. de la Lande et les autres savants, pour la collection des instruments astronomiques et physiques.

Je travaillai aussi, alors, beaucoup avec M. de Vaugondi, bon géographe, pour mon grand planisphère antarctique qui pouvait être un chef-d'œuvre bien curieux.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Le 24, j'allai à Versailles pour solliciter pour les instruments astronomiques que demandait M. de la Lande, pour l'expédition de M. de Kerguelen. J'en donnai l'état au ministre et à MM. Auda et Rodier, et on donna espérance. M. Potier me fit lire tout au long la lettre portant ordre pour cette expédition, Elle était très bien, signée de la veille, et partit le lendemain. Ainsi, ce fut affaire réglée. Je dînai chez M. de Boynes et parlai bien marine, et revins, le soir, écrire sur le tout à M. de Kerguelen, et le presser fort. Comme j'avais fait mettre, dans l'ordre, que personne ne s'embarquât par force, qu'on dit à chacun les risques, et qu'il n'y allât que ceux qui le voudraient, je lui peignis au plus fort le danger d'aller faire 5 000 lieues de canton absolument inconnu, avec de si gros vaisseaux qu'un de 64 et une frégate, et des bâtiments trop longs et trop faibles, et je l'exhortai fort à ne rien risquer. Je lui mandai ce que j'avais appris sur la route de M. Cook, que je craignais nous avoir prévenus dans notre projet, et je prévoyais au pis tous les risques, pour qu'on n'eût rien à se reprocher.

Tout cela me tint plusieurs jours avec les astronomes et artistes pour les instruments, précautions, et avec MM. Borda, Lalande, ceux qui avaient été pour essayer les excellentes horloges de MM. Berthoud et le Roy, et tout cela faisait des détails extrêmement curieux, et il est affreux qu'ils n'occupassent pas plus de monde.

Tome 3, p. 35-52

Circa janvier 1773-mars 1773

Le 28, j'allai, avec M. de Lalande, chez M. Berthoud, qui nous montra ses fameuses montres marines en détail. Il en avait inventé de quatre sortes : les unes étaient à ressort, les autres à poids contenus par des moulettes très mobiles, entre quatre piliers d'acier. Il avait étudié à fond et vaincu tous les grands obstacles des frottements, balancements, variations et dilatations par le chaud, le froid, le sec, l'humide ; enfin, tout était prévu ; aussi sa montre n° 8 eut-elle le plus grand succès au grand voyage de La Flore, qui nous fixa juste les mers ordinairement pratiquées. Une des pendules de M. Le Roy avait eu les mêmes avantages, et toutes deux l'avaient emporté, pour la précision, sur la pendule anglaise de M. Harrison, qui avait remporté le prix du problème des longitudes, problème résolu par-là, et par les octants et sextants perfectionnés.

Ainsi, nous nous occupions fort à avoir les instruments et astronomes propres à cet objet. Je sus qu'un M. de Lobe, fameux navigateur, qui était chez M. Ogier, avait été sur la Flore, et avait le meilleur sextant, et j'allai l'engager à le prêter.

Le 30, mon petit-fils de Moeurs mit, pour la première fois, un habit d'homme pour un bal chez le prince de Monaco. Il apprenait un peu les contredanses, et réussissait. D'ailleurs on le tenait dans des habits de matelot qui sont commodes, et il faisait, avec ses frères, un très grand exercice, beaucoup de tours de force et de souplesse, et cette nouvelle façon d'éducation était fort supérieure pour fortifier le corps. De tout l'hiver, il n'y eut pas un seul jour qui les ait empêchés, hors la grande pluie, de faire de grandes promenades à pied : aussi ne furent-ils pas enrhumés.

Avant la Chandeleur, j'allai trouver M. de Boynes et son bureau, pour les instruments et l'instruction, et je m'y donnai tout entier sans relâche, jusqu'au départ. Ce fut un travail prodigieux et bien intéressant. Ce grand objet avait commencé, comme on a vu, le 6 décembre. J'y avais déjà bien travaillé, mais, tout le mois de février, et jusqu'au 22 mars que je finis, je ne fis rien d'autre et je m'y

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



adonnai avec toute l'application que méritait le plus grand et le plus important voyage que les Français eussent encore entrepris pour les Sciences, et pour achever la connaissance du globe.

J'achevai, en janvier, d'étudier à fond tout ce qui pouvait rendre ce voyage complètement beau et utile. La nouvelle manière de globe terrestre que j'avais imaginée et l'excellent hémisphère incliné antarctique que j'avais trouvé, et dont M. de Vaugondi m'apportait les épreuves à corriger tous les quinze jours, me facilita beaucoup. J'achevai de lire et d'extraire tous les voyages et livres qui pouvaient avoir rapport à cet objet, et, étant bien au fait, je fis, en janvier, tout le plan en détail de l'expédition.

Étant occupé à cet objet, dont je conférai quelquefois avec l'habile M. de Lalande, avec qui je fis, à Versailles, deux voyages très curieux, j'observai qu'outre l'avantage de la géographie, on pouvait en tirer les plus grands avantages pour déterminer, par les oscillations comparées du pendule, la figure de la terre, et, de plus, achever de connaître tout ce qu'on pouvait désirer sur la grande physique, le globe et les grands objets d'histoire naturelle ; d'autant que, cela devant découvrir la plus grande partie qui restait inconnue de la terre, en faisant, là, toutes les expériences et recherches les plus curieuses, on achevait de connaître tout ce qui peut l'être sur notre boule.

Il fallait, pour cela, des savants instruits pour chaque objet, et des instruments de toute sorte, et les plus parfaits, chose rare.

Pour avoir des instruments, il fallait de l'argent et des soins. Je fis l'aperçu de cette dépense, pour laquelle, sur mon état, il fallait environ quinze mille francs d'argent comptant. Comme toute cette expédition allait à près de huit cent mille francs, il ne valait pas la peine, pour quinze mille et la dépense de quatre savants, de manquer l'occasion unique de remplir tous les grands objets ; c'est ce que je fis sentir avec force, et M. de Lalande m'y aida bien.

M. de Boynes, homme d'esprit, et le premier à qui j'aie pu faire entendre un grand projet, saisit tout cela et s'y prêta si bien que, lui ayant observé qu'il n'y avait pas quinze mille francs d'argent comptant dans la caisse, les fonds étant dans les ports, il m'assura qu'il enverrait, dès le lendemain, cette somme qu'il avança du sien. Quoiqu'il s'y prêtât si bien, il voulut y établir la plus grande économie, et il nomma, pour ces emplettes, M. Bezout, de l'Académie des Sciences, et examinateur, pour les mathématiques, des gardes de la Marine. Il ne pouvait mieux s'adresser, tant pour la science que pour l'économie. Nous travaillâmes beaucoup ensemble. Il engagea M. Borda et plusieurs savants à nous prêter, avec remplacement, les meilleurs instruments, et on vit, à ce sujet, combien peu les Français s'y donnent, ce qui fait que les artistes, faute de débit et de prix, ne peuvent égaler les Anglais, dont il faut tirer ce qu'il y a de mieux.

Pendant deux mois, je ne fis que travailler aux instructions de détail et courir chez les artistes pour les presser et faire ajouter tout ce qui nous manquait. La mesure de la terre demandant pour environ mille écus de plus d'instruments et ne regardant pas la marine, j'étais près d'en faire l'acquisition à mes frais, quoique j'y misse beaucoup d'ailleurs, mais M. de Boynes se piqua d'honneur, et ordonna à M. Bezout d'y fournir sur les quinze mille francs. En outre, M. de Boynes alla lui-même chez le fameux horloger, le sieur Berthoud, commander deux montres marines, car je fis tant que j'obtins que tout serait double et complet pour que chaque vaisseau, en cas de naufrage de l'un d'eux, pût continuer l'entreprise, seul moyen de donner un peu d'espérance pour une opération

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



si dangereuse. J'allai bien souvent chez M. Berthoud, où je vis les choses les plus curieuses, de sorte que ce grand projet, renfermant de tout, achevait de m'instruire à fond.

Ce n'était pas tout, des instruments ; il fallait des savants qui sussent s'en servir. M. de Kerguelen avait déjà retenu M. de Mersais, joli sujet qui venait de l'expédition de la Flore, pour l'épreuve des montres marines, ainsi qui était au fait. M. de Lalande voulut, pour deuxième astronome, quand j'eus obtenu que tout serait double, nous donner le neveu de son ami de Ponte, nommé Dagelet, sujet qu'il formait depuis quelques années, et de grande espérance. Le ministre l'agréa.

M. de Jussieu, si fameux en botanique, nous donna pour naturaliste M. de Bruguière, jeune médecin de Montpellier, élève d'un grand naturaliste, et jeune homme plein de tout le zèle et de toute l'ardeur nécessaires en pareil cas, et je l'arrêtai.

Nous eûmes bien de l'embarras pour le dessinateur : nous manquâmes le fameux Ozanne et un jeune sujet de talent qui revenait d'avec l'abbé Chappe, qu'il avait vu mourir en Californie. MM. Vernet et Cochin, que je vis souvent, assuraient que c'était le meilleur, mais il nous tint longtemps, et nous manqua. Enfin, le naturaliste nous procura son ami M. Dubois, très bon sujet, doux et plein de goût et de talent pour l'histoire naturelle. Ainsi, nous fûmes montés en quatre excellents sujets et, de plus, de bonne compagnie et propres à bien vivre avec tout le monde, chose d'autant plus nécessaire que les marins criaient qu'on y mit quelqu'un, se croyant assez forts. En effet, M. de Rosnevet, commandant la frégate, était chimiste et physicien et pouvait remplir, ainsi que ses camarades, la partie d'histoire naturelle. Il avait un bon dessinateur. M. Dagelet allait avec lui, quoi qu'il fût déjà fort en astronomie, de sorte que les deux vaisseaux se trouvèrent bien garnis en astronomes, physiciens et naturalistes, et les marins (alors beaucoup plus instruits) pouvaient suppléer à tous égards et, chose rare, tout alla de suite sans le moindre retard ni obstacle.

Mon premier soin fut la santé. On donna des secours peu communs. Je voulus y faire mettre beaucoup de poudre de Faciot, bon préservatif. Cela seul fit obstacle, M. de Poissonnier ayant un autre remède à proposer : il me fallut bien des démarches là-dessus ! Le transport des montres, pèse-liqueurs, baromètres, etc., étant extrêmement fragile, et M. Berthoud ne voulant donner ses montres que le 15 mars, quoique l'armement dût finir le 20, je fournis, à mes frais, une voiture à ressorts, arrangée exprès, qui me donna bien de l'embarras. Je m'y décidai encore, pour que nos quatre savants allassent, avec tout cela, eu poste, et que j'eusse plus de temps pour les instruire à fond de chaque objet.

Je leur fournis aussi, à mes frais, bien des petites choses utiles et trop recherchées pour être mises sur le compte du Roi, et surtout une centaine de volumes du plus beau choix de livres possible, pour l'opération de chacun. Tout cela fit que j'y mis beaucoup du mien, et surtout de mon temps, par un travail prodigieux pour former des mémoires d'instruction sur chaque objet.

Plusieurs de ces Mémoires doivent être importants, étant le résumé de beaucoup d'études, des extraits de tous les bons ouvrages, des conversations des plus savants, et d'un ensemble de vues générales que cela doit procurer, joint à l'habitude de ces travaux qui étaient dans mon genre et goût, depuis longtemps.

La partie géographique n'avait sûrement pas été poussée aussi loin, et mon bel hémisphère, que je formais et que j'y joignis, joint aux belles découvertes de MM. Cook et Banks que j'y réunis,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



mettait le plus au fait possible et prévoyait tous les cas. Le travail sur la figure de la terre était bien éclairci, et d'autant plus important qu'ils allaient où il aurait fallu envoyer exprès pour cela, et où on ne s'était pas même douté qu'on irait un jour.

Celui des Causes du plus de froid d'un pôle que de l'autre était la question physique la plus curieuse et approfondie de manière à les mettre dans la situation de la décider et de l'éclaircir par tous les moyens de pratique et de théorie.

L'Instruction des naturalistes était mon métier, l'extrait d'un travail immense, et fit tant de plaisir au vieux M. de Jussieu, qu'il ne pouvait se lasser de l'entendre : cela renfermait tout.

Les Observations à faire pour les Antipodes, et reconnaître ces points où on n'a jamais été, ne laissent, à ce qu'il paraît, rien d'oublié à faire là, pour l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle.

La Cour, à ma demande, accorda aux équipages des récompenses et encouragements distingués dès qu'ils parviendraient.

Je fis les plus grandes recherches pour prévenir le scorbut, et ce mémoire, ainsi que celui de l'eau et du dessalage, pouvait parer à de grands maux. Mon idée, surtout, de tout sécher sur l'alambic et de prévenir, par-là, les défauts de l'humidité, fut très approuvée.

Les Observations sur les longitudes, la réfraction, la géographie et les cartes, donnaient tout ce qu'il était possible à nos connaissances actuelles, et pour ainsi dire à celles devinées.

Les dessinateurs avaient des instructions neuves sur les plans, les vues et les parties d'histoire naturelle qui, réglant les mesures, mettaient à même de graver à l'arrivée, et d'avoir tout dans des rapports justes et comme si on y était.

Enfin, je m'adonnai beaucoup à bien régler la marche et route des découvertes, de façon qu'on ne pût trop s'en écarter, et qu'on remplît l'objet d'une dépense de huit cent mille francs, bien chère dans un temps où les fonds étaient si épuisés, de sorte que je me tenais toujours en équilibre entre la crainte extrême que j'avais de l'expédition la plus dangereuse qui ait encore été faite, et celle de n'en pas remplir l'objet d'une manière qui réponde à tant d'argent de l'État, et à tant de soins, recherches, et à une occasion qui ne se retrouverait peut-être jamais.

Sur cela, je mis MM. Potier et Auda bien au fait. L'instruction traîna un peu, mais enfin M. Auda la finit, et elle partit le 20. Je la lus, le lendemain, à Versailles, et elle était au mieux, et remplissant tous les objets que j'avais donné, dans mes projets d'instruction. Deux fois la semaine, j'écrivais de bien grandes lettres à M. de Kerguelen, qui renfermaient tous les détails. M. du Dresnay, frère de M. de Rosnevet, et qui allait avec lui, vint à Paris, et nous travaillâmes à fond ensemble.

Les quinze premiers jours de mars se passèrent surtout à faire lire, sur l'objet même, c'est-à-dire le globe et mon hémisphère, ces mémoires à ces messieurs, à leur donner le plan de leur travail, qu'ils allaient étudier chez les plus savants dans chaque objet, à essayer les instruments et pratiques, et enfin à les instruire à fond. Ils y répondirent tous de façon à donner la plus grande espérance.

Les objets de ce voyage étaient : 1° de retrouver nos Français ; 2° de longer et achever la découverte de toutes les terres australes et de la cinquième partie du globe ; 3° d'y descendre et d'en détailler toutes les terres abordables ; 4° d'y découvrir les rades, ports et endroits d'établissement ; 5° d'y fixer les longitudes, la physique et l'histoire naturelle, de ce qui restait

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



d'inconnu sur la terre ; 6° par l'expérience du pendule, de déterminer enfin la figure de la terre ; 7° de découvrir et fixer nos antipodes ; 8° de découvrir et fixer toute la largeur et étendue des mers inconnues et navigables.

Ce fut le 15 mars qu'ils partirent, enfin, de Paris, de chez M. Berthoud, où les montres furent emballées avec la plus grande recherche. Ma voiture contenait bien des choses casuelles, si bien arrangées que, suivant l'itinéraire que je leur avais donné, ils arrivèrent à Brest le 21 mars pour dîner, et furent dîner à bord. Ils m'écrivirent qu'ils avaient été très bien reçus, que tout était embarqué et rangé au mieux, et que jamais entreprise n'avait été mieux préparée et commencée. Dieu seul peut leur permettre de la terminer heureusement en entier. Le 22 mars, je portai à M. de Boynes le compte des quinze mille francs dans le meilleur ordre, et un petit restant au moyen d'environ quinze cents francs que j'y mis du mien, et nous eûmes encore la satisfaction rare d'avoir tout payé et de ne pas, sur un compte du Roi, laisser la moindre chose en arrière, ni personne dans l'embaras.

Le départ fut des plus heureux, ainsi que les préparatifs. Voici ce qu'on écrivit de Brest, le 29 au soir :

« M. de Kerguelen, reçut le mercredi 24 mars, ses instructions. Il régnait des vents de sud faibles. Le jeudi au soir, ils remontèrent au nord. Tout le monde coucha à bord et, vendredi 26 mars 1773, ils appareillèrent à onze heures du matin, d'un vent d'est-nord-est bon frais. A deux heures, on ne les voyait plus. Les vents sont, depuis, nord-est et sud-est, assez forts pour filer huit nœuds ou faire deux lieues et demie à l'heure : cela fait augurer qu'à présent 29 au soir, ils ont décapé Finistère. »

On voit, par-là, que le départ fut des plus heureux, ce qui, joint au beau temps de l'armement où tout avait été embarqué sec, était d'un bon augure. Les vents, à Paris, ayant continué plus de huit jours vers le nord, il paraît qu'en huit ou dix jours, ils auront été à la hauteur des îles Canaries. M. de Kerguelen montait le Roland, vaisseau neuf de soixante-quatre canons, mais ayant laissé partie de sa batterie basse pour porter plus d'un an de vivres : M. de Rosnevet montait la frégate l'Oiseau, de vingt-six canons, reconnue bonne marcheuse.

Cette expédition, proposée seulement pour ses additions le 6 décembre, l'armement, commencé le 1^{er} mars, n'avait pas tardé. Il n'y en a guère eu de ce genre qui ait été aussi de suite, et qui fût aussi bien approvisionnée en tout, et surtout pour la partie des instructions, des savants et des instruments.

Voilà tout ce qui regarde le départ de cette expédition. Mais on était toujours bien inquiet du Gros-Ventre, que M. de Kerguelen avait laissé en danger, et de M. de Rosily qu'il avait envoyé à son secours. Nous ne restâmes pas longtemps dans cette inquiétude, et nous en sûmes bientôt plus que nous n'espérions.

Le 17 avril au soir, ce même M. de Rosily, qu'on croyait péri, arriva à Versailles. Le 18, M. de Boynes me procura, avec lui, le détail le plus intéressant. Je travaillai plusieurs jours avec lui et, par là, je fus le premier et le mieux au fait de tout ce qui regardait le vrai de cette découverte des terres australes où personne n'avait jamais abordé, devant.

Voici la lettre que j'en écrivis à M. de Kerguelen, et le rapport succinct, mais clair, que je fis de l'ensemble de cette expédition, ce qui mettra bien au fait de la première, et prépare pour la seconde.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



De Versailles, le 18 avril 1773.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, de tout mon coeur, car j'ai eu une joie bien vive. M. de Rosily est arrivé à Brest le 12 avril, ainsi dix-sept jours après que vous êtes parti, et il est arrivé hier, à huit heures du soir, à Versailles. M. de Boynes, dès qu'il m'a vu, ce matin, chez le Roi, à qui il en rendait compte, m'a fait signe, et, me tirant à part, m'a dit avec une joie bien vive dont je lui ai su bien bon gré : "Le Gros-Ventre est revenu, et M. de Rosily est ici. Venez chez moi, que nous voyions ensemble son rapport !"

Vous croyez bien que je ne me suis pas fait prier. M. de Rosily, sur les cartes, nous a lu son journal fait au mieux, avec la plus grande candeur et netteté. Il dit du bien de ses camarades, de vous et rend justice à tout le monde. Il n'y a que de lui qu'il ne parle guère, et tout ce qu'il demande, c'est pour ses camarades et pour vous aller rejoindre ; nous en avons été enchantés. Nous pleurons MM. de Saint-Allouarn et Mengon, ce sont de grandes pertes, mais qu'allaient-ils faire à Batavia ? C'est cet air empesté qui a fait tout le mal ! Jusque-là, le Gros-Ventre n'avait, en tout, perdu qu'un homme ; cela est d'un bon augure.

Il déclare bien que le Gros-Ventre n'a pas été en vrai péril. Il n'a point touché, il ne lui est rien arrivé. Il a bien déclaré, à Brest et ici, que vous ne pouviez rien faire d'autre que ce que vous avez fait. Cela a fait baisser l'oreille aux raisonneurs. Tout le monde vous rend justice et tout est dit et en règle, de ce côté-là.

Ils n'ont pu, avec le canot, être qu'un quart d'heure à terre, au fond de la petite baie que vous avez vue. Ils y ont arboré le drapeau blanc, mis des bouteilles, fait des décharges et pris possession. Malheureusement, la vivacité et le peu de patience française a fait qu'on les a rappelés. Ils n'ont vu qu'une terre inhabitée là où les oiseaux familiers n'indiquent pas d'habitants dans le voisinage. Ce sera à vous à les trouver ailleurs, plus à tête reposée. De là, ils ont doublé le cap nord qui est tout près, au 49^e degré, vu fuir la terre un peu sud-est, et, au lieu de suivre, ils ont été abordés à deux endroits de la Nouvelle-Hollande, puis à Timor et à ce chien de Batavia, où ils n'avaient que faire !

Il a été un mois à l'île de France, où tous les esprits sont bien remis pour vous, et partout, et où le Gros-Ventre est en bon état. Ainsi, tout est sûr et calme, du côté des inquiétudes qu'on en avait. On a demandé si cela ne changeait rien pour vous. Au contraire, j'ai fait voir, ainsi que M. de Rosily, que cela n'était que bien plus avantageux. On voudrait seulement qu'après avoir fait le tour de Nachtegal, vous preniez un peu plus ouest pour reprendre le bout des découvertes de M. Bouvet, et que, longeant de loin, sans vous engager, à moins d'apparence de bon port, vous voyiez si votre terre fait suite avec la sienne ; comment gisent les glaces et les terres ; quelles sont les étendues des golfes, et n'ayant plus besoin à votre terre où on vous dispense d'aller, d'autant qu'elle est située à marée vent, vous fixiez juste les longitudes des points principaux et du cap Saint-Louis ou nord de votre terre, et, de là, tâcher de ne plus perdre ces terres-là, ou glaces, de vue, et de découvrir de bons ports, d'y séjourner avec patience, et de tailler, enfin, réellement ces terres-là et le reste, comme dans les instructions et mémoires. Cela vous ôte le plus difficile et désagréable, et vous donne du temps. M. de Rosily pense qu'il faut y arriver de bonne heure, pour avoir du temps.

Voilà un bon début. Je prie Dieu que tout réussisse, et j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Mille choses à tous ces Messieurs, et à MM. de Rosnevet et du Dresnay. Accusez-moi réception de cette lettre, si vous la recevez.

C'est le 13 février 1772, que M. de Kerguelen vit les premières îles qu'il appela de la Fortune. Le lendemain, à six heures du matin, il découvrit le continent qu'il longea avec le Gros-Ventre, commandé par M. de Saint-Allouarn. L'après-dînée, le coup de vent s'annonçant, et la mâture de M. de Kerguelen ne lui permettant pas de résister à la côte, il convint, avec M. de Saint-Allouarn, que ce dernier enverrait à terre prendre possession de ce continent qui paraissait inhabité, et M. de Kerguelen s'éloigna de la côte pour accommoder sa mâture. Alors, le coup de vent l'ayant emporté plus de soixante lieues au-dessous du vent, il ne put plus atteindre M. de Saint-Allouarn, et revint à l'île de France.

En quittant cet officier, il lui envoya sa grande chaloupe commandée par M. de Rosily, lequel, malgré le gros temps, joignit le Gros-Ventre qui, en virant entre des écueils, pensa couler bas la chaloupe. Cependant, M. de Rosily rétablit le dommage et conduisit le Gros-Ventre, en sondant devant lui, à l'entrée d'une petite baie, qui était par les 48 degrés et demi.

Alors, le Gros-Ventre mit son petit canot à la mer, dans lequel M. Mengan alla, suivant ses ordres, aborder sur la côte, qui était très raide et difficile. Il y monta avec son monde, avec beaucoup de peine, sur des rochers chargés de mousse et dont le sommet était couvert de neige. Parvenu, à cette hauteur, dans l'endroit le plus accessible, il y arbora le drapeau blanc, fit ranger son monde autour, et ce grand pays étant désert, il en prit possession dans les règles usitées. On dressa procès-verbal ; on fit enterrer des bouteilles avec des inscriptions et les armes du Roi, et alors, le coup de vent se déclarant tout à fait, la nuit approchant, et le Gros-Ventre faisant signal de retour, il rejoignit le vaisseau, ainsi que M. de Rosily qui l'avait soutenu dans cette opération, et dont la chaloupe, étant trop forte pour être embarquée, fut abandonnée.

Tout étant rejoint sur le Gros-Ventre, ce bâtiment fit plusieurs grandes bordées, pendant trois Jours, revint plusieurs fois vers la terre, dont il prit les relèvements, ainsi que les îles de Boynes et de la Fortune, dont M. de Kerguelen avait pris le plan, et, n'ayant plus retrouvé M. de Kerguelen que le coup de vent avait emporté au-dessous des terres, M. de Saint-Allouarn doubla, par les 49 degrés, le cap nord de ce grand pays que tout fait juger être le vrai continent, mais qui est très élevé, sans arbres, et inabordable dans cette partie. Ayant doublé ce cap, il vit que la terre fuyait un peu vers le sud-est. Il suivit cette direction jusqu'au 50 degré de latitude, sans voir de glace, et la terre continuant de s'enfoncer, il partit de là pour aller reconnaître la Nouvelle-Hollande qu'il atteignit en peu de temps à la pointe sud-ouest. Il la longea et y fit plusieurs découvertes intéressantes, et l'aborda dans plusieurs endroits. De là, il se rendit à Timor, et, jusque-là, de toute cette expédition, il n'avait péri qu'un seul homme. Mais ayant été obligé de relâcher à Batavia, pour faire des vivres, la maladie se mit dans l'équipage, et le Gros-Ventre, étant revenu en bon état, d'ailleurs, à l'île de France, M. de Saint-Allouarn, qui le commandait, et qui était parti malade de Batavia, y mourut, ainsi que M. de Mengan, son second.

Les autres officiers reviennent en France, et M. de Rosily, qui est arrivé le premier, et a débarqué à Brest, le 12 avril 1773, a donné tous ces détails intéressants par où l'on voit qu'on a, enfin, abordé

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



pour la première fois et pris possession du vrai continent, mais dans une partie âpre et inhabitable.

Nota. - M. de Kerguelen en était parti le 26 mars, pour retourner achever ces découvertes-là.

Par tout ceci, on voit ce qui était arrivé, et l'état des choses, depuis le rapport de M. de Kerguelen.

Son voyage, sans être changé, était simplifié et débarrassé de la partie la plus difficile, qui était de chercher ses camarades. Mais M. de Rosily m'apprenait deux choses très fâcheuses : l'une, qu'il croyait, par la rigueur de ce climat, dès le 38e degré, qu'il était impossible de faire le tour sans hiverner en partie moins froide ; l'autre, que le fameux anglais M. Cook, que je craignais tant, nous avait prévenus, car M. de Rosily avait appris, au cap de Bonne-Espérance, qu'il y avait relâché avec ses deux navires, et en était parti dès le 1^{er} novembre 1772, pour aller faire, disait-il, précisément tout le tour que j'avais projeté et fait décider. Mais il croyait qu'il hivernerait à sa découverte de la Nouvelle-Zélande. Cela, joint au rude climat, à la côte périlleuse et inabordable, qu'il avait découverte, me donnait peu d'espérance et mauvaise opinion de l'expédition. Enfin, de tout cela il résultait qu'on pouvait espérer, dans deux ans, d'achever de connaître notre globe.

M. de Rosily, avec un zèle charmant, sollicita beaucoup pour aller tout de suite rejoindre M. de Kerguelen, et il l'avait obtenu quand je partis de Paris.

Pendant que je m'adonnais à cet objet important, j'appris que le baron de Beniowsky, ce Polonais qui, prisonnier au Kamtchatka, s'en était sauvé par mer avec tant de hardiesse, était secrètement à Versailles, où le Roi lui faisait lever un corps pour l'Inde. Il voyait tous les jours M. Auda, que j'avais aussi l'occasion de voir souvent. J'appris de lui que ce n'était point du tout un aventurier, et que son rapport était juste.

J'avais proposé à M. de Boynes des vues sur mon autre voyage pour découvrir par le Kamtchatka ce qu'il y a de possible du détroit d'Anian, vérifier le très grand travail que j'avais fait sur le rapport des Russes et les ouvrages savants de M. Engel. Le voyage de M. Beniowsky remplissant presque mon objet, je proposai au ministre de me l'envoyer pour en tirer l'essentiel.

Il vint me voir à Versailles, me montra ses plans. Je discutai assez avec lui, pour voir que le tout était vrai, et je fis sentir au ministre l'importance d'avoir ses cartes et brouillons originaux faits sur les lieux et son routier. Il avait donné une copie de tout au dépôt des Affaires étrangères. J'en conférai avec M. Sémonin, mon ami, qui avait ce dépôt, et qui m'assura le tout très vrai, et qu'il avait retourné de tous les sens, pendant deux mois, ce voyageur, sans qu'il parût se démentir jamais, ni hésiter. Il avait même dans sa compagnie, à Versailles, quelques hommes de ces pays-là, et même un, chose très précieuse, de l'Amérique vis-à-vis le Kamtchatka. C'est ainsi qu'on enfouit des trésors sans en connaître la valeur, et c'était la crainte que les Russes ne le réclamassent, et que cela fit tort à nos prisonniers du château de Cracovie, qu'on tenait le tout si secret.

Enfin, le 20 mars, M. de Beniowsky partit pour l'île de France et, ce même jour, je travaillai longtemps avec lui, avant son départ, chez M. Auda, et sur ses bonnes cartes en original. Par-là, je sus tout ce qu'on pouvait apprendre du détroit d'Anian. J'en fis un bon mémoire. Je me mis aussi en relations avec M. Engel, et j'en traitai avec nos géographes et le respectable et vieux M. d'Anville, de sorte que je me mis en train de profiter, pour la géographie, de ce voyage-là, ce qui remplissait un des trois que je proposais : celui des terres australes était entamé par le voyage de M. de Kerguelen, sur mes instructions, et le fameux M. Banks, anglais, allait au pôle arctique. Ainsi, ce que je n'aurais

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



jamais espéré dans la même année, l'objet de mes trois grands voyages pour achever la connaissance de notre globe, était entamé.

A la Cour de Versailles, il n'y eut pas d'événement, cet hiver [...] Me voilà, enfin, revenu à mon courant particulier. Les objets de géographie qui m'occupèrent depuis Noël presque en entier, me firent perdre, à mon grand regret, cet hiver pour mon grand travail d'Histoire naturelle. Après le départ de M. de Kerguelen, il fallut me remettre aux affaires de mes biens et aux comptes et détails qui étaient un peu retardés. Nos affaires, dérangées par les grandes dépenses du salon et des basses-cours de l'Hermitage, me mettaient au moins d'une année en arrière. Il fallut beaucoup économiser, et on résolut de tenir ferme à la cessation totale d'ouvrages, hors une ménagerie que faisait ma belle-fille, ouvrage plus agréable que cher, pour lequel on fit partir de Paris, le 1^{er} avril, une charrette d'oiseaux rares bien garnie.

[...] Le temps de Pâques et tous ces objets m'occupèrent jusqu'à la fin de la quinzaine de Pâques. Je fis seulement quelque séance chez M. Adanson, célèbre naturaliste, de l'Académie, qui avait formé un cours d'histoire naturelle. Il était très savant, très méprisant les autres, son cabinet bien garni, mais il voulait tout changer, et son plan était si embrouillé qu'il fut peu suivi. J'aimais mieux Bomare, qui avait plus d'ordre.

Enfin, je tirai de M. Adanson ses divisions, son plan, et tout ce que je pus pour le règne minéral que je traitais, et j'en fis mon profit.

[...]

J'achevai de voir le cabinet de M. Adanson, qui est superbe, et je regrettais de ne pouvoir suivre l'objet de l'histoire naturelle et des connaissances que j'acquerais. Je commençais à devenir plus connu dans ce genre. Mon bel hémisphère antarctique, mes recherches avec le baron de Beniowsky, dont je fis copier la carte du détroit d'Anian, et les derniers jours que je passai avec, l'aimable et intéressant M. de Rosily, qui me mit plus au fait des vraies terres australes qu'on ne l'avait jamais été, tout cela me fit finir cet hiver par les considérations les plus intéressantes pour la grande géographie et physique du globe, où j'avais plus de morceaux intéressants et de connaissances que personne. Heureusement, je pus tout rassembler et me mettre à même d'arranger l'hiver d'après.

Tome 3, p. 54-57

Circa décembre 1773

[...] Comme j'allais me remettre à la chimie, à lire le bon livre de celle de Baumé, qui paraissait depuis peu, j'en fus distrait, dès le 1^{er} décembre, par le détail que M. de Rosnevet m'envoya du cap de Bonne-Espérance. Cela m'engagea à faire un mémoire du début de leur voyage où, joint à la grande vitesse de soixante et un jours, il y avait des observations physiques importantes, surtout de la température sous l'eau de mer. Le 3 décembre, ayant travaillé avec l'habile M. de Lalande, je me résolus à lire à l'Académie ce mémoire pour mettre mes voyageurs en vogue, et un peu me faire connaître, après tant de travail.

Le 7 décembre, j'allai, pour la première fois, à l'Académie des Sciences et j'y lus l'introduction sur le début de nos voyageurs, cherchant à faire revenir de la prévention où on était contre eux. L'abbé Rochon, ennemi déclaré de M. de Kerguelen, me barra, mais je le regagnai ensuite. Cet aréopage est

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



noble et devrait être imposant. C'est dommage que ce soit un peu pétaudière et que les rivalités personnelles y fassent plus d'effet que celles de science, et qu'on ne s'y entende guère, tant chacun est occupé de son objet personnel, de ses affaires et de n'y venir que par mode ou intérêt. On m'écoula assez bien et on m'y traita avec égards, m'ayant mis à côté du président et prié de rester toute la séance, que je fus bien aise d'avoir vue. On y lut un très bel extrait d'un très bon ouvrage de M. de Lavoisier, sur les expériences de l'air fixe, ouvrage qui parut peu après, qui fut estimé, et dont à peine on parla, tant la multitude des livres et des objets se croisent et se nuisent dans une nation si volage, où le gouvernement n'encourage pas, ce qui fait manquer de suite aux objets. Je promis d'y lire d'autres mémoires, l'habile M. Macquer qui, avec Baumé et Lalande, était le plus fort, allant y présider, et je fus assez aise d'avoir engrené, si la chose me plaisait et que je pusse trouver le temps.

[...] Le 9 décembre, je repris fort, avec M. de Vaugondi, le curieux travail de l'hémisphère antarctique, qui se trouva poussé à perfection par les voyages que je découvris dans la suite.

[...]Ayant su, chez M. Auda, que nos marins qui venaient de la curieuse expédition de M. Marion étaient à Paris, j'en pris l'adresse. Le 22 décembre, je travaillai, pour la première fois, avec M. du Clesmeur, jeune homme qui avait commandé un des navires. Il me mit bien au fait des îles désertes découvertes par eux, et de la Nouvelle-Zélande, et m'en donna une hache qui, avec ses pierres de jade et de touche, fait des ouvrages étonnants. Cela était trop curieux pour ne me pas passionner, après l'avoir tant étudié dans l'ouvrage de M. Cook. Ainsi je fis connaissance avec M. Crozet, encore plus instruit, et je m'adonnai entièrement à ces curieux ouvrages-là. M. Maty m'ayant envoyé, alors, en anglais, le Voyage au pôle arctique de M. Phipps que traduisit mon fils je commençai mon grand mémoire sur l'impossibilité du passage, et je sautais continuellement d'un pôle à l'autre, ce qui, avec ma belle carte, m'amusa et m'occupa tout l'hiver.

Tome 3, p. 56

Depuis le 6 février [1774], je restai incommodé à Paris, ensuite occupé de l'hémisphère. J'eus, avec M. Crozet, plusieurs conférences des plus curieuses. Il me donna sa route, celle très importante de M. de Surville, qui coupe et donne toute la partie qui nous manquait, et cela, avec les deux voyages qui se faisaient alors, devait nous donner le globe entièrement connu. J'eus, avec cet habile marin, qui me fit voir les vues et détails comme si j'y étais, les conversations les plus importantes, et, enfin, je terminai le discours et toutes les routes et corrections, que je donnai à M. de Vaugondi, pour faire graver, et, dans un mois, tout devait être fini.

Tome 3, p. 69-70

Circa Mars 1774

Le lendemain, je dînai chez M. de Boynes, qui venait d'être déclaré ministre, et qui m'aimait fort. Nous étions dans les plus grandes transes sur le compte du vaisseau de M. de Kerguelen, qu'on avait mandé péri, et dont il ne venait pas de nouvelles.

De retour à Paris, je m'adonnai à faire finir une belle carte de l'hémisphère incliné antarctique. J'allai chez le graveur suivre les corrections et, en plusieurs jours de travail assidu, je mis ce travail en état d'approcher de sa perfection. Je fis aussi, alors, un grand mémoire sur les longitudes.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Il y avait quinze jours que j'avais reçu avis de Brest, par le secrétaire de l'académie de Marine, que cette académie, sans que je m'en doutasse, ni n'eusse fait aucune espèce de démarche, et même au contraire, m'avait donné la pluralité des voix pour une place vacante d'honoraire. Je ne répondis pas, et ne fis aucune démarche, cela dépendant de la Cour.

Le 13 mars, je reçus, de la part de M. de Boynes, la bonne nouvelle que le Roland, vaisseau de 64 canons, que montait M. de Kerguelen, n'avait pas péri, mais, au contraire, était arrivé à l'île de France.

Le 14, comme je ne m'y attendais pas du tout et n'y songeais plus, je reçus de M. de Boynes la lettre dont voici copie :

De Versailles, le 13 mars 1774

L'Académie royale de Marine, monsieur, vous ayant proposé pour remplir une place d'académicien honoraire, j'ai approuvé cette élection avec d'autant plus de plaisir que je connais le zèle qui vous anime pour tout ce qui peut intéresser la Marine, et que vous emploierez volontiers vos connaissances et vos lumières à tout ce qui pourra contribuer à ses succès et à sa gloire.

J'ai l'honneur, etc. Signé : DE BOYNES.

Tome 3, p. 70-71

N'y ayant pas moyen de rejeter sans raisons l'honneur que l'Académie de Marine me faisait, je leur répondis que je ne m'étais point du tout attendu à cet honneur, que je n'avais pas besoin de cela pour m'intéresser vivement aux progrès et à la gloire de la Marine, mais que je n'en serais que plus empressé à leur en donner des preuves. Cela étant arrangé, je préparai quelques mémoires que j'avais tout prêts pour les leur envoyer.

J'allai à Versailles où je remerciai M. de Boynes et lui remis le Mémoire sur les longitudes, lequel renfermait un précis sur le tout, qui pouvait lui en mieux faire entendre l'ensemble. Je vis M. Auda, qui me montra la lettre du cap de Bonne-Espérance. Elle ne portait, en tout, pour ce qui nous intéressait, que le post-scriptum que voici :

"Le Mascarin est venu de l'île-de-France chercher des provisions. Le Roland est arrivé heureusement, ayant été démâté au cap des Aiguilles."

Voilà pourquoi nous avons appris, il y avait six semaines, qu'on y avait trouvé un de ses mâts, et même une cage à poulets et une vache sur la côte, ce qui me l'avait fait croire péri, et peut-être par un coup de tonnerre (ils sont fréquents, à bord). M. Auda fit mettre dans la Gazette qu'il était arrivé à bon port, ainsi que la frégate et l'équipage en bonne santé, et le tout pour rassurer et faire taire les envieux, car nous n'en savions pas tant !

Tome 3, p. 73-74

Circa mars 1774

Les jous suivants, je m'adonnai à terminer l'hémisphère antarctique. J'allai souvent chez le

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



graveur et je fis, devant moi, faire toutes les petites recherches, surtout pour l'exactitude des routes et des îles, et je portai cette curieuse carte à sa perfection.

J'achevai aussi un grand Mémoire sur les longitudes. Il faisait voir qu'il ne fallait négliger aucun des moyens, mais les faire tous s'entraider, et donnait la façon d'en tirer le plus grand parti. Ce mémoire fut remis au ministre et envoyé à l'Académie de Brest.

Tome 3, p. 75-76

Circa mars-avril 1774

Le temps de Pâques nous occupa ensuite. Vers ce temps, je terminai entièrement la belle carte de l'hémisphère antarctique, dont on tira les vraies épreuves. Les députés d'Artois vinrent m'assurer qu'ils demanderaient que je fusse chargé de concilier tous les grands objets. M. de Trudaine me fit dire qu'il avait le même désir. Je corrigeai le curieux voyage de M. Crozet à la Nouvelle-Zélande, et, comme je lisais, alors, le superbe voyage de M. Cook, j'étais enchanté de l'accord parfait de tous ces différents voyageurs, qui me firent connaître réellement à fond cette partie des Antipodes d'Europe qui répond exactement à l'Espagne, Madrid étant sous le bord du détroit de Cook, et la fameuse baie des îles où M. Marion fut assassiné, et que Crozet détaillait si bien, répondait juste à Cadix. J'engageai le ministre à faire imprimer aussi nos voyages, qui en valait la peine.

Le 4 avril, je fis un dîner curieux d'ambassadeurs, chez M. de Mercy, ambassadeur de l'Empereur, où je fis connaissance avec le fameux et très fin maréchal de Lascy, dont la santé était dérangée, sans diminuer de son ambition. J'y fis grande connaissance avec le bel ambassadeur de Russie, qui me promit la nouvelle carte du Kamtchatka, car mon pôle antarctique étant fini, il était temps de reprendre le pôle arctique dont je venais de faire, d'après le voyage de M. Phipps, que mon fils avait en partie traduit, un mémoire sur l'impossibilité du passage.

Tome 3, p. 78-80

Circa 15 avril 1774

Le 15, je tins compagnie à ma fille. Tout allant bien, j'allai à Versailles et j'y présentai, à près de minuit, M. de Vaugondi et ma carte à M. de Boynes. C'était cette carte de l'hémisphère antarctique incliné qui m'avait donné tant de peine et demandé tant de soins, depuis dix-huit mois que je l'avais imaginée à Calais au moyen de ma nouvelle suspension du globe. Quoique ce ne fût pas, en particulier, une carte marine, elle y avait tant de rapports, et elle renfermait si bien toutes mes nouvelles découvertes, que la marine avait cachées avec tant de soin, que nous craignions que le ministre de la Marine, ou plutôt son jaloux bureau des plans, n'en prît ombrage et ne trouvât qu'on allait sur ses brisées.

Je me servis de l'ascendant que j'avais, alors, sur M. de Boynes ; j'avais bien prévenu M. Auda, son homme de confiance ; je commençai par lui faire voir les hémisphères de M. d'Anville ; je tachai de lui faire sentir, par-là, que cette espèce de carte ne regardait pas son bureau. Il ne s'occupait, heureusement, que de la facilité que cela donnait à voir la route que faisaient M. de Kerguelen et M. Cook. Je lui fis voir où je les croyais alors : c'était sur les antipodes de Tobolsk, et je souffrais bien de leurs souffrances. Il trouva cela si curieux, qu'il approuva qu'on le présentât au Roi. C'était tout ce

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



qu'il nous fallait. Ainsi, je pris congé sous prétexte qu'il était bien tard, et j'allai, avec Vaugondi, chez le duc d'Aumont.

Il était au coucher du Roi. J'y allai et, en attendant, j'eus une conversation intéressante avec un homme d'esprit qui arrivait de chez Voltaire, dont j'eus des détails intéressants. Il paraissait avoir surmonté ses scrupules, être tranquille, pyrhhonien et, à près de quatre-vingts ans, d'un esprit presque aussi vif qu'à l'ordinaire. Il était près de deux heures quand je ramenai M. le duc d'Aumont chez lui. Vaugondi n'avait jamais fait de telles séances. Le duc d'Aumont nous remit à son fils pour la présentation, dont je fus fâché, et, comme il aurait fait valoir mon travail, je pris le parti de ne m'en pas mêler auprès du Roi.

Je me rendis au lever du Roi comme le sieur de Vaugondi présentait la carte au Roi s'attacher beaucoup à parler des Antipodes, jadis si nier, sans s'attacher à l'ensemble. Je ne m'en mêlai donc pas, et je laissai à Vaugondi tout l'honneur, persuadé que les vrais connaisseurs sauraient à quoi s'en tenir. Je trouvai Bougainville, qui en fut piqué plus que moi.

De là, nous allâmes la présenter aux trois princes. M. le Dauphin était à déjeuner pour aller à la chasse. Nous parlâmes bien chasse et culbutes, puis je présentai Vaugondi et la carte. M. le Dauphin saisit très bien des objets importants, mais la chasse pressant et les objets de Sciences n'étant pas à la mode, cela fut court. Les autres princes n'eurent pas le temps de l'examiner.

Le duc d'Aiguillon m'ayant demandé, en passant, ce que c'était, nous allâmes lui en donner une. Il l'examina en connaisseur. Il m'en parla bien, et encore pendant son dîner, où il m'invita. J'allai en porter aussi dans son bureau des Affaires étrangères, que cela pouvait regarder par l'espèce de prise de possession que j'avais tâché d'y joindre adroitement des terres australes, cette carte importante, publiée sous l'approbation de l'Académie, et ayant été présentée au Roi et annoncée comme telle, pouvant faire titre.

Enfin, lorsque je ne cherchai pas à m'en faire valoir auprès du Roi, notre présentation réussit bien, et nous donna toute liberté pour rendre public ce morceau curieux de géographie, qui fera pour longtemps la base de cette partie.

Le 17, je dînai chez M. de Boynes, où il en fut fort question et où elle prit au mieux. Ainsi, toutes nos inquiétudes cessèrent, et cet ouvrage fut publié, sous les meilleurs auspices. Je revins, le soir, à Paris, où je trouvai ma fille toujours au mieux de sa couche.

Tome 3, p. 81-82

Avril 1774

Le 23, je reçus la bonne lettre de M. de Rosnevet, du 26 octobre 1773, de l'île de Bourbon, qui fixait le vrai départ pour les terres australes au 30 octobre 1773. Cette lettre annonçait un sujet capable, et donnait espérance pour la réussite du voyage. Pendant ce temps, j'achevais de lire le superbe Voyage de Cook, si bien traduit et orné de si bonnes planches. J'en étais à son échouement et ses risques au labyrinthe, ce qui me faisait frissonner pour nos pauvres gens qui devaient être, alors, précisément vers Tobolsk, au plus rude du voyage et, par conséquent, aux abois, manquant de tout, et dans un vaisseau dont la grosseur m'en faisait mal augurer, avec l'impossibilité de huit mois de vivres sans relâche. Quelle horrible situation !

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Le 24 et le 25, je fis, chez M. de Janssen, au magnifique plant du Jardin du Roi, de bien curieuses promenades de botanique avec les fameux Jussieu et Descemet. Le 26, je fis une autre visite bien intéressante, pour un philosophe.

Le 27, j'allai à Versailles avec M. de Bevis, et pour le dessèchement, mais il fut impossible d'avoir audience. J'appris, chez MM. Auda et Potier, les rudes plaintes faites contre M. de Kerguelen, qu'on voulait perdre, tandis qu'ils étaient tous aux abois et au plus périlleux des Antipodes. Quelle injustice !

Tome 3, p. 107-108

Mai 1774

Ainsi se passait ce cruel événement sur lequel on me permettra de reprendre quelques réflexions sur sa maladie, la beauté de cette mort [de Louis XV], le caractère du monarque, les sentiments des peuples et autres objets.

On avait cru, d'abord, la maladie bien traitée et préparée. Cependant les Sutton, habiles inoculateurs, dirent à Paris, dès qu'ils surent la deuxième saignée, que c'était le tuer sans ressource, et qu'on n'en revenait jamais, quand on saignait deux fois, outre que ce n'était pas le principe de nos médecins qui, peut-être, ignoraient ce cas-là. On peut observer qu'on était presque en doute si le Roi n'avait pas eu la petite vérole, qu'on ne s'attendait plus qu'il l'eût à soixante-quatre ans, et qu'on l'avait préparé contre la fièvre maligne, qu'on craignait. On reprocha aussi de l'avoir trop évacué, et il se peut que les vésicatoires, dès le début, l'empêchèrent de périr de dépôts à la tête, où il avait un mal fixe, mais le firent périr, ensuite, en l'épuisant et ne laissant pas la force à la nature de pousser au dehors cette grande abondance de petite vérole. Pour le reste des remèdes qu'on proposa et qu'on ne voulut pas donner, n'en connaissant pas la recette, cela n'aurait rien fait, alors.

On fit courir des bruits sur la façon dont il avait gagné cette maladie, mais le fait fut que quelques enfants l'avaient, au voisinage, et qu'une petite fille de deux ans en mourut dans un grenier, au bout du jardin de Trianon, et fut emportée, la nuit, dans un drap, et qu'il paraît certain que c'est là ce qui en répandit le venin dans le jardin où il allait souvent. C'étaient ces belles serres et jardin botanique de Trianon que j'allai encore voir dans leur beauté, et qui paraissaient prêts à être détruits par son successeur, plus économe que curieux.

Tome 3, p. 235-236

Circa février 1776

Le Roi me fit l'honneur de me soutenir que le thermomètre avait été, à Versailles, à dix-sept. M. Messier et Baumé croyaient qu'il avait eu aussi des moments de dix-sept à Paris, mais il résulte de tout ceci que les thermomètres ne sont point du tout d'accord, quand le froid passe dix degrés. On les met bien d'accord au point de la glace, mais, suivant que le verre va, dans les uns, en épaississant, dans d'autres en diminuant quand les divisions s'éloignent de zéro, il y en a de beaucoup plus sensibles les uns que les autres. J'en examinai, alors, de fort égaux dans les autres temps, qui avaient plus de deux degrés de différence entre eux. Il paraît certain que celui de M.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Messier, qui alla jusqu'au-delà de seize, il prétend même à dix-sept avait un verre trop fin et un tube trop étroit. On sent alors, que, plus ils sont capillaires, plus ils sont sensibles.

Je crois qu'il résulte de tout cela qu'à Paris, le froid n'a pas excédé les quinze degrés et demi marqués pour 1709, et que c'est même beaucoup, s'il y a été. Je crois qu'on ne devrait pas fixer le plus grand froid au-delà de quatorze et demi, ou quinze.

Ce qui fut remarquable, c'est l'égalité et la durée de cette gelée. La Seine fut prise partout ; on y passait en beaucoup d'endroits, et surtout aux Invalides et au-dessous du Pont-Royal. Je vis ce que je n'avais jamais vu, c'est-à-dire tout le monde aller à patins pendant plusieurs jours, même au-dessous du Pont-Royal, dans des endroits où il n'y avait pas de glaçons, et où l'eau était prise, tout uniment.

Comme il y eut de la neige et que le dégel fut très beau et sans pluie, cette rude partie de l'hiver ne fit point de tort. Il s'établit tout à fait le 3 février. Je menai mes deux petits enfants voir les glaces, ce qui était un coup d'œil remarquable pour eux, surtout le grand passage établi vis-à-vis les Invalides et au-dessous du Pont-Royal. Ils virent aussi, en passant sur les boulevards, les perdrix dans la neige cherchant à se réfugier de ce grand hiver : il périt bien du gibier et la plupart des arbres rares des jardins.

Tome 3, p. 294-295

Circa janvier 1777

Etant revenu de ma première course à Versailles le 20, je fus curieux de voir le fameux docteur Franklin, puisqu'il était à Paris. On disait cela difficile, mais le plus simple étant le meilleur, et ayant su l'hôtel garni où il demeurait, le 23 janvier, j'y allai. On me reçut sans difficulté. Je le trouvai seul avec son petit-fils, et je fus fort bien reçu. On sait que c'est ce fameux docteur établi à Philadelphie, en Amérique, qui, le premier, nous a bien fait connaître l'électricité et ses plus beaux phénomènes, ainsi que son rapport avec le tonnerre. Il est très remarquable que cette découverte, la plus belle du siècle; nous soit venue d'Amérique, et il était intéressant d'en pouvoir raisonner avec l'auteur même. Il venait de s'échapper de Philadelphie où il avait été nommé un des chefs et député du congrès du nouveau peuple libre d'Amérique. Sa tête était à prix en Angleterre, et cependant son pays, quoique l'estimant fort, le soupçonnait de s'entendre avec l'Angleterre. Le plus vrai, c'est que sur ses vieux jours, il avait voulu se soustraire aux troubles de son pays et se réfugier dans une ville dont les savants l'estimaient ; mais, de plus, on croyait qu'il négociait secrètement pour son Pays.

Outre tant d'objets qui le rendaient intéressant, il l'était fort par son âge, sa figure et son ton. C'était un très grand homme de la plus belle figure, aux grands cheveux blancs, portant partout, dehors, un grand bonnet de peau, et un peu la tournure de quaker ; de plus, ayant presque toujours des espèces de besicles, sans lesquelles il n'avait jamais pu voir. Il est singulier que bien des savants qui ont le mieux vu paraissent ne voir goutte ! La ressemblance est parfaite dans la belle estampe à la tête de la traduction in-4° de ses œuvres sur l'électricité.

Je ne lui dis pas un mot des insurgents, ni des affaires du temps ; mais je m'éclairai de ses idées sur l'électricité. Il ne pensait pas que ce fût le feu, mais je lui fis adopter mes classes et modifications du feu suivant ses bases. Je m'informai s'il était vrai qu'il fit plus froid qu'à Paris, à Philadelphie quoique sous le degré de l'Afrique. Il m'assura qu'il y faisait plus froid et plus chaud, et, pour m'en

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



donner une preuve, s'expliquant assez bien en français et avec énergie, il me dit : "Notre rivière Delaware, plus du double de la vôtre, gèle, l'hiver, en une nuit."

Tome 3, p. 300-303

Le 15 février [1777], je trouvai dans la Gazette d'Utrecht, tout au long, le traité d'union et de révolte en États libres, des insurgents. Il me parut, en l'examinant, qu'il était difficile qu'une étendue de 6 à 700 lieues de côtes se soutinssent ainsi d'accord, sans se nuire entre elles par la suite. En examinant bien ce traité d'union, on voit que, de commerçants qu'ils étaient anciennement, ils étaient devenus un État formidable, surtout par mer, et qui pouvait inquiéter toute l'Europe.

Cette pièce me fit souvenir que, connaissant M. Franklin qui était, à sa date, c'est-à-dire le 4 octobre 1776, à Philadelphie, et qui, vraisemblablement, en avait rédigé la plus grande partie, il serait curieux de lui aller parler.

J'y allai donc le 17 février. Je le trouvai, à l'ordinaire, seul, et toujours écrivant, ce qui confirmait ce que m'avait dit l'ambassadeur. Je pris le prétexte de lui proposer d'aller chez M. Brisson, ou Lafond, voir faire les fameuses expériences d'électricité, dont il était l'inventeur et le créateur. Et, certes, il doit être curieux de les voir faire devant lui, et d'examiner ce qu'on a perfectionné depuis. Il accepta de bonne grâce, quand le temps serait plus doux, ne dit, à ce sujet, qu'il était né en Amérique, que c'est là où avait réellement fait sa découverte, par beaucoup d'expériences, et qu'il avait établi à Philadelphie une très belle bibliothèque et une académie où sont tous nos livres, nous faisant observer, à ce sujet, combien il était remarquable que ce pays et cette colonie, établie il n'y avait pas cent ans (puisque c'était par M. Penn en 1686), fût déjà parvenue à ce comble de science, de force et de commerce, et on voit, par-là, combien il faut peu de temps pour former un grand Empire, quand le début a de grands hommes instruits.

C'était un délice d'avoir une pareille conversation avec ce respectable et beau vieillard, cet aigle créateur d'Amérique sa simplicité, ses expressions posées, claires, énergiques et justes, étaient remarquables.

Ayant continué de le gagner par ce début, et voyant qu'il était flatté de trouver un amateur qui savait le priser, je lui demandai si je pouvais lui dire un mot sur les affaires du temps dont, par discrétion, je n'avais jamais voulu lui dire un mot. Il me dit : « Parlez, je répondrai ! » Et c'est ce qu'il ne faisait à personne.

Je lui dis que je venais de lire leur traité d'union, et ce que j'en pensais. Il m'avoua qu'il y avait assisté et y avait eu bonne part. Sur ce que je lui dis qu'il me paraissait que, tout en rendant son pays libre, cela l'allait rendre plus malheureux, puisque, d'une suite de colonies commerçantes, ils allaient être obligés de se ruiner pour faire un État guerrier, il me répondit : « Notre commerce avec l'Angleterre, et borné là, n'était que fictif et onéreux. Il nous en coûtait plusieurs millions par les gênes que cela mettait à tout » Et, par-là, je vis le système déterminé à tenir ferme.

Je lui dis que j'avais étudié cette guerre-là en militaire et en géographe, qu'il me paraissait que tout dépendait de la constance, et que, s'ils en avaient plus à se soutenir que l'Angleterre à attaquer, celle-ci ne pouvait que s'user, à la longue ; que, d'ailleurs, on trouvait que le général Washington s'y

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



prenait bien, et que tout dépendait de tenir jusqu'à avoir le dernier, mais que je jugeais qu'ils perdraient encore Philadelphie et même Boston, dans la campagne prochaine.

Il me dit : "On était mal armé, on le sera mieux cet été, et en état de plus résister, et je crois, ajouta-t-il, que la constance ne manquera pas !"

Je dis encore : "Ceci est trop incertain pour que l'Europe s'en mêle ; tout le monde vous aidera secrètement, mais personne ouvertement !" Alors, en croisant les bras, ce superbe vieillard, de l'air le moins commun, et bien d'un chef de parti, me dit avec finesse : "L'Europe fera comme cela et verra venir, c'est à nous de faire effort !"

Tout cela ne paraissait pas d'accord avec les négociations que débitaient les Anglais pour ne pas décourager leur nation, très lasse de cette guerre, mais, depuis le mois de novembre qu'il était parti d'Amérique et s'en était esquivé avec tant d'adresse pour son âge, les Anglais avaient pris trois des treize États en question, et bien du monde des États restants était plus que las de cette guerre, de sorte qu'il fallait voir s'ils auraient la constance qu'il assurait, et pour laquelle on le voyait écrire sans cesse et être seul dans son auberge, à Paris, comme le centre qui ménageait partout les ressources.

Pour notre ministère d'alors, il paraissait plier vis-à-vis de l'Angleterre et n'annonçait seulement pas connaître ce M. Franklin, quoiqu'on crût qu'on l'aidait sous-main, et c'était bien voir, à nous de les laisser tous s'user. Ces deux conférences avec M. Franklin me firent grand plaisir. Le 18 février, nous eûmes un grand souper chez l'ambassadeur de l'Empereur, dans son superbe hôtel, et je suivis les mêmes objets avec les ambassadeurs. Il me parut que tout s'échauffait avec les Anglais, et que notre armement nous attirerait une guerre de mer. L'ambassadeur me dit avoir écrit à Vienne pour presser la substitution autrichienne, et le gros jeu continua de me paraître bien dangereux. J'y vis reprendre le prince de Salm, dont le père me parut outré.

Tome 3, p. 307

Circa février-mars 1777

Du 26 février au 4 mars, je m'occupai, à Paris, à faire partir, un choix considérable et bien étudié de plantes pour achever, à l'Hermitage, la collection complète des arbustes résistant un peu à nos hivers. Tout cela fut bien étudié et m'occasionna un dîner des plus agréables chez M. Janssen, à la barrière du Roule, avec les plus fameux, surtout M. Duhamel et le fameux baron de Tschudy. J'allai aussi au Jardin du Roi, et partout, et me remis bien dans cette botanique, pour ne pas démentir l'almanach de Lille, qui annonçait qu'on trouverait, à l'Hermitage, la collection complète, à quoi contribuèrent bien les élèves, que mon fils avait faits, de semences d'Amérique, et mes petits-fils s'y donnant aussi par leur abbé, très bon botaniste ; nous étions une famille de la balle !

Tome 3, p. 308

Circa mars 1777

Depuis mon arrivée, je suivais l'objet des corrections et additions à ma carte de l'hémisphère austral. J'avais étudié à fond et souvent cette partie sur le deuxième et admirable voyage de M. Cook, qui avait rempli tout ce que j'avais demandé à M. de Kerguelen, qui l'avait si bien manqué exprès. Mais, enfin, l'objet était rempli au mieux ; ainsi, depuis deux mois, je ne cessais de donner à

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



M. de Vaugondi, qui me gênait souvent, et au graveur, toutes les corrections. Il fallut du temps pour la gravure, et les idées me venant à mesure, il y avait des changements que j'allais suivre chez le graveur.

Enfin, le 22 mars, il me rapporta les dernières épreuves perfectionnées, et surtout avec la ligne des glaces que j'avais tracée avec grand soin. Une addition de discours que je fis ajouter en bas acheva de tout éclaircir, nos antipodes furent le plus intéressant tableau possible de géographie, fut un pas de géant pour la connaissance du monde entier.

C'était une chose bien consolante d'avoir pu encore finir cela. Je perfectionnai aussi la carte itinéraire de France, de Bourgoin, et celle de Jaillot, de la France avec ses environs et toutes les grandes routes, objet très intéressant.

Tome 3, p. 310-311

Circa mars 1777

À huit heures je partis. J'arrêtai à Sèvres, à la manufacture de porcelaines où je n'étais jamais entré. Voyant qu'on ne m'écoutait guère, je leur fis voir que j'avais bien étudié cette partie, et, en effet, il y a peu de personnes qui aient autant écrit sur les matériaux de la porcelaine et sur les terres. Comme j'avais un peu critiqué, on me considéra, et, après avoir loué l'ensemble de cette espèce d'édifice, je crus remarquer que tout cela était bien cher et pouvait être encore mieux. Cependant, on commençait à diminuer les prix. J'achetai un Empereur de la Chine actuel, et je demandai qu'on y mît le nom et l'année qu'il avait été modelé d'après nature. On voit bien, dans ce morceau, que les Chinois ne sont pas des petits-maîtres !

Pour mieux juger, je choisis, dans une immensité, quatre assiettes, pur blanc uni, mais parfaites, des deux espèces de la pâte dure qui résiste au feu, et de l'ancienne dont le blanc de lait de l'antique est plus beau. Je destinai ces huit assiettes choisies, et par là, précieuses, à prendre du fruit au salon du Vieux-Condé et du pavillon du potager de Condé.

Je trouvai qu'on était fort occupé à préparer l'enfilade de représentation et de vente pour l'Empereur, pour qui on me montra un superbe service. Cela confirmait son arrivée, et on la croyait certaine pour vers le 12 avril, ce qui me fit prolonger mon séjour de Paris. La manufacture de Sèvres vue, je me rendis à Paris par le plus beau temps, ce qui rendait délicieuse la route du Point-du-Jour.

Tome 3, p. 311

Circa mars 1777

J'étais arrivé chez Bomare, rue de la Verrerie, que je n'avais pas vu depuis longtemps, et j'assistai à une récapitulation du règne végétal qui m'intéressait, ayant pour projet de traiter ce règne autrement que lui, et différemment de la botanique, qui est une science qu'il faut laisser à part. Mais on peut traiter le règne séparément de la botanique. J'y fis bien des remarques, et me trouvai avec force amateurs, dans un charmant cabinet. Ses cours prenaient encore bien, et son Dictionnaire est excellent. Enfin, à une heure et demie, j'étais de retour chez moi, ayant fait une immensité de choses. Qu'on serait heureux si on employait toujours ainsi son temps !

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Tome 3, p. 315-316

Circa avril 1777

Ayant appris, chez M. de Sartines, que le chevalier de Borda, savant marin, était de retour de sa curieuse expédition pour lever les plans et cartes des îles Canaries, et qu'il y avait vu M. Cook qui lui avait donné sa carte, je n'eus rien de plus pressé que de l'aller chercher.

Le 16 avril, je me rendis chez lui. Il me fit le plus grand plaisir en me montrant et me confiant les cartes gravées que M. Cook lui avait remises lui-même, et dont l'ouvrage ne paraissait pas encore. Par là, je fus à même de perfectionner encore la mienne. Il se trouva que M. Cook l'avait suivie en entier, et même ses fautes. Ainsi, je fus cause qu'il la donna en hémisphère, mais la projection de la mienne était plus grande et plus curieuse. Je la corrigeai, d'abord, sur celle de M. Cook, et je m'y adonnai en entier pendant trois jours, allant suivre le travail chez le graveur, de sorte qu'après, elle fut tout à fait à perfection ; c'est un curieux morceau, et complet en son genre.

Je reviens à ma conversation chez M. Borda : après avoir dit tout ce qui regardait ma carte, il m'apprit qu'étant à Ténériffe, M. Cook y était arrivé, montant encore la Résolution, bâtiment qui durait plus à faire des tours du monde qu'à rester dans le port. M. de Borda m'assura qu'avec le radoub convenable, un vaisseau durait dix-huit ans à la mer, et ne durait que douze ans dans un port. Il me fit un détail curieux de ce fameux Cook, homme simple et ferme et voyant bien, me dit qu'ils avaient été très bien ensemble, qu'il l'avait engagé à aller faire le tour de l'île de M. de Kerguelen qui n'avait pas seulement osé la tourner ; que c'était le 18 août 1776 qu'il l'avait quitté à Ténériffe et l'avait vu partir pour aller ramener son tacticien à Taïti. Nous espérons que, de là, il tenterait vers le nord de la Californie (c'était pour son troisième tour du monde, les deux premiers nous ayant plus instruits et fait plus de découvertes qu'aucun navigateur, après Magellan).

M. de Borda me fit voir le travail superbe qu'il venait de faire pour lever les îles Canaries, se servant, comme il faut, des distances à la lune pour les grands points isolés, des montres pour les points prochains, et des relèvements trigonométriques et de l'estime pour les petites distances. Au moyen de quoi, le grand problème des longitudes était résolu, et cela s'accordait avec mon mémoire des longitudes envoyé à l'Académie de Brest

Il m'apprit qu'il avait levé trigonométriquement, et à la rigueur, la hauteur du mont de Ténériffe, sur lequel il avait monté ; que sa hauteur sur la mer était, juste de 1904 toises de France et, du haut, son horizon de 43 lieues marines de 20 au degré ; ainsi que, du pont des vaisseaux, en temps superbe, on peut en découvrir la cime, de 50 lieues terrestres de 25 au degré. Cette longue conférence m'enchantait.

Tome 4, p. 12-13

Circa avril 1777

Le Roi revint assez tard de la chasse, et je remarquai, à son débotté, qu'il dit tout haut, devant beaucoup de monde, à quelqu'un : "Savez-vous que l'Empereur a été, ce matin à huit heures, à la Ménagerie ?" Nous fûmes étonnés qu'il l'eût nommé ainsi, et il en parlait toujours de même. La Gazette de France fut très réservée et laconique, sur ce qu'elle en disait, mais toutes les autres

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



gazettes et nouvelles disaient toujours. « L'Empereur », et on n'en parlait que sur ce pied-là, jamais incognito n'ayant été, comme je l'ai dit, plus à tête levée.

À huit heures et demie, comme j'étais dans l'œil-de-Bœuf, avec un monde prodigieux, je fus tout étonné d'y voir arriver l'Empereur, qui se trouva là au milieu, sans connaître personne, dans ce moment. Pour profiter de l'occasion, je priai M. de Belgioioso de me présenter. Il s'approcha et dit : "M. le duc de Croÿ permet-il que j'aie l'honneur de lui présenter M. le comte de Falkenstein ?" C'était la manière qu'il avait adoptée.

L'Empereur, bien aise d'avoir quelqu'un avec qui il pût causer, me combla de politesses et, pendant plus d'un gros quart d'heure que cela dura, ne parla qu'à moi, mais avec tant de bonté, et d'un ton si bien élevé, que ci embarrassant, hors d'être en vue d'un cercle dit, affectant l'embarrassé, qu'il n'avait pas du "Il n'est pas aisé de se trouver devant tant de monde qu'on a pas l'avantage de connaître !" Pour dire quelque chose, je mis la conversation sur la Ménagerie où il avait été le matin. Il en parla fort bien et dit : "Il y a, à la Cour de Vienne, un éléphant mâle, Celui-ci est femelle : on pourrait faire un mariage ! » Sur quoi nous plaisantâmes quelque temps, et j'étais tenté de dire qu'on en aurait pu faire un autre plus important.

[p. 16-17]

[...] le mercredi 23 avril [...] Ce matin-là, comme l'Empereur m'avait beaucoup parlé, la veille, de la ménagerie, dont il jugeait mieux que nous, qui ne cherchons qu'à nous dépriser, j'y allai de bonne heure : par ce beau printemps, et grâce à la jeune pousse du nouveau jardin, cela était délicieux, et pas assez connu. Je mis par écrit tout ce qui est à la ménagerie, et, certes, elle vaut mieux la peine d'être vue qu'on ne croit.

J'examinai, avec le plus grand plaisir, l'éléphant qui, quoique femelle, est des plus forts, ayant bien sept pieds. On l'a laissé aller en liberté dans le parc, tous les matins, et elle obéit à son maître et le suit sans cornac, ce qui est rare. Le rhinocéros me parut grand, et est une pièce de ménagerie unique en Europe et des plus curieuses. Les chameaux, dromadaires, lions, tigres, etc., forment un bel assemblage, et je fis note de tout ce qui y manque. Je vérifiai l'histoire de la veille de l'Empereur, qui était vraie. Y ayant été à huit heures, mal mis, et avec le seul domestique de M. de Mercy qui lui indiquait le chemin, on ne voulut pas montrer pour une seule personne. Il dit : "Eh bien, j'attendrai !" Peu après, étant venue une grosse compagnie de Bretagne, il se mit à la suite. Le montreur me dit qu'il ne l'avait remarqué qu'aux observations peu communes qu'il avait faites sur l'éléphant et le rhinocéros, et sur ce qu'il ne s'attachait qu'aux grands objets réellement rares, mais que, de là, il ne prit plus garde à lui jusqu'à la sortie ; que la compagnie de Bretagne lui donna, à lui gardien, un écu de six francs, qu'il le prit (car ils prennent, mais ne demandent pas) ; qu'à la suite de cette compagnie, l'homme seul qu'il avait fait attendre, lui glissa dans la main quinze louis, dont il pensa tomber de son haut, se doutant, alors, de ce que c'était, mais qu'il le perdit de vue dans la foule, et resta pétrifié.

Tome 4, p. 36

Circa mai 1777

Il [Joseph II] cultiva et rechercha beaucoup nos savants et nos beaux esprits : on sait l'espèce de

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



vénération qu'on a pour eux, à Vienne. Il alla et resta longtemps chez M. de Buffon, et, ne paraissant que chercher à apprendre, il marquait partout beaucoup de mémoire et de connaissances. Il en montra surtout beaucoup en anatomie, en botanique, en histoire naturelle et pour les arts. Chaque heure de son temps, à Paris, fut marquée par quelque course d'instruction en tous les genres possibles. Aussi voyait-on qu'il avait étudié ce voyage-là bien des années devant, et en avait tous les agendas préparés au mieux.

[p. 40]

Pendant ce grand couvert, il [Jospeh II] me parla, très longtemps et très bien, science. Il me parut surtout réellement fort en physique. Il parle avec une grâce et une justesse remarquables, et devant un monde immense. Tout ce temps-là fut très flatteur pour moi, car tous les yeux étaient fixés sur lui, pendant notre conversation.

Tome 4, p. 40-41

Circa mai 1777

Le 19 mai, au lever, je présentai au Roi ma carte de l'hémisphère antarctique perfectionnée. Il venait de lire avec plaisir les voyages de M. Cook et se connaissait à merveille en géographie. Il l'examina longtemps en vrai connaisseur ; il mit même le doigt juste sur tous les endroits remarquables et m'en parla longtemps, de la manière la plus flatteuse, de sorte que je fus bien payé de mes peines. Je profitai de l'occasion pour le louer, ce qu'on ne faisait jamais, et, pour la première fois, j'entrevis qu'il y était sensible ; ainsi, c'était un début de goût. Il est certain que le Roi est très instruit, très supérieur à ce qu'on croit et à ce qu'il montre. Le contraste du moment était bien remarquable : l'Empereur montrait tout ce qu'il savait, avec le vrai amour-propre de passer pour tout savoir ; et le Roi savait beaucoup, craignant, par timidité et modestie de le montrer. Cette matinée avec le Roi fut des plus flatteuses pour moi, par la joie que tout le monde témoigna de mes soins pour donner de la hardiesse et du goût pour les bonnes choses au Roi, et tout le monde m'y encourageait.

J'en aurais bien voulu trouver plus d'occasions. La veille, au grand couvert, devant bien du monde, j'avais été, encore un moment, bien brillant avec l'Empereur ainsi, ce voyage me fut très favorable, et j'étais avec beaucoup de considération à Versailles.

Ma carte venait d'être annoncée d'une manière distinguée, et, en effet, c'était un superbe tableau général de cette moitié intéressante du globe, qui donne un grand ensemble, puisque tous les tours du monde s'y trouvaient renfermés pour la partie curieuse. De plus, le rapport du dessus avec le dessous, l'étendue des mers navigables, par la ligne des glaces, et toutes ces routes si nouvelles et qui achevaient la connaissance d'une partie du globe, formaient un ensemble bien curieux et utile pour la grande physique de notre boule.

Je dînai, ce jour-là, chez M. de Saint-Germain ou se trouvèrent plusieurs membres de l'Académie des Sciences avec qui nous parlâmes de tout cela. J'appris que l'Empereur avait la veille, marqué bien des connaissances dans le détail des Bureaux et avait été frappé, comme de raison, de ce vaste assemblage et du superbe dépôt des Affaires Étrangères : je trouvai tous les bureaux enchantés de lui.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Tome 4, p. 42

Circa mai 1777

Dans ses différents voyages, il [Joseph II] alla encore aux Académies et dans les assemblées des beaux esprits [...]

Tant à Luciennes [sic] avoir la machine de Marly, il en prit occasion de voir Mme du Barry [...].

Tome 4, p. 77-80

Circa mars 1778

Le soir, étant, à l'ordinaire, chez Mme de Maurepas où il avait tant de monde, j'appris qu'il était réglé que le lendemain jour du départ de l'ambassadeur d'Angleterre, on présenterait au Roi, en cérémonie, Franklin et les députés, comme pour le remplacer. Je n'en pouvais revenir d'étonnement.

[p. 38] Le vendredi 20 mars, eut lieu, en effet, l'étonnante présentation et la liaison ouverte de la France avec l'Amérique. Au lever, je trouvai, à l'œil-de-bœuf, le fameux Franklin, avec les deux autres députés d'Amérique, entourés de bien du monde frappé de cet important spectacle. La figure pittoresque du beau vieillard, avec ses besicles et sa tête chauve, son air de patriarche et fondateur de la Nation, jointe à sa célébrité comme inventeur de l'électricité, législateur des treize provinces unies, et sa science, ajoutaient encore à la beauté du tableau.

A midi, la Chambre entrant, M. de Vergennes à la tête, on fit entrer les députés de l'Amérique. Le Roi, en sortant du prie-Dieu et dans la même chambre, s'arrêta et se plaça noblement. M. de Vergennes présenta M. Franklin, M. Deane et M. Lee, et deux autres Américains. Le Roi parla le premier et avec plus de soin et de meilleure grâce que je ne l'eusse encore entendu, Il dit : "Assurez bien le Congrès de mon amitié. J'espère que ceci sera pour le bien des deux nations !"

M. Franklin, très noblement, remercia au nom de l'Amérique, et dit : "Votre Majesté peut compter sur la reconnaissance du Congrès et sur sa fidélité dans les engagements qu'il rend !" Puis M. de Vergennes ajouta : "Il est certain, Sire, qu'on ne peut avoir une conduite plus sage, plus réservée que celle qu'ont tenue ces Messieurs, ici !" Ensuite le premier commis des Affaires Étrangères les ramena chez M. de Vergennes.

Les voilà donc traités de nation à nation, et le Congrès bien reconnu, ainsi que l'indépendance, par la France la première. Que de réflexions ce grand événement ne présentait-il pas ! D'abord, c'était un coup cruel porté à l'Angleterre, et fort heureux pour notre commerce, s'il réussissait. C'était, ensuite, une guerre implacable et, peut-être, la création d'un pays plus vaste que le nôtre et qui pouvait, un jour, subjuguier l'Europe. C'était le même jour vendredi que notre ambassadeur avait fait la déclaration à Londres. Voilà assez de choses, en huit jours, et bien du changement, car, devant, on ne paraissait pas prendre garde à eux.

Tous les esprits étaient exaltés, tant on était frappé et secoué de tout cela. Trouvant Franklin dans l'Œil-de-bœuf, et le connaissant, j'allai à lui et je lui dis : « Il n'appartenait qu'à celui qui a trouvé l'électricité d'électriser les deux bouts du monde ! ». Ce mot fut remarqué et fit fortune, mais on n'en sentait pas tout le sens, car je disais "électrisé" et non "enflammé". En effet, ce pouvait n'être qu'une étincelle brillante et de peu d'effet, et je pensais, avec bien d'autres, qu'un coup si extraordinaire a

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



grand besoin d'être appuyé du succès.

On ne peut se dissimuler que cela avait bien son vilain côté : substituer, le jour de son départ, Franklin le révolté et chef de la révolte, à l'ambassadeur du roi d'Angleterre, reconnaître des révoltés qui n'étaient pas encore tout à fait libres, les reconnaître les premiers, quel exemple ! Et contre une nation avec qui l'on n'était pas encore en guerre, et à qui on n'avait d'autre sujet de la déclarer que parce qu'elle était dans l'embarras, de plus le risque d'établir, les premiers, une puissance qui devait être si formidable, un jour !

Si nous ne devenions et ne restions pas maîtres des mers, après un pareil éclat, la honte en retombait sur nous ! De même si, par cet exemple, nous les encourageons un jour à faire révolter nos îles à sucre, événement prévu de longtemps, nous n'avions que ce que nous méritions, d'autant que le traité n'existait guère ! Leur fameuse capitale Philadelphie, New York, etc. étaient encore occupées par l'armée anglaise qui était encore forte, et, ne parlant pas de l'Espagne, nous pouvions la mécontenter. L'autre façon d'envisager la question était que, si cela réussissait, nous devions être les mieux traités dans le commerce d'Amérique, et en faire un très abondant et très avantageux.

Après avoir bien vu cette importante et étonnante présentation, j'allai aux bureaux de la Guerre où je vis bien du mouvement et où j'appris bien des choses, et, ensuite, j'allai dîner chez M. de Vergennes, avec l'Amérique.

M. Franklin et les deux autres députés et leurs compagnons y étaient. M. de Vergennes leur donna un grand et splendide dîner de cérémonie, comme à des ambassadeurs accrédités. Franklin était à côté de lui, les autres placés avec soin. On les traita sans affectation, pourtant, avec les plus grands égards, et ce dîner fut bien curieux. J'allai ensuite politiquer avec les plus habiles, et je vis, comme je l'avais déjà vu, que, si on avait préparé le coup, devant, pour bien des choses (car il était très combiné), on était bien loin d'être prêts pour le principal qui était de profiter des forces d'Espagne et de faire le rassemblement que je proposais.

Tome 4, p. 129-133

Le 18 juin 1778, à cause de la fête, je ne partis de Paris qu'à quatre heures du soir, pour aller coucher à Chantilly. [...]

[p. 130-133] Ensuite, ayant fait faire la grande illumination, il [Le Prince de Condé] me mena à son nouveau salon, qui est joint à deux billards qui procurent une enfilade de lumières qui fait assez bien. Cela est singulier, mais bien pour un château. Puis, il me fit voir sa galerie, me montrant avec plaisir les combats du Grand Condé, et témoignant beaucoup d'ardeur pour la guerre. Enfin (ce qu'il me dit n'avoir jamais fait), ayant fait avertir M. de Bomare, il fit éclairer son cabinet d'histoire naturelle et le montrer de nuit. Bomare, avec qui j'avais tant travaillé là-dessus, et qui était son garde de cabinet, historien naturel, nous expliqua tout. Le prince parut y prendre goût, et être charmé de le montrer à un connaisseur. Il y a beaucoup de choses et de fort belles. C'est une assez riche collection, surtout pour la minéralogie et les graines. Il y a aussi un beau cabinet de physique, et tout cela, éclairé, faisait un bel effet. Je me retrouvai dans mon centre, avec Bomare, et nous nous y amusâmes longtemps. Enfin, comme on avait servi, nous nous en arrachâmes à regret, le prince paraissant prendre plaisir à me tout montrer et à faire valoir ce qu'il avait. [...]

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Le 19 juin, je partis à sept heures du matin, par un temps superbe. Pour en profiter, je me fis mener à la ménagerie, et j'y fus deux heures avec le plus grand plaisir. [p. 94] Après avoir longtemps admiré, je me donnai en entier à voir, en amateur la ménagerie. Aux oiseaux aquatiques, je vis ce qu'il me fallait pour avoir le meilleur à l'Hermitage. Ce sont les herquelons du Crotoy, les oies rouges et grises d'Égypte et du Japon, et les canards de Barbarie. Dans le reste, je remarquai avec plaisir un grand fourmilier très privé dont la longueur du col et de la tête de brochet est très singulière : c'est un quadrupède remarquable, que je n'avais pas si bien vu en vie. J'examinai avec soin un outang, grand singe noir à crins de sanglier, qui est très curieux à voir marcher, comme un homme, à qui il ressemble assez ; mais ce qui est singulier, c'est la longueur de sa queue et la force avec laquelle il en recroqueville et serre le bout, de façon à vous casser les doigts, et comme, par ce moyen, il atteint à quatre pieds de distance, et s'y accroche ou y reste suspendu. Cela fait qu'il a réellement comme cinq mains. M. de Buffon le dépeint bien et n'en dit rien de trop. J'observai deux chiens-loups, venant d'un chien et d'une louve, et tenant beaucoup du loup, et un faisan venant d'un faisan et d'une poule. Ce sont des espèces de monstres qui, je crois, ne produiraient pas, mais qui indiquent un rapport d'espèce remarquable. Il y avait un très grand aigle qui enlevait bien un agneau, et beaucoup d'autres choses bien choisies, mais je fus, entre autres, charmé de voir un hobrau vivant. C'était bien le même oiseau qu'on a tué dans mon jardin, à Condé, perché au plus haut des arbres, et que j'y ai empaillé. C'est un oiseau de marais, qui ne vit que de poisson et qu'on ne voit guère en vie. Celui-là eut le bout de l'aile cassé d'un coup de fusil, par un garde, et on a eu le bonheur de le guérir. [p. 95] Cette ménagerie est superbe par son étendue et ses ornements ; aussi coûte-t-elle quinze mille livres par an pour la nourriture, et bien vingt-cinq mille livres en tout. La partie des oiseaux aquatiques et du genre des poules y est très bien. Nous finîmes par voir la charmante laiterie où, sur la fontaine, j'avais fait, il y avait trente ans, une si jolie partie avec la princesse de Condé, plus fraîche encore que le lieu, et aussi blanche que la belle crème dont nous mangions les glaces. En sortant, j'admirai encore la vue du canal et du château, d'une petite terrasse qu'on venait d'arranger avec goût, et, enchanté de tout cela, je remontai dans ma voiture, et, traversant les petits bois du grand parc où il y a tant de gibier, des faisans et même des compagnies de tourterelles, je rejoignis le grand chemin, à demi lieue de Chantilly, et continuai ma route pour m'occuper d'objets bien différents.

Tome 4, p. 150-151

Circa janvier 1779

Pour changer un peu d'objet, je dirai que je vis, ce jour-là, un grand phocas en vie : c'était le plus grand que j'eusse vu plus grand que celui d'Amsterdam. Il avait sept pieds de long. Le maître disait qu'il pesait 700, mais il avait bien l'air d'en peser encore 500. On dit que M. de Buffon, l'ayant examiné, l'avait jugé de la grande espèce, et qu'il pouvait avoir cinquante ans. En effet, il paraissait vieux, à ses grandes dents usées, et à ses beaux yeux un peu éteints.

Celui-là me parut de l'espèce appelée veau, ou chien de mer. Il avait pourtant les grandes moustaches, mais blanchissantes, et peu. Il était des mers chaudes, car il avait été pris vers les bords de la Dalmatie. On sait que ces animaux, qui vivent en famille sociale, dorment à terre. Il était étonnant qu'on eût pu le mener en vie dans une très grande caisse, où il était quelquefois trois jours

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



à sec et sans manger, quand on n'avait pas de poisson. Ses excréments sont très gros, déformés. On vidait la caisse chaque fois qu'il en faisait, et pour la nuit qu'il passait à sec, son maître couchait à côté de lui. Il avait une extrême tendresse pour ce maître qui lui avait appris des tours et à qui il obéissait comme un barbet, et même paraissait lui parler et comme articuler quelque chose. Ces animaux sont aisément familiers et paraissent intéressants. C'était un mâle. Il était peu élevé des jambes de devant, les seules qui y ressemblent, et ne se dressait qu'à trois ou quatre pieds. Les narines sont sur le nez, fermées, et, quand il respire, il les ouvre très larges et jette un vent prodigieux. Cet animal valait bien la peine, quoique commun dans les mers, d'être examiné, d'autant que tous les phocas tiennent de celui-ci qui, au bec ridé près, et à la crinière, ressemble au lion marin. Il se nourrissait de plus de cinquante grandes carpes par jour, et les frais étaient considérables.

Tome 4, p. 106-177

Circa février-mai 1779

Je lisais, alors, avec grand plaisir, le deuxième voyage de l'admirable M. Cook. J'avais contribué, l'été dernier, à l'ordre donné à tous nos vaisseaux de le traiter avec tous les égards possibles, ce qui nous avait fait honneur. Ayant songé que cet ordre n'avait peut-être pas été donné aux armateurs, j'en donnai, en janvier, un mémoire à M. de Sartines. Il me répondit qu'il me remerciait de l'y avoir fait songer, et qu'il écrivait en conséquence. En effet, j'appris qu'il partait une foule de lettres circulaires portant cet ordre. Je priai aussi qu'on en avertît notre consul au cap de Bonne-Espérance. Pour achever ma bonne œuvre, je vis qu'il ne restait qu'à faire donner le même ordre aux corsaires des insurgents. C'est ce qui m'engagea à aller trouver M. Franklin.

Le 1^{er} mars, j'allai chez lui, à Chaillot, où il logeait à la petite maison du fond, ci-devant au prince de Monaco, où j'avais tant été dans ma jeunesse. M. de Chaumont occupait la grande et jolie maison, et ce petit réduit très modeste, mais commode, jouissant du superbe jardin et à proximité du Bois de Boulogne, avait été prêté ou loué à M. Franklin. On y arrive par Chaillot et une autre petite rue écartée où il n'était pas aisé de le trouver, et tout s'y ressentait de la modestie économique du philosophe.

Il n'était pas rentré. Je me promenai dans les beaux et immenses jardins de M. de Chaumont ; ensuite, on me proposa d'entrer dans le bureau. J'y trouvai à l'ouvrage deux jeunes gens dont j'appris, ensuite, qu'un était son petit-fils. J'y dressai mon mémoire pour M. Cook, et nous y causâmes agréablement. Toutes les cartes entouraient la salle. Je remarquai que je les avais toutes, et j'étais bien aise d'être au centre des nouveaux Américains, pour l'Europe, car c'était là le bureau principal.

A deux heures, M. Franklin revint. Il me fit dire que je pouvais entrer, et il me donna toujours la main en ami, car nous étions bien ensemble. Je le priai de lire ma note pour M. Cook, et l'attention que tous les bâtiments insurgents devaient avoir pour lui. [...]

Il n'avait que vingt-deux ans, était d'une jolie figure et du ton le plus simple et modeste, ce qui lui faisait honneur. Ce jeune héros, pour ainsi dire, s'était très bien comporté en Amérique, où il s'était attiré un honneur infini, et le soutenait par sa modestie. J'accrochai une bonne demi-heure de

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



conversation avec lui. Il m'écouta avec déférence, chose bien rare alors, et m'assura que j'étais dans le vrai pour les Américains. J'appuyais pour qu'on les aidât d'argent et plus réellement, et nous fûmes bien d'accord. On assurait qu'il allait repartir avec le détachement qu'on assemblait à Lorient. Il n'en convenait pas, mais paraissait le désirer fort. En général, il était attachant par un ton bien différent des autres.

Son exemple avait animé un fils du maréchal de Mouchy, et d'autres étaient allés s'embarquer. On sut, dans la suite, qu'il avait été question de ce départ, mais que cela avait changé.

Dans ce temps, on apprit que M. de la Motte-Picquet était, enfin, parti tout à fait de Brest et Berthaume. Le 3 mai, il alla prendre un convoi vers Rochefort.

Quelques jours après, M. de Sartines m'ayant écrit la lettre la plus obligeante, où il paraissait désirer savoir ma façon de penser, je lui répondis en lui envoyant un petit mémoire qui rendait raison de l'état où je croyais les choses.

Tome 4, p. 178

17 mai 1779

Le 17 mai, je passai une journée d'astronome qui m'y remit en goût. M. Menier vint dîner. Mon grand télescope se trouva très bon, et M. l'abbé Clouet était, peut-être, le meilleur observateur de Paris. Le soir, pour en profiter, nous vîmes au mieux, et chose assez rare à voir à la fois, Saturne, Mars, Jupiter. Mon télescope fit si bon effet, que je vis nettement trois des satellites de Saturne, chose difficile. Je crus voir une bande dans Mars ; l'anneau débordait alors Saturne, l'observation fut belle.

Tome 4, p. 193-194

Circa janvier 1780

En revenant, le soir, à Paris, je reçus une grande lettre en anglais du fameux M. Dalrymple, que mon fils me lut en français, et qui ajoutait peu au détail ci-dessus, si ce n'est que M. Cook, avait touché, comme il l'avait promis à M. Borda, à l'île découverte par M. de Kerguelen, qu'il avait trouvée absolument déserte et dépourvue de tout, même d'arbrisseaux comme on nous l'avait dit et n'y ayant que les grandes herbes ou glaïeuls des terres désertes, qui ne sont garnies que par ce qu'y portent les hommes, les oiseaux ou quelque chose, et n'ont rien d'elles-mêmes que ces herbes dont la graine fine est portée partout par le vent.

De là, il avait passé devant Diémen, avait rafraîchi, à l'ordinaire, à Baie Charlotte, de là à Taïti et aux îles des Amis et autres voisines.

Puis, étant passé dans l'hémisphère septentrional, il avait découvert de nouvelles îles, ou celles dont les Espagnols tenaient la connaissance cachée ; il avait cherché à longer l'Amérique, ce qui est impossible, le vent régnant, passé le 40^e degré, chassant en côte. Il avait abordé en trois endroits sans pouvoir côtoyer, ce qui me fait juger, comme j'ai toujours fait, qu'on ne le pourra pas. Enfin, parvenu aux glaces, à l'endroit que j'ai rapporté plus haut, il s'était attaché à détailler les îles Alléoutes découvertes par les Russes, et, étant revenu passer l'hiver dans les îles chaudes, il avait péri et son second avait été au Kamtchatka, d'où il écrivait lui-même tout ceci à M. Dalrymple, du 8 juin

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



1779, et allait continuer à reconnaître et fixer les îles d'entre l'Asie et l'Amérique. J'appris aussi que M. Cook avait trouvé des îles à muscades et en comptait rapporter et en planter à Taïti, ce que M. Clerk pourra effectuer.

Les îles qu'il a découvertes dans la mer du Sud sont, sans doute, très connues des Espagnols, car elles sont sur le chemin des galions de Manille. C'est dans une de ces îles, un peu à l'ouest de celle connue sous le nom de Mendona, qu'il fut tué, pour ainsi dire, au lit d'honneur, au milieu de la mer du Sud, et ayant tout découvert et fixé juste.

Tome 4, p. 216-217

Circa avril 1780

De ce voyage, le 21 avril, m'étant levé très matin [sic], j'allai, dans ma voiture, à la Ménagerie et à Trianon, en amateur : la Ménagerie me faisait toujours plaisir ; sa distribution est au mieux, la volière des oiseaux aquatiques, très bien. J'examinais toujours, avec le plus grand plaisir, le rhinocéros très grandi et le seul qui fût en Europe. Ses gros replis étant écaillés, quand il déchire sa peau dans les bois, il n'est pas étonnant qu'on l'ait dépeint couvert de cuirasses et d'écaillés, les rhinocéros sauvages devant paraître tels.

L'éléphant, quoique femelle, était de la grande espèce, ayant sept pieds et demi de haut. On le laissait se promener seul, de grand matin, dans le parc. Je vis encore faire à sa trompe des choses qu'on ne peut presque croire en les voyant.

Le vieux pélican, de plus de trente-cinq ans, est très remarquable ; le reste est ordinaire.

De là, étant remonté en voiture, je vis une jolie faisanderie et, prenant par le parc, j'arrêtai avec surprise au milieu du bout du canal. Je n'y avais pas passé depuis tous les arbres abattus et qui étaient grands et superbes. C'était comme un autre monde qui me fit bien soupirer sur le peu de durée des choses. De là, j'allai au grand Trianon : on venait de raccommoder, comme à neuf, le bâtiment. C'est le plus riche et charmant morceau d'architecture du monde. Tous les marbres étaient comme sortant des mains de Louis XIV. La vue de l'entrée de la cour est admirable. Le reste n'y répond pas.

J'allais ensuite, chez mon ami Richard, au petit Trianon, cédé alors à la Reine. Je n'y avais pas été depuis l'avant veille de la mort du Roi, où j'en avais été prendre congé, le cœur si gros. Richard et son fils me menèrent, et je crus être fou ou rêver, de trouver à la place de la grande serre chaude (qui était la plus savante et chère de l'Europe), des montagnes assez liantes, un grand rocher et une rivière. Jamais deux arpents de terre n'ont tant changé de forme, ni coûté tant d'argent.

La Reine y faisait faire un grand jardin anglais du plus grand genre, et ayant de grandes beautés, quoiqu'il me paraissait choquant qu'on y mêlât ensemble tout le ton grec avec le ton chinois. A cela près, la grande montagne, des fontaines, le superbe palais de l'Amour, en rotonde, de la plus riche architecture grecque, et des parties de gazons, sont au mieux. Les ponts, le rocher et quelques parties me parurent manquées. C'était un genre mêlé auquel les amateurs de jardins anglais auront peine à se prêter.

Tome 4, p. 244

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Circa février 1782

Dès mon arrivée, j'avais vu le livre, qui parut alors, du troisième et dernier voyage du célèbre Cook : c'était la traduction d'un petit livre anglais donné furtivement par un cadet qui était sur le deuxième navire. Comme il ne disait pas toujours du bien de M. Cook, on chercha à le dénigrer en Angleterre pour faire valoir la superbe et grande relation qui, par le nombre des belles planches, ne devait paraître que dans deux ans, mais la candeur et la vérité perçaient dans cet ouvrage, et sa carte s'accordait à ce qu'on m'avait envoyé, ainsi qu'une charmante que fit Buache, et qui ne laissait rien à désirer. Je l'attachai à la mienne, de façon que cela donnait le plus bel ensemble de toutes les découvertes de M. Cook. On m'en parla beaucoup, sachant que c'était ma partie. Je donnai cela à M. de Castries avec qui et chez qui (ce à quoi je ne m'attendais pas) je fus au mieux, et tout cela m'amusa et me fit valoir.

Tome 4, p. 244-245

Circa février-mars 1782

Quelques jours après, à ce sujet, je fis mon superbe mémoire sur le Passage du Nord, propre à terminer cette question. C'est le 13 mars que M. de Condorcet, Secrétaire perpétuel de l'Académie, le lut à l'Académie des Sciences ; le 4 mars, il m'en remit le rapport.

La gelée prit le 10 février, dimanche gras, où on commença à emplir les glacières, et se soutint de sorte que, le 15, elle était de 6 à 7 degrés. Le 17, la rivière avait pris en entier, entre les ponts ; j'y menai mes petits-fils comme à une chose très rare pour pareil jour. Mais, ce jour-là, la gelée diminua beaucoup et, deux jours après, un dégel doux et continu amena le printemps.

[...]

Tome 4, p. 258

Circa mai 1782

Avant le spectacle, tout le monde, en gala, lui fut présenté à son appartement, à Versailles, où il [le comte du Nord] recevait, mais retournait coucher à Paris, où il ne recevait pas, pour être plus libre, tout mieux voir en particulier.

Je lui dis que j'étais en correspondance avec leur fameux M. Pallas, savant distingué de leur académie, sur quoi il m'accueillit fort, ce qui m'occasionna de lui remettre mon mémoire imprimé sur le Passage par le Nord, qui avait été très approuvé de l'Académie, et faisait alors du bruit.

Tome 4, p. 260-262

Circa mai 1782

Avant ma rude course du Berry, et vers le 10 février, j'avais fait un important mémoire pour décider la question sur le passage du Nord, Voici ce qui m'y engagea :

Le Roi, l'hiver de devant, m'avait demandé si ce passage existait, ou non. Je lui avais répondu que Sa Majesté était trop forte en géographie pour ne pas savoir qu'il n'y en avait pas, et, en effet, le Roi est des plus instruits sur cette partie, ainsi que sur ce qui regarde la navigation. Il me répondit qu'en effet, depuis qu'il avait lu le voyage de M. Phipps, il voyait bien qu'il n'y en avait pas.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



En arrivant à Paris, il me vint un mémoire de M. Engel, ce Suisse qui, depuis quarante ans, n'en veut pas démordre, et donne des mémoires si spécieux, là-dessus, que M. de La Lande le faisait beaucoup valoir dans le Journal des Savants, ce qui trompait le public. Cela m'impatienta et, me rappelant ce que le Roi m'en avait dit, ayant travaillé si à fond vingt ans sur cet objet, je ne pus résister à prendre la plume et, en quatre nuits, je fis ce mémoire qui était le précis de mes grands ouvrages à ce sujet, et où je fus aise de trouver l'occasion de placer mes observations physiques et sur les glaces, propres à éclaircir tout ce qui concerne les pôles, que le fameux M. d'Anville disait être comme mon pays familial.

L'ayant repassé, mon bon copiste me disant que je ne pouvais refuser de donner cela, je le portai à M. de Condorcet, secrétaire de l'Académie des Sciences, qui le lut à cette compagnie, qui l'approuva et nomma des commissaires, d'où résulta un bel extrait de l'Académie. Un bon imprimeur, réellement habile, me l'ayant demandé, je le lui cédaï, avec l'extrait de l'Académie et il l'imprima pendant mon voyage de Berry.

Au retour, je le trouvai très bien pour la partie typographique. On en donna à l'Académie et aux principaux savants, et il eut une réussite complète. Il paraît que j'ai résolu cette question de façon qu'on n'y reviendra plus. Mais c'est surtout pour les observations physiques qu'il est important ; le Roi le lut avec plaisir.

Cela me remit en connaissance avec bien des savants, ce qui me faisait grand plaisir. Si j'en avais eu le temps, ç'aurait été mon goût, et cela me tenta bien de reprendre mes grands ouvrages, que j'étais si fâché d'avoir comme abandonnés.

A ce sujet, je revis la Sorbonne où La Science pleurant la mort du cardinal de Richelieu est un si beau morceau. Je vis la bibliothèque de Sainte-Geneviève, fort embellie. J'entrai, pour la première fois depuis quarante-sept ans que j'en étais sorti, dans l'ancien collège des Jésuites, alors collège de tous les boursiers de l'Université, et ce ne fut pas sans sensibilité que je reconnus les fenêtres de ma chambre. Qui m'eût dit, alors, que les Jésuites seraient détruits, m'eût paru dire la chose impossible !

Il faut avouer qu'il y a, à Paris, de superbes établissements et de grandes ressources pour l'instruction la plus étendue, et gratuitement. Une bourse à ce collège, l'excellent Collège royal, avec les meilleurs maîtres en tout genre, l'Université, les Bibliothèques publiques, des cours gratuits de toute espèce : si l'on entrait dans tous ces détails trop ignorés, on serait frappé de voir qu'on peut, sans qu'il en coûte rien, parvenir aux connaissances les plus étendues. Mais avec cela, remarque terrible, qui n'a rien du tout ne peut rien, car il faut vivre, et, pour cela, il faut, à un enfant de province ou à un étranger, une pension de cinq à six cents livres, au moins, pour vivre à Paris. Pour tout le reste qui regarde l'instruction, on peut l'y avoir gratis. Ce seraient les fils de bourgeois de Paris qui pourraient suivre cela, et il y en a quelques-uns, à chaque instruction, mais la science ne nourrit pas le corps, et il faut faire quelque chose d'autre pour avoir de quoi vivre. C'est dommage, car, à le détailler, Paris offre des ressources complètes d'instruction.

Tome 4, p. 263

Circa juin 1782

De là, j'allai, en amateur, détailler encore une fois la Ménagerie. Tout compté, c'est la plus belle,

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs
de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



et le rhinocéros, ainsi que l'éléphant, très grandis tous deux, me firent grand plaisir. J'appris qu'en effet l'éléphant, quoique femelle, qui avait près de neuf pieds, ne pouvait plus se relever quand il se couchait, ce qui confirme ce qu'on avait cru une fable. Il reste appuyé contre les arbres.

De là, traversant le canal, j'allai visiter le nouveau Versailles si étendu, et ne rentrai qu'à la nuit, ayant, tant en carrosse qu'à pied, fait de charmantes promenades, qu'on ne sait pas assez admirer.

Le 8 juin, dès sept heures du matin, par un temps superbe, je me rendis, en carrosse, à Trianon, et je jouis bien, avec MM. Richard, père et fils, les plus habiles botanistes en arbustes et arbres. C'est là qu'on en peut voir, déjà grande, une des riches collections, précieux reste des serres et recherches du feu Roi. Nous nous rappelâmes que c'était là où il prit sa maladie et où j'allai, le jour qu'il fut condamné des médecins, le regretter d'avance avec eux. Alors, le monde était bien changé : c'était, à la place des serres chaudes, le fameux rocher, et l'Anglais, et la Chine partout. Il y a de très beaux morceaux, surtout la rotonde, et un peu de tous les genres à choisir. C'était le surlendemain de la belle illumination que la Reine avait donnée au comte du Nord, fête du plus grand goût.

Tome 4, p. 269

Circa janvier 1783

Je me redonnai en entier à la suite de l'arrangement de mon cabinet, où Emmanuel, avec son zèle et son courage, ordinaires, me servit beaucoup. Tout, quoique encore par terre, fut bien mis en ordre de matière, et je travaillai avec tant d'assiduité que je pris, enfin, mon parti pour ma grande Histoire naturelle, et que, le 30 janvier 1783, j'en donnai le premier volume à relier. Je préparai le deuxième, et je vis que j'en pouvais donner un par semaine, et l'avoir fini et sec.

Comme cela paraissait devoir faire six tomes in-folio, c'était pour six semaines, hors que les derniers étant moins complets, j'y mis plus de temps. Le tout relié, partie en copie au propre, partie mes brouillons corrigés, cela devait faire au moins un ensemble assuré, et, si je n'y pouvais plus travailler, je pouvais faire copier et relier tome à tome. Ainsi ce grand et réellement important ouvrage ayant, par la suite, des copies reliées en divers endroits, pouvait n'être pas perdu. C'était un grand coup que je n'espérais plus faire !

Tome 4, p. 274

Circa mars 1783

C'est vers le 18 mars que je terminai tout à fait l'arrangement des pièces et matériaux, et de tout mon ouvrage d'Histoire naturelle, où pendant dix ans, de 1766 à 1776, j'avais travaillé avec une ardeur étonnante, et bien amassé des matériaux, depuis. Un bon relieur me relia le tout en ordre, si bien que tout se pouvait lire de suite, et faire corps comme cela, et qu'il ne restait plus qu'à faire copier au net, mais ces manuscrits-là, en originaux, faisaient déjà une suite en règle. Cela forma neuf très gros volumes in-folio, et, je crois, un ouvrage précieux et immense. Le 18 mars, je donnai à M. Dupin le premier tome à recopier au propre.

Tome 4, p. 306-320

Circa août-septembre 1783

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



DÉCOUVERTE DE MM. DE MONTGOLFIER.

Ce soir-là 30 septembre, nous fîmes l'expérience de remplir plusieurs bouteilles d'air inflammable de marais. Nous l'allumâmes à mesure, puis nous en emportâmes. J'étais porté à ces expériences par celle de la découverte de MM. de Montgolfier, la plus belle du siècle, qui m'occupa extrêmement et me remit à la physique. Cela demanderait un détail immense.

Ce fut le 30 août que je commençai à entendre parler, par le journal de Paris du 27, de ces grandes découvertes et expériences-là.

MM. de Montgolfier, deux frères très savants, à la tête de la fameuse papeterie d'Annonay, vers Lyon, qui leur fait tant d'honneur, raisonnant ensemble des expériences de Boyle sur les diverses pesanteurs des différents airs, imaginèrent que cette différence, devenant plus sensible en grand, par le déplacement d'une plus grande étendue d'air plus lourd par un air plus léger qui devait le surmonter, s'échauffèrent sur cette belle idée et eurent, pour la première fois, le courage de la mettre en pratique.

Ils cherchèrent les airs les plus légers et sans dépense. Ayant imaginé la fumée de paille mouillée et de poils brûlés, ils firent des épreuves. Ils y sacrifièrent une pièce de taffetas qui leur était venue pour des doublures d'habit, se mirent à la coudre, la tenant serrée, y firent entrer leur gaz ou fumée. Enfin, jour mémorable, étant à Annonay, très occupés de leurs épreuves, le 5 juin 1783, la machine, en partie remplie de ce nouvel air, leur échappa des mains et va se fixer au plancher.

Qu'on se retrace, si l'on peut, la joie qu'ils durent ressentir ! On ne peut guère la comparer qu'à celle de Christophe Colomb qui, à la veille d'être obligé d'abandonner sa belle entreprise, aperçoit, le premier, une petite lumière, à laquelle nous devons la connaissance de l'Amérique ; ou à celle de Copernic quand, de son temps, on découvrit les lunettes d'approche pour prouver son système.

De là, tout de suite, ils éprouvent à l'air : même réussite. Ils travaillent avec ardeur à de plus grands en toile, garnis de papier collé. Enfin, le 5 juin, ils élèvent deux fois de grands ballons, devant tout le monde, et en envoient le procès-verbal à l'Académie des Sciences qui les pria de venir à Paris, répéter cette expérience à ses frais. A peine cela est-il connu et répandu dans les journaux, que tous les physiciens s'échauffent l'imagination, voient déjà les voyages par l'air plus faciles que sur mer, et qu'on s'empresse d'en faire des épreuves. MM. Charles et Robert, physiciens, y travaillent, une souscription nombreuse du café appelé le Caveau, au Palais-Royal, s'y joint, on se dispute, chacun veut avoir la gloire, enfin on fait au mieux, et à grands frais, un globe de douze pieds de diamètre, de taffetas enduit de gomme élastique et rempli de l'air inflammable six à sept fois plus léger que l'air, tiré de l'effervescence de la limaille avec l'acide vitriolique. C'était aller, tout d'abord, à peu près, à ce qu'il y avait de plus parfait.

Aussi, malgré la pluie et l'orage, devant presque tout Paris, au Champ-de-Mars, le 27 août 1783, on lâche ce globe qui s'enlève comme un trait jusqu'à cinq cents toises au moins, perce la nuée, se voit encore au-delà quand elle se dissipe, enfin s'élève à perte de vue et ne retombe qu'à cinq lieues de là. Cette réussite, complète malgré le plus mauvais temps et tous les obstacles, enchantait tous les spectateurs.

On comprend bien que les amateurs ne s'en échauffèrent que davantage. On fit plusieurs

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



expériences en petit, on vendit des globes et de l'air, et tout réussit.

Cependant, M. de Montgolfier travaillait au sien pour l'Académie. Le Roi et la Reine ayant voulu voir cette singulière épreuve, on l'apporte à Versailles, il se prépare dans l'avant cour, devant un monde étonnant. Il faisait beau : sa machine de 600 aunes de toile garnie de papier collé en forme de tente à la turque, de 60 pieds de haut sur 40 de large, est remplie de son gaz de paille brûlée, en dix minutes. On y suspend une cage avec un mouton, un canard et un coq, on coupe les cordes, et cette grande machine s'élève majestueusement, va passer par-dessus la chapelle, et le vent l'emporte à une demi lieue de là, où elle tombe doucement, et où on trouve les animaux en bonne santé : le Roi fit mettre à la Ménagerie le mouton, pour conserver le premier animal qui a ouvert la route des airs.

De là, tout le monde s'empresse à donner des idées et à préparer de nouvelles expériences. Beaucoup de globes d'environ six pieds de diamètre, réussirent. Un, avec transparent, à la fête du duc de Crillon, reste onze heures en l'air, un autre va à six lieues. Mais le décisif fut l'expérience que M. de Montgolfier préparait dans des jardins, au faubourg SaintAntoine, à ses frais, et pour examiner tout l'effet de son invention, qui n'est pas seulement admirable par la découverte, mais surtout de l'avoir tout de suite imaginée en grand, et d'avoir trouvé un gaz pratique et point cher.

Ce fut le 15 octobre qu'ou je viens de dire et devant un monde prodigieux, un homme s'éleva en l'air pour la première fois. Ce fut M. Pilâtre de Rozier, physicien, qui en mérita l'honneur par le zèle qu'il montra toujours pour cette découverte. Le 17, M. de Rozier y remonte avec un réchaud à faire du gaz, et se relève d'un arbre par lui-même. Enfin, le 19 novembre, dimanche, beau temps calme, devant plus de deux mille âmes, M. de Rozier s'élève quatre fois différentes, les deux dernières avec un compagnon. Ainsi deux et trois hommes se tinrent en l'air à au moins 300 pieds de hauteur, retenus par des cordes, la machine pesant 1000 livres, la galerie 500, le tout ayant 70 pieds de hauteur, sur 45 de large, rempli de son gaz en cinq minutes, et à sa volonté. Deux fois il frise la terre et se relève en faisant du gaz. Ainsi, point de risque à descendre. Voilà une réussite complète, et deux et trois hommes élevés et soutenus à volonté dans l'air, chose, jusque-là, absolument impossible !

Je fis venir aussi de ces ballons de Paris, et M. Mouron, bon physicien, s'en étant bien servi, tout le commencement d'octobre, je m'amusai extrêmement à enlever de ces globes-là devant tout le monde, à enflammer, en versant de l'eau dessus, de l'air des marais que nous prenions au mieux, et à détonner l'air de limaille avec l'acide vitriolique, toutes expériences très neuves et très frappantes, qui nous amusèrent fort, ainsi que de lire et bien étudier les livres de M. Sigaud de Lafond que j'ai cités, et tout ce qui se fit et s'écrivit à ce sujet, qui occupait tout le monde avec d'autant plus de raison que voilà, à peu près, la première vraie découverte faite par des Français, et, après l'électricité, la plus grande du siècle. Il me parut, d'après l'expérience, que l'embarras était la prompte perte de cet air subtil dont je trouvai une échelle graduée, qui fait que les machines ne peuvent rester longtemps en l'air, mais elles avaient l'avantage de descendre doucement et sans risque, et, au long temps près, on remédiait aux difficultés.

M. Franklin, auteur de la découverte de l'électricité du tonnerre, dit, au sujet de ces globes, qu'on appela aérostatiques : "C'est un enfant ! Peut-être ne sera-t-il que peu de chose, peut-être aura-t-il beaucoup d'esprit ! Il faut voir à compléter son éducation !" Mais les hommes enlevés, comme j'ai

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



dit, par M. de Montgolfier, du 15 au 19 octobre 1783, commençaient à fixer l'enfant d'esprit.

Les détails se succédant, j'écrivis une lettre, peut-être importante, le 17 octobre, à M. de Montgolfier, que je rapporterai, avec sa réponse, dans la suite.

Le Journal de Paris du 26 octobre nous donna un article si curieux, que je le fis imprimer séparément à Calais et à Valenciennes, et répandre partout. Cela en valait d'autant plus la peine, que je donnai à dîner, ce jour-là, à un monsieur qui était témoin, et que l'habile M. Dagelet me manda le détail en savant, d'où je vis que les deux hommes avaient été élevés, et sans risques ni peine, à deux cents pieds au-dessus de Montmartre, et descendus de même.

Ainsi, de mon vivant, on a fixé le système de Newton, M. Franklin a conduit le tonnerre, on a découvert les longitudes, les marées, M. Cook a parachevé, la connaissance du globe dont on ne connaissait guère que moitié, on a trouvé les airs factices qui faisaient partie des corps, et on a analysé. La chimie et les hautes sciences se sont éclaircies et prouvées, etc. Enfin, voilà des hommes élevés dans l'air à de grandes hauteurs, ce qu'assurément on aurait juré impossible, il y a un an, sans compter tout ce qu'on perfectionna !

J'ai dit que, le 28 octobre, j'avais fait, pour le journal, un mémoire sur l'invention de MM. de Montgolfier : je le fis imprimer à Calais. Pendant une quinzaine de jours, on ne parla que de cet objet, qui m'occupa beaucoup.

Le 2 novembre, donnant à dîner à M. de Thiboutot, maréchal de camp d'artillerie, je donnai à tout le monde le spectacle de remplir, avec de la limaille et de l'acide vitriolique, un petit globe d'un pied que j'avais fait venir de Paris. Nous le lâchâmes à près de cinq heures du soir. On le perdit de vue fort haut vers l'Angleterre. Les Affiches de Picardie le rapportaient, au vrai, de cette sorte :

Hier, vers cinq heures du soir, le maréchal de Croÿ a fait lâcher, devant beaucoup de monde qui désirait en voir l'expérience, un petit globe aérostatique vers l'Angleterre, qui doit y avoir été bientôt rendu, à en juger par la hauteur où il s'est élevé et par la vitesse avec laquelle il allait, quand on l'a perdu de vue.

Cela fit un singulier mouvement ; toute la ville courait, se culbutant, les têtes en l'air en y suivant de vue le globe qui enfla, à deux cents pieds de haut, la couche d'air et le vent médiocre qui le menait pourtant vers l'Angleterre, entre Douvres et la dune, d'une telle vitesse à y être rendu en une demi-heure. Si le vent ne lui a pas manqué, et qu'il ait continué de même, ce sera le premier corps terrestre qui n'y aura pas été par eau. M. Mouron et son fils, qui faisaient très bien les expériences, la donnèrent aussi : l'inflammation de l'air par l'eau et la détonation, et tout réussit.

Voici, maintenant, la lettre que j'ai dit que j'écrivis à M. de Montgolfier, et ensuite sa curieuse réponse :

De Calais, le 28 octobre 1783.

Permettez-moi, Monsieur, en qualité d'amateur de physique, de vous faire mon sincère compliment sur votre admirable découverte et son entière réussite.

La découverte par elle-même est admirable, mais surtout d'avoir tout de suite osé essayer en grand, seule façon de réussir à de grands effets, la matière étant si légère qu'il faut une grande

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



étendue et un grand volume de déplacement pour faire effet, et surtout d'avoir trouvé tout de suite un gaz pratique et peu cher qui, seul, peut remplir un grand espace en peu de temps.

Je viens de lire avec grande joie vos épreuves du 15, du 17 et surtout du 19 de ce mois d'octobre, et voilà, enfin, deux et trois hommes enlevés à volonté dans l'air, sans risque ni peine. Voilà sûrement ce qu'on avait cru n'être jamais possible !

J'ai fait venir de petits globes, je les ai fait enlever avec l'air de limaille et d'acide vitriolique. L'air même des marais et autres inflammables font quelque effet, mais tout cela est trop cher et difficile : c'est à votre gaz ou ceux qui y ressembleront qu'on devra la réussite.

En laissant pendre une ficelle ou un fil, en la graduant et pesant, j'ai coupé pouce par pouce, et fait remonter à chaque fois, et, prenant garde au temps, cela m'a donné une échelle de perdition d'une proportion pour le temps fort accélérée, dès que la déperdition va en augmentant.

J'ai vu, de là, qu'en changeant le fond, à peu près comme dans la gravure du petit livre de Considérations, chez Lejay, assez bien imaginé pour le bas, si c'était au-dessous de votre grande machine, et que ce fussent quatre petites barres de fer, au lieu de courroies, pour n'être pas écrasé dessous, on pourrait d'abord lester, puis jeter en bas des boulets, à mesure, ce qui soutiendrait encore, à la descente.

Mais, comme il ne reste que de refournir le gaz pour se soutenir plus longtemps, et que vous en êtes déjà venu à bout le 19, j'ai à vous prier instamment de voir divers fourneaux de tôle que j'ai vus à Paris chez des marchands, pour échauffer en peu de temps et de dépenses. J'en ai vu qu'on échauffe avec des graines peu dispendieuses et peu pesantes, et d'une belle flamme. Il faudrait comme un tube d'alambic qui allât, je crois, en haut, et qui, en retour, chassât l'air naturel ; de grands chapiteaux en spirale pour couper la flamme et en ôter le risque, et je suis persuadé qu'avec tout cela, et dans ce goût-là, vous trouverez mieux que personne le moyen d'entretenir, au moins une heure, ce fourneau, à la réformation d'un gaz suffisant.

La descente sans risque étant trouvée, la réussite du voyage sera sûre, en reformant du gaz, mais les tourbillons de vent étant toujours le plus à craindre, il est à souhaiter qu'on n'essaye en liberté qu'en temps très fait, et d'un vent modéré, et bien lesté, sans quoi un remous de vent ferait renverser.

Si j'ai le bonheur de vous voir, cet hiver, en janvier et février, je crois pouvoir vous proposer bien des moyens d'utilité, et, outre ceux qui sont connus, faisant couler la machine (mise du bon côté pour le vent) le long d'une corde, par un anneau avec poulie, on pourrait porter des vivres et des matériaux à des hauteurs inaccessibles, remplacer les grues, les manœuvres, etc., dans une tour creuse, aider les pompes à feu ; enfin, on en trouvera assez pour vous admirer, et c'est dans ce sentiment-là que j'ai l'honneur d'être votre, etc. Signé : LE MARÉCHAL DUC DE CROÿ, commandant en Picardie, à Calais.

P. -S. - L'Académie et la Cour devraient donner à cela un peu plus d'authenticité, au lieu de laisser imprimer des misères qui nous font tort chez l'étranger. Sur cela, vous pouvez montrer ma lettre au ministre et à M. le Noir.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs
de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Réponse

De Paris, à l'Archevêché, le 9 novembre 1783.

Monsieur le Maréchal,

J'ai reçu avec reconnaissance les nouvelles vues dont vous avez bien voulu prendre la peine de me faire part. Je n'ai pu encore en faire usage, pour mes affaires personnelles, mais je verrai, au premier moment de liberté, les fourneaux que vous avez eu la complaisance de m'indiquer, et je ne doute pas qu'on ne puisse en construire qui facilitent beaucoup la production du gaz igné qui déplace et raréfie l'air commun.

Le choix du combustible est aussi un objet à étudier, et qui peut beaucoup augmenter les effets. Nous venons d'en être convaincus dans un essai très en petit qu'a fait mon frère à Lyon : une livre de papier et une livre d'huile ont élevé, par leur combustion, une machine cube d'environ six pieds de côté, pendant vingt-deux minutes. Au bout de ce temps, on l'a perdue de vue, et on ignorait le lieu où elle est tombée et le temps qu'elle est restée dans l'air. Vous sentez combien une si petite machine a de désavantage, vu la grandeur de sa surface, relativement à son peu de capacité, et combien l'effet serait plus considérable en grand.

C'est sous ce seul point de vue, comme vous l'avez très bien vu, Monsieur, que cette découverte peut être utile, mais les essais, alors, devenant plus dispendieux, sont hors de la portée de la fortune des particuliers. Si l'intérêt que vous y témoignez peut déterminer le gouvernement à s'en occuper, je ne doute pas qu'on ne fasse des progrès rapides, tant pour perfectionner la chose en elle-même, que pour en faire des applications utiles, dont beaucoup n'ont point échappé à vos lumières.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir en profiter en ayant l'honneur de vous aller faire ma cour, lorsque vous serez à Paris, mais il est temps que je me rende à mes affaires dont la suite de mes expériences m'a peut-être trop distrait pour le bien de mes intérêts.

J'ai remis à l'Académie des Sciences un mémoire sur les machines aérostatiques qu'elle rendra peut-être public: Je crois qu'il faut laisser circuler tous les petits pamphlets et les plaisanteries qui amusent le loisir de Paris : c'est le goût de la Nation, et les vouloir réprimer serait peut-être les multiplier.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Monsieur le Maréchal, votre, etc.

Signé : MONTGOLFIER.

On voit, par la première de ces lettres, que j'avais bien saisi le grand de l'ensemble de la découverte, qui est d'avoir éprouvé en grand, seule manière, comme il le dit, de faire effet, et d'avoir trouvé une matière commune et abondante pour le remplir. Et l'on voit, par la seconde, que M. de Montgolfier est un vrai savant, estimable à tous égards, ce qui se montre par la simplicité et par la candeur répandues dans sa lettre, qui me fit grand plaisir.

Mais ce qui est cruel, c'est que cette lettre ne montre que trop ce que j'avais prévu, savoir que le Roi et l'Académie n'en paraissent faire nul cas, comme il nous arrive de tout ce qui coûte de l'argent, et n'ayant point aidé, on voit, par la lettre, que M. de Montgolfier se retirait peu content, et peut-

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



être presque ruiné pour avoir fait une belle découverte ! C'est ce que j'ai vu arriver si souvent avec douleur. On voit qu'il m'abandonnait, pour ainsi dire, la besogne, s'en rapportant à mon crédit. Et l'on se moquerait peut-être de moi, si je m'en mêlais ! Comment faire quelque chose de bon, en France ?

Cependant on voit aussi, par la lettre, que M. de Montgolfier approuvait toutes mes réflexions, et qu'on aurait pu en tirer grand parti. J'ai donné, à ce sujet, dans un cahier de détail, le dessin et tous les moyens de perfectionner cet objet, tel que l'inventeur les approuve. J'ai fait, aussi, un petit mémoire imprimé, daté de Calais le 28 octobre, par où je réfute les objections et donne une liste considérable des utilités réelles.

On voit donc que, grâce à l'abandon de M. de Montgolfier par le Roi et l'Académie, je ne pouvais plus suivre cet objet.

Quelques jours après, je trouvai, dans le Journal de Paris, mes observations sur l'invention de MM. de Montgolfier, mises au mieux et au plus fort, en forme de lettres. Cela fut donc prodigieusement répandu et parut bien prendre, malgré la force presque outrée des reproches à la Nation qui auraient dû plutôt tomber, si je l'avais pu, sur le Roi et l'Académie.

M. le marquis d'Arlandes, qui s'était élevé avec M. Pilâtre de Rozier le 19, proposa d'en faire l'expérience en liberté devant le petit Dauphin, à la Meute, et pour sa gouvernante la duchesse de Polignac, la grande amie de la Reine. En trois jours tout fut prêt. Le Journal de Paris a donné le procès-verbal de cette étonnante opération. On y voit que, par cette nouvelle route, ils longèrent et traversèrent la rivière, le dessus des plus grands dômes et des maisons de Paris, les monticules, enfin que rien n'arrêta plus, sur la croûte de la terre.

Trois jours après, M. le marquis d'Arlandes donna, dans le journal de Paris, le détail le plus vrai, le plus curieux, et qui rend l'opération comme si on l'avait faite soi-même. Il faut le lire dans le Journal. Cela, avec ce qui précède, ne laisse rien à désirer sur cette opération.

M. de Montgolfier eut l'attention de m'envoyer d'abord le procès-verbal. C'était M. de Rozier qui avait fait tout l'ouvrage en brûlant vivement de la paille. Chaque botte bien enflammée élevait de cent pieds. Mais M. de Montgolfier, dans sa lettre, paraissait mécontent de ce que M. le marquis d'Arlandes n'avait pas secondé M. de Rozier, et avait voulu descendre trop tôt. D'ailleurs, il paraissait toujours mécontent et dérangé par cette dépense. Je lui fis voir, par ma lettre, que, pour la première opération en liberté, elle avait rempli tous les objets, qu'il avait toute la gloire, qu'il avait été très heureux qu'on eût fait le procès-verbal le même jour, si bien constaté ; qu'il avait, le premier, inventé, exécuté devant le Roi avec des animaux, et élevé des hommes retenus à la corde ; qu'enfin, toujours le premier, il les avait lâchés dans l'air. Ainsi, qu'on ne pouvait rien lui ôter, et qu'il ne devait qu'être flatté qu'on cherchât à perfectionner.

Ceci nous mène à d'autres opérations du même genre, mais avec de grandes différences.

J'ai dit, au commencement, que M. Charles, démonstrateur de physique, qui commençait une réputation et avait beaucoup d'ardeur, paraissait vouloir s'attirer l'honneur de l'invention.

La plupart des bons physiciens l'avaient faite. On la trouve au long dans le Père Galien, mais ce n'étaient que des imaginations vagues, sans exécution, et l'on devait toujours s'étonner qu'on n'eût pas osé l'entreprendre plus tôt, puisque l'on connaissait des différentes pesanteurs d'air. Quoi qu'il

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



en soit, MM. de Montgolfier l'avaient exécuté les premiers, à la célèbre expérience d'Annonay, le 5 juin, et ce n'était que le procès-verbal de cette étonnante opération qui avait mis M. Charles sur la voie.

Hors cela, il faut avouer que MM. Charles et Robert prirent des moyens tout différents, bien connus de M. de Montgolfier, mais qu'il n'avait point choisis pour la dépense et la difficulté, ce qui l'avait fait revenir à la simple fumée.

M. Charles poussa tout de suite à la perfection son opération du Champ-de-Mars, en prenant le bon taffetas, la gomme élastique et le gaz du fer. Par ce moyen, il faut avouer que son opération était plus solide, celle de M. de Montgolfier manquant un peu de ce côté-là, mais aussi beaucoup plus chère et difficile à remplir. Cela fit donc comme deux sectes rivales qui partagèrent les esprits.

MM. Charles et Robert ne s'endormaient pas avec leurs amis ; ils firent une machine de plus de 15000 francs, et annoncèrent qu'ils partiraient en liberté avec elle.

Ce grand jour eut lieu le 1^{er} décembre, et fut un des plus beaux spectacles qu'on n'ait jamais vus. La machine était posée sur le grand bassin du parterre des Tuileries.

Qu'on s'imagine la belle façade, et ces combles, et ce beau jardin rempli du plus beau monde, les deux bords de la rivière, la place Louis XV, le Cours et, au loin, les environs remplis d'une telle foule que mon fils, qui m'en envoya le meilleur dessin de sa main, et le meilleur détail, me marquait que c'était pour cette fois qu'on pouvait dire que tout Paris y était, et, heureusement, il fit beau temps.

Dans ce bassin à sec des Tuileries, étaient environ douze tonneaux fournissant à la machine le gaz de fer, par la fermentation de l'acide vitriolique. Le globe avait la plus belle forme, ainsi que le char qu'il enlevait. Le globe, presque rond, avait 26 pieds de diamètre. Sa partie supérieure, entourée d'un filet, soutenait par ses cordes, à 9 pieds au-dessous, un char de 8 pieds de long, très décoré. Le globe, partagé par un grand nombre de fuseaux, était éclatant, en couleur de rose et or alternant.

MM. Charles et Robert cadet montèrent dans le char et partirent dans l'air à 1 h. 40 minutes, à l'enthousiasme de tout Paris. Ils s'élevèrent assez haut, le soleil l'éclairant, faisant le plus superbe effet dont jamais char triomphal avait approché. Le vent donnant vers la basse Normandie, il suivit à peu près la ligne du Cours, un peu plus au nord, et, passant sur la multitude qui était à la place de Louis XV, ils jetèrent, pour faire honneur, leur pavillon qui, zigzaguant dans l'air, fit trembler tout le monde croyant que c'étaient eux qui dégringolaient. On les suivit longtemps de vue, avec les plus vives acclamations, et, enfin, on les perdit dans l'espace.

Peu après, on les vit passer de Pontoise, deux lieues au nord, tenant la ligne horizontale et allant le train des nuées. Ayant fait environ 9 lieues, ils se rabaisèrent, choisirent une belle place, et, devant M. le duc de Chartres et M. le duc de Fitz-James qui les avaient suivis à vue sur des chevaux de course anglais, ils planèrent à volonté le long de la prairie et mirent à terre si doucement qu'on ne s'apercevait pas qu'on y eût touché, et ils en sortirent plus aisément qu'on ne fait d'un vaisseau à quai !

Voilà, assurément, une bien complète et glorieuse réussite pour être, suivant ce moyen, le premier début. Peut-être, dans dix ans, cela paraîtra-t-il si commun qu'on n'y fera plus attention, mais qu'on se rappelle toujours si on l'aurait cru possible, il y a un an !

Ils prirent terre à trois heures trois quarts, dans le Vexin français, et à la prairie d'Hédouville, à

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



environ dix lieues de Paris, ayant fait environ quatre lieues par heure, mais le vent était modéré. Les curieux du voisinage qui accoururent, signèrent le procès-verbal, que M. le duc de Chartres et M. le duc de Fitz-James signèrent aussi.

Le vent étant tombé, au coucher du soleil, M. Charles, pour aller haut, s'éleva seul jusqu'à dix-sept cents toises, prouvées par le baromètre, de 28 pouces 4 lignes descendu à 18 pouces 10 lignes, chose étonnante, et le thermomètre, de 7 degrés et demi au-dessus de la glace, descendit à 5 degrés au-dessous. Ainsi, il avait été à la région de la grande gelée sans éprouver, dit-il, d'autre gêne que celle d'un beau froid sec. Le lendemain, ils étaient tous de retour à Paris, avec la machine dans le meilleur état.

Ne pouvant entrer dans un plus grand détail pour mes Mémoires, il faut conclure par dire que, dès le lendemain du retour de M. Charles, s'étant rencontré avec M. de Montgolfier au bel hôtel des Monnaies, au cours gratuit, et si couru, de M. Sage, ces deux espèces de rivaux firent la plus belle réconciliation, et l'empire des airs put s'accroître sans obstacles.

Le soir même, à une séance où ils furent appelés, ils reçurent, de l'Académie des Sciences, les plus grandes louanges. Le 6 décembre, le Roi donna à M. de Montgolfier la noblesse et le cordon de Saint-Michel, 2000 livres de pension à M. Charles, 1000 à MM. Robert, et 1000 à M. Pilâtre de Rozier, et tout fut au mieux.

Tome 4, p. 322-323

Circa février 1784

On a vu comme l'importante découverte de MM. de Montgolfier avait échauffé les esprits, depuis qu'on avait réellement vu quatre hommes en l'air. Le 19 janvier, on en vit sept à Lyon, dont le fils aîné du prince de Ligne, et M. de Montgolfier l'aîné, principal inventeur, puisque c'est lui qui eut la grande satisfaction de voir échapper le premier ballon de ses mains et de lâcher le premier en l'air. Ceci se fit à Avignon vers le 15 novembre. Ainsi, voilà le véritable début.

L'aîné resta à opérer à Lyon, et le second, avec qui j'étais en correspondance, à Paris. Dès le lendemain de mon arrivée, il vint me trouver, et je vis bientôt que, si on ne l'aidait pas, son moyen ne pourrait pas avoir de suite. Je travaillai plusieurs jours avec lui, et je m'aperçus que son moyen était uniquement la raréfaction et l'ascension de la flamme, au lieu que celui de M. Charles consistait dans les différences d'équilibre des airs ou gaz. M. de Montgolfier était si modeste et si timide que je vis que son moyen allait en rester là, l'Académie tirant pour elle les petits fonds que la Cour accordait pour des expériences de détail, de sorte que cela faisait comme une troisième tête à contenter, et je résolus d'en parler vivement à tous les ministres, ce que je fis à la Chandeleur, après laquelle je reprendrai cet objet

Le 7 février, M. de Montgolfier m'amena M. Pilâtre de Rozier, et j'eus la grande satisfaction de travailler deux heures avec l'inventeur et le premier voyageur aérien. Je pris les moyens pour les bien aider.

Tome 4, p. 325-326

Le dimanche 1^{er} février [1784], j'y mis tant d'art et de courage, qu'avec grand peine je pus aller à

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



la messe à la chapelle, et ensuite faire ma cour au Roi et à la Reine, mais pas à d'autres. Cette matinée, si dure par mon état, fut une des plus flatteuses de ma vie. Mon espèce de résurrection faisait effet. Tout le monde paraissait réellement aise de me revoir. Ayant été présenté dans le cabinet, le Roi, du ton le plus agréable, vint à moi les bras ouverts, et me dit : "Vous avez été bien malade, et on a été inquieté !"

De là, je courus chez la Reine, qui, venant à moi, de l'air le plus affable me dit : "Vous nous avez fait bien peur !" Et, comme je paraissais pénétré, elle ajouta : "Vous le méritiez bien !"

De retour dans le cabinet du Roi, je continuai d'être traité au mieux par tous les ministres, et, à une heure, je retournai chez moi, bien flatté et bien souffrant et dégoûté de la vie. Après mes petits plats d'herbes à l'eau, je retournai au café des ministres. J'entamai un peu avec M. de Ségur, mais il n'avait pas le temps, et je vis, pour la première fois, M. de Calonne en place. Comme je lui eus fait entendre qu'il fallait donner beaucoup plus à M. de Montgolfier il me dit que l'embarras était qu'on avait dit au Roi qu'avec 6000 livres on en sortirait, ce qui prenait la tournure de manquer.

J'allai, ensuite, entamer connaissance avec le fameux baron de Breteuil, qui jouera un grand rôle, pour lui parler au sujet de Montgolfier. Sur quoi il me dit qu'il avait, comme de raison, renvoyé tout à l'Académie, laquelle employait pour son compte et ses expériences particulières.

Tome 4, p. 328

Le 11 février [1784], j'eus une grande conférence avec le prince de ligne pour obtenir des finances pour que M. de Montgolfier pût continuer ses opérations. J'appris qu'il était convenu avec M. de Montgolfier l'aîné, de Lyon, d'y travailler en grand au mois de mai, à Beloeil, où il m'invita.

Tome 4, p. 329-338

Circa 26 février 1784

Je reviens à ma visite rue Taranne, où il me fallut du courage de toutes façons, cette matinée-là. Outre que je ne pouvais me soutenir, il me fallait garder le bonnet, les bottes fourrées et le plus grand accoutrement de malade, et, précisément j'y trouvai la plus belle et nombreuse compagnie.

J'eus le plaisir d'y rencontrer d'abord M. de Montgolfier, comme particulier, dans la foule, ce globe n'étant pas de sa façon, et de tout voir en donnant le bras à l'inventeur.

Tout le monde voulut bien m'aider. Blanchard me montra, d'abord, le globe d'étoffe gommée d'environ 26 pieds de diamètre, pareil, tant pour le globe que pour le gaz, au fameux qu'ont lâché MM. Charles et Robert. Le globe était garni de filets jusqu'à moitié, et, d'ailleurs, comme les autres. Le char pouvait avoir cinq pieds et pour deux places en vis-à-vis. Un bâton soutenait bien jusqu'au globe.

M. Blanchard, pour ne pas se séparer de ses anciennes idées, y avait mis tous ses anciens moyens.

Des deux côtés du char, en long, il y avait quatre grandes ailes en manière de feuilles de palmier, agissant en tous sens, qu'une mécanique en dedans, très adroite, faisait hausser, baisser et fermer à volonté et avec assez de force pour agiter beaucoup d'air. C'est par ce moyen qu'il espérait (le globe étant en stagnation dans un calme) pouvoir le conduire et même le hausser et baisser à volonté.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Entre le char et le globe, à deux pieds de ce dernier, était un très grand parasol de presque autant de diamètre que le globe, et fixé à l'arbre du milieu, et à deux pieds au-dessous du globe. Ce parasol était encore pour suivre ses anciennes idées et celles qu'il avait eues pour ne pas courir de risques en tombant.

Ce parasol se pliait comme les autres, à la moitié de son rayon, et alors déployait huit ou douze crochets renversés où, par un cercle d'environ trois pieds et demi de diamètre de nerfs de boeuf bien entendu, tenaient toutes les cordes du filet du globe, et on pouvait tout à coup le décrocher et en faire une affaire à part. Telle était cette curieuse pièce, qui pouvait fort bien réussir, mais qui serait bien fragile pour la tempête !

Comme, pour voir tout ceci, il fallait prendre un billet pour trois livres, et que la foule augmentait, on croyait bien qu'il remettrait et allongerait l'opération. Ils avaient publié le 28, et ils me dirent, alors, pour le 3 mars.

Le 27 février, ayant attendu que tout le monde partît, j'allai, avec mes deux petits-fils, à 2 heures et demie, chez M. Blanchard. Rien n'était si curieux, et on ne pouvait pas le mieux voir.

Au moyen des crochets qui étaient à la moitié du grand parasol et de celui qui était au bas du globe, les deux pièces étaient bien jointes ensemble, mais, en les décrochant, elles étaient tout à fait détachées. J'entrai, d'abord, dans le plus grand détail au sujet du char, qui était dans un cabinet, et tout détaché. J'ai appris que le char ne regardait que M. Blanchard, et tout le globe ne regardait que le petit moine.

Je conviens que, si le globe crevait, le parasol et les ailes, qui sont d'une mécanique curieuse, pourraient retarder la chute.

Je conviens aussi que, dans un grand calme où le globe, fixé en haut par son équilibre, serait presque immobile, toutes ces inventions-là peuvent le faire un peu agir, hausser, baisser et tourner, mais je trouvais le tout beaucoup trop fragile, le char ou trop lourd, ou pas assez lesté, enfin courant très grand risque, dans un tourbillon qui peut le faire pirouetter et renverser et mettre d'abord en pièces, toutes ces petites inventions trop délicates.

Il résultait de tout cela que, comme il n'avait jamais réussi et, toujours trompé, on croyait qu'il ne s'enlèverait jamais, et continuerait d'attraper en tirant, le plus longtemps qu'il pourrait, de ces billets de petits écus. Ils avaient déjà annoncé pour le 28, ensuite pour le 2 mars. Il fallait beaucoup de jour pour remplir le globe, chose aisée à manquer tout à fait, et on ne voyait encore aucuns préparatifs pour aller s'établir sur l'endroit dont il faisait encore un grand mystère. Le débordement, ce jour-là, fut à sa plus grande hauteur. Il alla, surtout le 4 mars, dans les fosses du boulingrin d'Ivry, à cinq pas en dedans de la grille et dans les carrés. Les bateaux passant par la plaine, il monta au Cours-la-Reine, sur le chemin de Versailles, quatre pieds sur le pavé entier du terrain devant les Invalides, et au quart, en bas de la pièce du Champ-de-Mars. En 1740, il était deux pieds plus haut. J'allai voir. Il y avait de superbes coups d'oeil.

Le 28 février, M. Blanchard laissa encore son globe en partie plein d'air naturel, pour attirer du monde, et les petits écus pleuvaient. Cependant, le temps pressait pour les préparatifs.

Le 29 février, je crus d'abord être un peu mieux, et je fis une charmante promenade. J'allai au bas des Invalides, où tout le monde courait pour voir la largeur de la rivière, ensuite traverser et faire ce

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



qu'on pouvait du tour du Champ-de-Mars. Enfin, on y était en pleins préparatifs, les grands arbres étaient dressés et la barrière mise.

Outre le beau coup d'œil de l'endroit et de ces préparatifs le soleil dora cette immensité d'eau, et la montagne vis-à-vis, si bien garnie, faisait un ensemble enchanteur. La rivière commença, alors, à descendre un peu, et ma plate-bande printanière était d'une beauté éclatante, mais elle remonta, ensuite au plus haut.

Le 1er mars 1784, j'étais, à 2 heures, sous la machine, seul, au moment intéressant où on la gonflait. Voici ce que je vis et appris : ce globe était tout pareil à celui de M. Charles. Il coûte dix mille livres, le gaz huit. On pourra avoir le gaz pour six mille, mais le tout ira toujours vers sept. D'ailleurs, il y a la solidité, et tout est, à peu près, à sa perfection. Vingt-sept pieds de diamètre pour deux hommes, lesté et se délestant pour s'élever. Si l'on cherche à épargner sur l'étoffe, ou sur quelque chose, le globe tamise, perd et ne fait aucun effet durable.

Celui-ci, au compte de M. Blanchard et de son petit moine par M. Tourillon, inventeur d'une nouvelle gomme, et rempli par M. Javet, à la manière perfectionnée de M. Charles, et avec l'acide vitriolique, mais fer rouillé, et à l'épargne.

Le filet était beaucoup mieux, bien serré, ce qui remédiait à tous les accidents de l'enlèvement de la calotte de bois, plus long et débordant le diamètre, ce qui est nécessaire pour ne pas trop couper ni fatiguer, et pour éviter tous les risques de l'enlèvement du chapiteau, et sans cercle, mais avec cercle de corde qui embrasse bien.

On apprenait à les bien remplir, en plaçant les tonneaux au-dessus du vent et en retenant le globe par tout un côté des cordes du filet. De même par le dessus du vent. Par là, on parvenait à lui donner une inclinaison assez fixe, mais il vaudrait mieux pour toujours les renfermer dans un grand hangar solide de charpente, peu cher à Paris, et même fermé par en haut, qu'on ouvre toujours aisément, et alors on charge en sûreté.

Il y avait six grands tonneaux lestés où se faisait la fermentation en grand, avec des tuyaux de tôle qui fournissaient dans la grande cuve d'où, d'après les principes, le gaz entrant (sans être très pur, car on se servait de toutes sortes de ferrailles), dans un tuyau de six pouces de même nature que le billon, et le remplissait très insensiblement. Il fallait trois jours pour que les six gros tonneaux pussent suffire à le remplir, et, cette fois-là, ils ne purent le remplir tout à fait. C'est donc, à présent, une machine connue et éprouvée, mais toujours chère, longue, et qu'on ne peut remplacer, sans compter le risque du tonnerre.

Le 2 mars, fait bien extraordinaire, le temps fut superbe. Quoique le gros de l'objet manquât, la journée fut des plus intéressantes et utiles pour confirmer et étendre la belle découverte, et ce fut le plus beau et élevé des ballons, avec un homme bien en liberté, qu'on ait encore vu.

Pour moi, cette journée et ce superbe spectacle fut vu d'une manière extraordinaire. J'avais, trois jours devant, bien demandé au gouverneur un coin, au grenier, à part pour moi, très malade. Il m'arrangea au mieux. J'arrivai d'avance. On me mena en haut, dans un petit logement d'un chapelain où je trouvai bon feu, chaise percée dont j'avais grand besoin, et tout au mieux pour un malade.

De 10 heures à 2 que j'y fus, j'eus un dévoiement avec des coliques à périr et un grand

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



vomissement très douloureux. Voilà un terrible état pour voir de belles choses !

M. Dagelet, astronome de l'École, vint me tenir compagnie, ce qui l'empêchait de prendre tous les points de hauteur avec son quart de cercle, dont j'enrageais, et je fis tout ce que je pus pour l'y renvoyer, mais l'Académie ayant méprisé la chose, il ne voulut jamais s'y attacher, ce qui nous fit manquer la hauteur. Le seul angle qu'il prit donnait environ onze cents toises de hauteur.

Pour revenir à l'opération, on fit beaucoup de billets. Il doit avoir gagné, hors les frais, une vingtaine de mille livres. Il y avait peu de monde dans le bas, mais beaucoup autour dans les allées et partout, et le temps superbe. Cela était beau.

Il n'y avait pas assez d'ordre auprès. L'enceinte des barrières était beaucoup trop petite et serrée, ce qui fit qu'il n'y avait que des laquais qui forcèrent dedans, et de là partout à tout culbuter. Cela fut cause, en partie, du tumulte. On ne put jamais remplir plus de deux tiers des loges qui tamisaient, apparemment par épargne sur l'étoffe. Avant midi, on tira le canon, et l'on attacha toutes ses inutilités. En serrant le mât du parasol, on le cassa avec et l'ôta. Vers midi un quart, avec toujours beaucoup de canon. M. Blanchard monta dans le char avec le petit moine, ses quatre grandes ailes et tout son ajustement.

Alors, vers midi seize minutes, un écolier de vingt ans, dont me parlait alors M. Dagelet comme étant prié de me le mener pour me faire voir un joli dessin d'un globe avec lequel il voulait passer d'un trait en Amérique, dont les sciences échauffaient la tête et dont je lui répondais que je n'en avais que faire, que c'était un fol, précisément celui-là même saute la barrière, l'épée à la main, et s'élança dans le char, au milieu du chef et du moine, et déclare qu'il veut partir avec eux. M. Blanchard le repousse et est blessé à la main ; le moine le poussait par derrière. Un officier qui accourt est blessé aussi, enfin les Suisses de la Garde assomment de coups l'écolier, et on l'entraîne à l'Hôtel, avec une des ailes brisées.

Pendant ce tapage, tout avait été cassé ou dérangé. Le baromètre et le thermomètre, qui appartenaient au moine, étaient brisés.

Alors, M. Blanchard prit la résolution de partir seul, sans toutes ses machines.

On sentit que le globe, qui perdait toujours son gaz, ne pouvait porter deux personnes, et M. Blanchard avait déjà eu ordre de ne pas laisser partir le moine ; on lui fit sentir qu'on ne pouvait partir deux. Ainsi, on lui signifia de sortir. Il ne se fit pas prier, descendit et s'en alla, bien inquiet de son supérieur.

Il faut avouer que, jusque-là, M. Blanchard marqua un très grand courage et autant de présence d'esprit. Il avait un bel habit rouge, avec une petite broderie d'or, était bien mis, et il étonna par sa fermeté.

Enfin, étant seul et sans machine, mais avec du lest, il partit à midi 37 minutes, et rebassa à terre à 1 h. 40.

Le ballon était tout pareil à celui de M. Charles. Il s'éleva très pompeusement, et ce moment, entre autres, est imposant. M. Blanchard, à vingt pieds de haut, fit de belles révérences, ce qui réchauffa un peu, mais on était troublé de tout cela. On voyait l'objet manqué, et il n'y eut pas de mouvement ni d'acclamations. On se promenait à l'aise, voyant le globe s'élever. Voilà les malheurs. Le reste fut superbe.

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



Le char et le globe n'avaient aucune communication ; ainsi, c'était bien à ballon perdu.

Il s'éleva droit, puis tirant, en s'élevant, sur Chaillot, où il fut dix minutes en stagnation ; puis revenant passer la rivière, et près de l'École militaire, du côté de la plaine, il monta à sa grande hauteur, que nous vîmes bien au plus haut des nuées, et le plus haut qu'un homme ait encore monté devant tout le monde.

Le soleil le dorant, rien n'est plus superbe. Qui, un an devant, eût dit qu'on aurait vu, sans risque ni peine, un homme planer à son aise au-dessus des nuées ? On s'y habituera, mais cela n'en est pas moins admirable, et cela me fit grande sensation !

Le globe s'éleva ensuite vers Montrouge, se perdant par les rayons du soleil. De là, il tomba dans des courants contraires qui, le ballottant, lui firent perdre encore plus de son gaz, et il descendit en pente douce, et assez vite, par un vent qui le ramena vers Sèvres. Il allait donner dans l'inondation ! M. Blanchard jeta du lest, se releva un peu, et tout glissant fort bas, allait labourer la terre à la ferme de Billancourt. Il jeta tout le reste, et vint, contre le rond du chemin de Versailles, à celui du Bois de Boulogne, aborder en frisant, le char étant trop léger. Heureusement, on courait après, et on le fixa en appuyant dessus.

Il mit donc pied à terre, en bon état, à 1 heure 40.

Quant à cette partie de la course aérienne, elle fut triomphante. M. Blanchard fut accueilli à la ferme de Billancourt où, pendant quatre heures, il écrivit ses procès-verbaux avec un peu de tromperie, disant qu'il s'était conduit. J'y envoyai un homme à cheval, et, de sa main, trois heures après l'arrivée, il m'écrivit ceci :

Monsieur,

Je suis parti à midi, à ma montre. J'ai été d'abord élevé à une hauteur que je n'ai pu juger, mes instruments ayant été cassés par l'ardeur indiscreète d'un jeune homme qui s'est élancé dans mon vaisseau, l'épée à la main, voulant absolument partir avec moi, dont j'ai même été, effleuré à la main gauche. Un chevalier de la Compagnie de l'Arc de Paris, qui a voulu prendre ma défense, a été également blessé de la même épée.

Quoique mes ailes et mes mouvements pour ma direction aient été brisés par cet événement, j'ai cru devoir partir pour la satisfaction du public. Je suis donc parti avec dom Pech, mon compagnon de voyage, et me suis élevé un peu avec lui, mais, comme le vent avait beaucoup contrarié l'opération de l'emplissage du ballon, et qu'il avait beaucoup perdu de son air inflammable, que, d'ailleurs, les instruments de physique dont devait faire usage mon compagnon de voyage étaient brisés, je l'ai engagé à descendre, ce qu'il a fait à regret.

Je suis, alors, reparti seul. J'ai été enlevé à une hauteur très considérable, et un courant d'air m'a conduit sur Passy. Là, j'ai éprouvé un calme parfait et suis resté stationnaire environ quatorze minutes. Ensuite, j'ai repassé la rivière, et, dans ce passage, les nuages m'ont paru au-dessous de moi. Dans ce moment, j'ai senti ardemment la chaleur des rayons du soleil, et j'ai été accueilli d'un calme semblable au précédent, qui a duré environ quinze minutes. J'ai passé vivement dans un autre courant qui a fortement agité mon ballon. J'ai senti alors un froid excessif qui m'a obligé de me couvrir d'un manteau. Ce courant m'a fait revirer quatre fois sur moi-même. Ensuite, un autre

Les pratiques savantes à Versailles d'après les journaux, mémoires et souvenirs
de cour (1673-1789)

Journal inédit du duc de Croÿ



courant, moins violent que le précédent, m'a dirigé sur Montrouge, où je suis resté, pendant environ quinze minutes, immobile. Ayant, alors, vu mon ballon diminuer, par l'agitation véhémement que j'éprouvais, occasionnée par la contrariété de deux vents opposés qui le comprimaient, j'ai jeté à peu près quatre livres de lest, ce qui m'a fait remonter, après quoi j'ai été très vite dans la dernière direction d'où j'étais parti, mais, en retraversant la rivière, je me suis aperçu que je descendais sensiblement.

Alors, pour éviter de tomber dans l'eau, j'ai jeté encore du lest, ce qui a prolongé ma course jusque dans la plaine de Billancourt, où j'ai longé la terre environ 200 pieds, mais, comme le terrain était très raboteux, j'ai pris le parti de jeter le reste des débris de ma machine, ce qui m'a fait toucher doucement la terre.

Des gens sont accourus, et, ayant appuyé sur le bateau, l'ont fixé sur terre à une heure trois quarts, ce qui fait à peu près cinq quarts d'heure de route.

M. de Sentre, fils d'un officier réformé de la légion de Lauzun, étant alors chez monsieur son père, habitant de la ferme de Billancourt, est arrivé et m'a engagé très poliment de venir chez lui, afin de me procurer des rafraîchissements, ce que j'ai accepté avec plaisir, et j'ai fait, sur le champ, dans sa maison, le présent procès-verbal, en présence de MM. le duc de Fronsac, le marquis d'Aigle, de Montaignac, de Montesquiou, de Réault, de Sentre fils, des majors adjudants, adjudants quartiers-mâtres, et de trois chevaliers de la compagnie du noble jeu de l'Arc, établie à Paris sous les ordres de Mgr le duc de Luxembourg.

Signé : BLANCHARD.

Fin du Journal de duc de Croÿ